

CHATEAUBRIAND

Œuvres choisies
illustrées

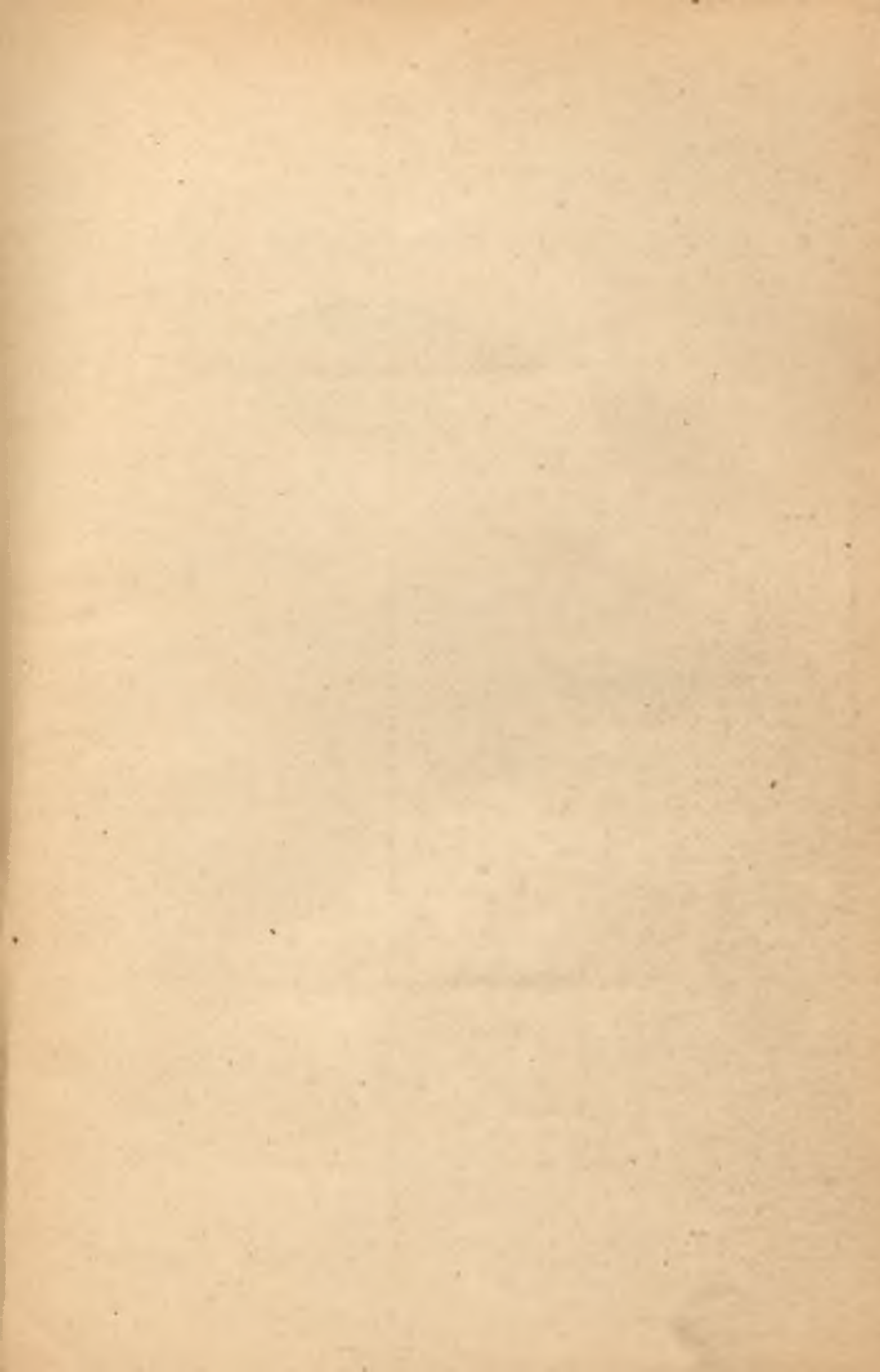
Tome II



18184

B. P. im. L.

Bibliothèque Larousse



1258



CHATEAUBRIAND

OCOCOC T. II. - Extraits suivis

1000072401







PORTE DE L'HOTEL OÙ MOURUT CHATEAUBRIAND
LE 4 JUILLET 1848

Cet hôtel, situé aux numéros 118 et 120 de la rue du Bac, à Paris, était en 1789 l'hôtel de Clermont-Tonnerre. Les portes, dessinées par Toro, sont d'une sculpture remarquable.

CHATEAUBRIAND

Génie du christianisme

✓ Lettre à Fontanes ❧❧❧

Voyage au Mont-Blanc ✓

✓ Les Martyrs = Itinéraire ✓

de Paris à Jérusalem =

Les Natchez = Voyage

en Amérique ❧❧❧❧❧

EXTRAITS SUIVIS ILLUSTRÉS
NOTICES ET ANNOTATIONS PAR
AUG. DUPOUY, AGRÉGÉ DE
L'UNIVERSITÉ, LAURÉAT DE L'A-
CADÉMIE FRANÇAISE + + + + +



CINQ GRAVURES HORS TEXTE



Bibliothèque Larousse
Paris - 13-17. rue Montparnasse

444704
2205956



324085/2.2

840(081)+840(09A)





GÉNIE DU CHRISTIANISME

1802

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

Enfant, Chateaubriand avait connu des heures de mysticisme. Mais à Paris il était devenu voltairien ; il l'était encore à l'armée des princes, il l'était à Londres. L'Essai sur les révolutions, paru en 1797, ne laisse pas grand doute à cet égard, et l'exemplaire personnel qu'il annota de sa main n'en laisse aucun. La Préface qu'il mit en 1802 au Génie du christianisme explique, en confondant un peu les dates, le revirement qui se fit en lui. La mort de sa mère était du 31 mai 1798, la lettre de sa sœur du 1^{er} juillet. M^{me} de Farcy mourut elle-même le 22 juillet 1799. C'est vraisemblablement dans les premiers mois de 1799 que Chateaubriand se mit à l'œuvre. Elle avança d'autant plus vite qu'il avait sous la main la plupart des matériaux, en bonne partie empruntés aux Natchez. Il dit dans les Mémoires : « Le titre de Génie du christianisme, que je troucai sur-le-champ, m'inspira. » Ce n'est pas très exact. D'après des lettres adressées de Londres à Fontanes, on voit qu'il intitula d'abord l'œuvre en préparation : de la Religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts. Suit un titre encore plus long et moins heureux. Celui de Génie du christianisme venait donc bon troisième, avec ce sous-titre explicatif : ou Beautés de la religion chrétienne. Une première édition, en un volume in-8°, puis une seconde en deux volumes, parurent en août et en octobre 1799 chez Dulau, Waldour-Street, à Londres. De retour en France, l'auteur remania, développa son œuvre. Dans la retraite

de Savigny, chez M^{me} de Beaumont, il y employa tout l'été et l'automne de 1801. L'édition définitive comprenait cinq volumes, dont un de notes et éclaircissements. Ils furent mis en vente le 14 avril 1802 (24 germinal an X) et annoncés le lendemain dans le *Mercure* par Fontanes. Le *Génie du christianisme* est une œuvre apologétique. Dans la Préface de 1828, Chateaubriand a défini nettement le caractère et le but de cette apologie : « on l'avait séduit (le monde) en lui disant que le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ennemi des arts et de la beauté... On devait donc chercher à prouver que, de toutes les religions qui ont existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres. » C'est donc sur le terrain assez profane, — « humain, » dit-il, — des rapports de la religion avec le sentiment de la littérature et l'art, non sur celui du dogme, que se place l'auteur. Il a composé une esthétique et non une théologie.

L'ouvrage venait à son heure : quatre jours plus tard, le bourdon de Notre-Dame, silencieux depuis dix ans, sonnait la réconciliation de l'État avec l'Église. Ce même 18 avril, le *Moniteur*, journal officiel, publia l'article du *Mercure*. Aujourd'hui qu'on n'a plus les mêmes raisons de se passionner pour le *Génie du christianisme*, on est plutôt porté à en voir les défauts, la composition incertaine, les digressions, les couleurs plaquées, le finalisme vieillot, et à suspecter cette religion des cloches et des pompes sacerdotales. Cependant l'œuvre était hardie, sincère, et nul ne conteste qu'elle ouvrait des voies nouvelles à la critique, à l'imagination et à la pensée.

Préface

La Préface de 1802 a disparu des éditions postérieures. On la remplace généralement par celle que Chateaubriand composa pour l'édition de 1828. La première expliquait mieux la genèse de l'œuvre et contenait, outre une brève histoire de la publication du *Génie*, les importantes déclarations qui suivent.

LE chapitre d'introduction servant de véritable préface à mon ouvrage, je n'ai plus qu'un mot à dire ici.

Ceux qui combattent le christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu. Il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont

aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et du vice de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes ¹. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais, mais j'aime mieux me condamner : je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement de quel moyen la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le vœu de ma mère ; quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. On voit par ce récit combien ceux qui m'ont supposé animé de l'esprit de parti se sont trompés. J'ai écrit pour la religion, par la même raison que tant d'écrivains ont fait et font encore des livres contre elle ; où l'attaque est permise, la défense doit l'être. Je pourrais citer des pages de Montesquieu en faveur du christianisme, et des invectives de J.-J. Rousseau contre la philosophie, bien plus fortes que tout ce que j'ai dit, et qui me feraient passer pour un fanatique et un déclamateur si elles étaient sorties de ma plume.

Je n'ai à me reprocher dans cet ouvrage ni l'intention, ni le manque de soin et de travail. Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre ; rien n'est malaisé comme d'effacer le ridicule. Je suis loin de prétendre à aucun succès ; mais je sais aussi que tout homme qui peut espérer quelques lecteurs rend service à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse ; et dût-il perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa force, toute petite qu'elle est, à celle de cet homme puissant qui nous a retirés de l'abîme ².

« Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été confié pour

1. Voir l'*Essai sur les révolutions*, paru au début de 1797, à Londres, —
2. Bonaparte.

restaurer la France, a dit au prince des prêtres, comme autrefois Cyrus : *Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a livré les royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever son temple. Allez, montez sur la montagne sainte de Jérusalem, rétablissez le temple de Jéhovah* ¹. »

A cet ordre du libérateur, tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassembler des matériaux pour hâter la reconstruction de l'édifice. Obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable. Je n'ose me flatter que, du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts; puisse-t-elle du moins avoir accepté mon expiation!

Division de l'ouvrage

Contrairement à la plupart des ouvrages de Chateaubriand, le *Génie* n'est pas très nettement composé, et le lecteur risquerait de se perdre dans le fouillis des livres et des chapitres qui le divisent et le subdivisent. Bornons-nous donc à produire ici, par la plume de l'auteur lui-même, les grosses articulations de son œuvre, en nous réservant de situer ensuite les extraits que nous en donnons.

QUATRE parties, divisées chacune en six livres, composent notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *poétique* du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'Eglise et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier. (PREMIÈRE PARTIE, *Introduction*.)

Le Rossignol

La première partie est en réalité peu doctrinale. Chateaubriand y traite rapidement de quelques dogmes, comme celui de la chute et tâche de résoudre quelques difficultés d'exégèse concernant l'astronomie biblique et la véracité des Ecritures. En revanche il insiste sur la nature du mystère dans un esprit déjà tout romantique, et il s'essaye longuement, après Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre, à prouver Dieu par les merveilles de la nature. Le rossignol, une de ces merveilles, lui a inspiré une page célèbre.

LA nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir des savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs

1. Lettres de M. Lally-Tollendal, p. 27. (Ch.)

longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps d'Évandre ¹ ; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie ; il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degré, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chanteur de la création entonne ses hymnes à l'Éternel ². D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir ; le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses ; il est lent, il est vif ; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence. Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur. (PREMIÈRE PARTIE, V, 5.)

Deux Perspectives de la nature

Ce titre est de Chateaubriand. Il s'agit de deux autres merveilles, visuelles cette fois. Par le sentiment qui les anime, ces descriptions rappellent des pages de J.-J. Rousseau, notamment la *Lettre III à Malesherbes*.

LE vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut

1. Personnage de l'*Enéide*. — 2. Plus d'un poète s'est rappelé ce morceau vraiment lyrique, à commencer par Vigny, dans *Eloa*, et Lamartine dans les *Nouvelles Harmonies*.

plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt des lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères ; souvent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison ; mais, si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que les étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens, c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire : j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris ; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le châ-

teau de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, patronne des marinières. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'élevant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en

légers flocons d'écume ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu ¹. (PREMIÈRE PARTIE, V, 12.)

Désir de bonheur dans l'homme

Voici un autre argument, bien connu des apologistes chrétiens. Pascal l'avait employé, et Chateaubriand était par nature mieux fait que personne pour en sentir la valeur. Il y ajoute des considérations à la Jean-Jacques sur le remords et termine son premier livre par un parallèle entre l'Élysée antique et le paradis des justes.

QU'ON nous dise d'abord, si l'âme s'éteint au tombeau, d'où nous vient ce désir de bonheur qui nous tourmente. Nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère, ont une plénitude assurée de jouissance ; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet, car on ne sait ce que c'est que cette félicité qu'on désire. Il faut

1. Dans l'Essai il existe une première manière, plus abondante et moins ondue, de ce tableau.

convenir que, si tout est *matière*, la *nature* s'est ici étrangement trompée : elle a fait un sentiment qui ne s'applique à rien.

Il est certain que notre âme demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise qu'elle demande encore ; l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne ; elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions. Enfin, gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent se réunir les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace ; mais elle ne se plonge dans la divinité que parce que cette divinité est pleine de ténèbres, *Deus absconditus*¹. Si elle en obtenait une vue distincte, elle la dédaignerait comme tous les objets qu'elle mesure. On pourrait même dire que ce serait avec quelque raison ; car, si l'âme s'expliquait bien le principe éternel, elle serait ou supérieure à ce principe, ou du moins son égale. Il n'en est pas de l'ordre des choses divines comme de l'ordre des choses humaines : un homme peut comprendre la puissance d'un roi sans être un roi ; mais un homme qui comprendrait Dieu serait Dieu...

On dit que le peuple n'a point cette inquiétude ; il est sans doute moins malheureux que nous, car il est distrait de ses désirs par ses travaux : il éteint dans ses sueurs sa soif de félicité. Mais, quand vous le voyez se consumer six jours de la semaine pour jouir de quelques plaisirs au septième ; quand, toujours espérant le repos et ne le trouvant jamais, il arrive à la mort sans cesser de désirer, direz-vous qu'il ne partage pas la seconde aspiration de tous les hommes à un bien-être inconnu ? Que si l'on prétend que ce souhait est du moins borné pour lui aux choses de la terre, cela n'est rien moins que certain : donnez à l'homme le plus pauvre les trésors du monde, suspendez ses travaux, satisfaites ses besoins, avant que quelques mois se soient écoulés il en sera encore aux ennuis et à l'espérance.

D'ailleurs est-il vrai que le peuple, même dans son état de misère, ne connaisse pas ce désir de bonheur qui s'étend au delà de la vie ? D'où vient cet instinct mélancolique qu'on remarque dans l'homme champêtre ? Souvent, le dimanche et les jours de fêtes, lorsque le village était allé prier ce Moissonneur qui sépare le *bon grain de l'ivraie*, nous avons vu quelque paysan resté seul à la porte de sa chaumière : il prêtait l'oreille au son de la cloche, son attitude était pensive, il n'était distrait ni par les passereaux de l'aire voisine ni par les insectes qui bourdonnaient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un dieu sur le seuil d'une chaumière,

1. « Dieu caché. »



ce front sublime, bien que chargé de soucis, ces épaules ombragées d'une noire chevelure, et qui semblaient encore s'élever comme pour soutenir le ciel, quoique courbées sous le fardeau de la vie, tout cet être si majestueux, bien que misérable, ne pensait-il à rien ou songeait-il seulement aux choses d'ici-bas ? Ce n'était pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre : le souvenir de Dieu était là avec le son de la cloche religieuse. (PREMIÈRE PARTIE, VI, 1.)

Du Vague des passions

Les pages qui suivent développent à peu près les mêmes idées que les précédentes. Cependant elles en sont séparées dans le *Génie* par deux grands livres de critique comparée. Le premier en est consacré à l'étude, presque nouvelle alors, des principales épopées chrétiennes, tant étrangères que françaises, notamment de la *Jérusalem délivrée* et du *Paradis perdu*. Le second confronte, à travers plusieurs ouvrages chrétiens ou païens, les caractères respectifs du père, du fils, de la fille, du prêtre et du guerrier en littérature. Cette méthode (que Saint-Marc Girardin, entre autres, devait reprendre dans son *Cours de Littérature dramatique*) se poursuit au troisième livre, appliquée cette fois à l'étude des passions.

IL reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète ¹, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du champ de Mars,

1. Cette opinion est celle de Renan (*Saint Paul*), en ce qui concerne les Grecs ; J. Girard l'a combattue (*le Sentiment religieux en Grèce*). Elle est plus que discutable dans le cas de Latins (voir Plessis, *la Poésie latine*).

les affaires du Forum et de la place publique, remplissaient leurs moments et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentiments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant, dispositions que nous acquérons dans la société des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur les autres sentiments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé ; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre.

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guère leurs regards au delà de la vie et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés, comme nous, aux méditations et aux désirs par le caractère de leur culte. Formée par nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes ; et, par ce moyen, elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que *l'homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vite.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une teinte de misanthropie qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvents, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, et des âmes qui aimaient mieux ignorer certains sentiments de la vie que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Mais, de nos jours, quand les monastères ou la vertu qui y conduit ont manqué à ces âmes ardentes, elles se sont trouvées étrangères au milieu des hommes. Dégoûtées par leur siècle, effrayées par leur religion, elles sont restées dans le monde sans se livrer au monde : alors elles sont devenues la proie de mille chimères ; alors on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consomment d'elles-mêmes dans un cœur solitaire ¹.

(DEUXIÈME PARTIE, III, 9.)

1. Ici se trouvait l'épisode de *René*, formant le quatrième livre de la seconde partie du *Génie du christianisme* (Ch.). Voir CHATEAUBRIAND, *Atala*, *René*, *Aventures du dernier Abencerage* (Bibliothèque Larousse).

Nature et mythologie

Les comparaisons se poursuivent au cours du livre IV par l'étude du surnaturel en poésie. Proclamé jadis par Boileau, le culte du merveilleux païen s'imposait encore aux poètes de 1802. Chateaubriand l'attaque et le ruine en montrant comme cette mythologie rapetissait la nature en l'humanisant.

ON ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris, sous notre culte, un caractère plus triste, plus grave, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé ; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers ; au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poète s'égarait dans les vallées du Taygète, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Ellore, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades : Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les zéphyrus menait des danses éternelles. Des sylvains et des naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits ; nous ne voulons point

Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux¹.

Mais enfin qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme ? qu'en résulte-t-il pour le cœur ? quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui ! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont rem-

1. Boileau, *Art poétique*, chant III.

plis d'une divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites quand les vents reposent ! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever ! Etes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts ; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leurs cimes et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve ; il se sent inquiet, agité et dans l'attente de quelque chose d'inconnu ; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire, font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la divinité : il est seul au fond des forêts ; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.

Où, quand l'homme renierait la divinité, l'être pensant, sans cortège et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires que s'il y paraissait environné des petites déités de la Fable ; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes ? Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ? Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée ; il était dur de ne voir que les aventures des tritons et des néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme ; dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur ¹. (DEUXIÈME PARTIE, IV, I.)

1. Ce christianisme confiné au panthéisme, Les romantiques, surtout Hugo, s'en souviendront.

Le Satan de Milton

Aux divinités de l'Olympe et des Enfers, Chateaubriand oppose les saints, les anges, les démons du christianisme. Les *Martyrs* se chargeront d'ajouter l'exemple au précepte. Fervent admirateur du *Paradis perdu*, dont il publiera une traduction en 1836, il vient d'en citer la célèbre apostrophe au soleil : « O toi qui, couronné d'une gloire immense... l'apprendront en peu de temps. » Il était naturel que René fût sensible à cette poésie du satanisme, qu'il a léguée au XIX^e siècle, principalement à Vigny, Barbey d'Aurevilly et Baudelaire.

QUELLE que soit notre admiration pour Homère, nous sommes obligé de convenir qu'il n'a rien de comparable à ce passage de Milton. Lorsque, avec la grandeur du sujet, la beauté de la poésie, l'élévation naturelle des personnages, on montre une connaissance aussi profonde des passions, il ne faut rien demander de plus au génie. Satan, se repentant à la vue de la lumière qu'il hait parce qu'elle lui rappelle combien il fut élevé au-dessus d'elle, souhaitant ensuite d'avoir été créé dans un rang inférieur, puis s'endurcissant dans le crime par orgueil, par honte, par méfiance même de son caractère ambitieux ; enfin, pour tout fruit de ses réflexions et comme pour expier un moment de remords, se chargeant de l'empire du mal pendant toute une éternité : voilà, certes, si nous ne nous trompons, une des conceptions les plus sublimes et les plus pathétiques qui soient jamais sorties du cerveau d'un poète.

Nous sommes frappé dans ce moment d'une idée que nous ne pouvons taire. Quiconque a quelque critique et un bon sens pour l'histoire pourra reconnaître que Milton a fait entrer dans le caractère de son Satan les perversités de ces hommes qui, vers le commencement du dix-septième siècle, couvrirent l'Angleterre de deuil : on y sent la même obstination, le même enthousiasme, le même orgueil, le même esprit de rébellion et d'indépendance ; on retrouve dans le monarque infernal ces fameux niveleurs qui, se séparant de la religion de leur pays, avaient secoué le joug de tout gouvernement légitime et s'étaient révoltés à la fois contre Dieu et contre les hommes. Milton lui-même avait partagé cet esprit de perdition ; et, pour imaginer un Satan aussi détestable, il fallait que le poète en eût vu l'image dans ces réprouvés qui firent si longtemps de leur patrie le vrai séjour des démons ¹. (DEUXIÈME PARTIE, IV, 9.)

1. Chateaubriand en a usé de même. dans les *Martyrs*, à l'égard des philosophes, dont il avait partagé les opinions.

Des Églises gothiques

Un livre (le premier de la troisième partie) traite de l'art chrétien : musique, peinture, sculpture, puis architecture. Depuis la Renaissance l'art ogival était discrédité. L'architecture est, sous l'Empire, plus gréco-romaine que jamais. Il appartenait à Chateaubriand de restaurer, suivant le mot de Théophile Gautier, la cathédrale gothique. Mais son goût n'a rien d'exclusif, et c'est après avoir admiré les Invalides et Versailles qu'il passe aux chefs-d'œuvre du moyen âge.

ON aurait beau bâtir des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis et lui faire adorer un dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes mous-sues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères ; il regrettera toujours la tombe de quelques mes-sieurs de Montmorency, sur laquelle il *souloit*¹ se mettre à ge-noux durant la messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à nos mœurs ; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ces voûtes toutes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle ; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la divi-nité. On se trouvait tout à coup reporté à ces temps où des céno-bites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel et chanter les louanges du Sei-gneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre : on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui ; on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui fini-saient par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ces proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière².

1. Archaïsme : il avait coutume.

2. On pense qu'il nous vient des Arabes, ainsi que la sculpture du même style. Son affinité avec les monuments de l'Égypte nous porterait plutôt à croire qu'il nous a été transmis par les chrétiens d'Orient ; mais nous aimons mieux encore rapporter son origine à la nature (Ch.).

Les forêts ont été les premiers temples de la divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier¹. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient sur les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles ; tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faites et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures ! et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leur antique voix du sein des pierres et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'ancre de l'ancienne sibylle ; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds. (TROISIÈME PARTIE, I, 8.)

1. Vitruve raconte autrement l'invention du chapiteau ; mais cela ne détruit pas ce principe général, que l'architecture est née dans les bois. On peut seulement s'étonner qu'on n'ait pas, d'après la variété des arbres, mis plus de variété dans la colonne. Nous concevons, par exemple, une colonne qu'on pourrait appeler *palmiste*, et qui serait la représentation naturelle du palmier. Un orbe de feuilles un peu recourbées et sculptées au haut d'un léger fût de marbre ferait, ce nous semble, un effet charmant dans un portique (Ch.). — En réalité c'est l'acanthé stylisée qui orne le chapiteau corinthien.

Pascal

Quittant les beaux-arts, Chateaubriand revient à la littérature. Cette fois il se place au point de vue des genres : morale, philosophie, histoire, éloquence. Les grands écrivains du XVII^e siècle, surtout les écrivains chrétiens, avaient perdu dans l'opinion tout le terrain gagné par les philosophes. Le *Génie* proteste contre cette défaveur. Voici un éloquent morceau sur Pascal.

IL y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois ans, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait *Blaise Pascal*.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsque, en ouvrant les *Pensées* du philosophe chrétien, on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. Les sentiments de Pascal sont remarquables surtout par la profondeur de leur tristesse et par je ne sais quelle immensité : on est suspendu au milieu de ces sentiments comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée abstraite* qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr parce qu'elle est invisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'âme : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal commentées par les éditeurs¹. On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable lutte.

1. Il est probable que Chateaubriand vise l'édition de Condorcet (1776)

Voltaire a dit : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt. »

On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt*. Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal *sophiste* eût été inférieur à Pascal *chrétien*.

Dans quelle partie de ses écrits le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies ? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chute originelle, *n'existeraient pas si Pascal eût été incrédule*.

Il faut placer ici une observation importante. Parmi les personnes qui ont embrassé les opinions philosophiques, les unes ne cessent de décrier le siècle de Louis XIV ; les autres, se piquant d'impartialité, accordent à ce siècle *les dons de l'imagination* et lui refusent les *facultés de la pensée*. C'est le dix-huitième siècle, s'écrie-t-on, qui est le siècle *penseur* par excellence.

Un homme impartial qui lira attentivement les écrivains du siècle de Louis XIV s'apercevra bientôt que *rien n'a échappé à leur vue* ; mais que, contemplant les objets de plus haut que nous, ils ont dédaigné les routes où nous sommes entrés, et au bout desquelles leur œil perçant avait découvert un abîme. (TROISIÈME PARTIE, II, 6.)

Bossuet orateur

C'est dans le même esprit qu'il exalte l'éloquence de Bossuet, en se fondant seulement, on le remarquera, sur les *Oraisons funèbres*. Les *Sermons*, publiés de 1772 à 1778 par dom Deforis, étaient encore peu connus et mal appréciés.

MAIS que dirons-nous de Bossuet comme orateur ? à qui le comparerons-nous ? et quels discours de Cicéron et de Démosthènes ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres* ? C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites : « L'or et les perles sont assez communs, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix. » Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité. Il se plonge, il se noie dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri : *Madame se meurt, Madame est morte !* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons ? Jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance ? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur ; par lui le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire devant

des milliers de témoins, que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, et qu'il n'est lui-même que poussière.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou d'éloquence ; la citation, si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui ; enfin la réflexion ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Église porte la clarté dans la discussion de la plus haute métaphysique ou de la théologie la plus sublime ; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

Ainsi, lorsqu'il s'écrie, en montrant le cercueil de Madame : « La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ! » pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple : « *telle que la mort nous l'a faite* » ? C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée*, et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes ; c'est parce que ce verbe *faire*, appliqué à la mort qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées qui ébranlent l'âme ; comme si, pour peindre cet événement malheureux, les termes avaient changé d'acception, et que le langage fût bouleversé comme le cœur.

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de La Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique dont on fait aujourd'hui un si étrange abus.

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie ? C'est qu'il a trouvé dans la religion une solitude...

Nous avions cru pendant quelque temps que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception du mouvement qui la termine, était généralement trop louée ; nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge qu'à celles de l'oraison de madame Henriette : mais, quand nous avons lu ce discours avec attention ; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère ; quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le toit évangélique et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres ; lorsque, après avoir mis

Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers, au catafalque du héros ; lorsque, enfin, s'avancant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité ; à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains. (TROISIÈME PARTIE, IV, 4.)

Ruines des monuments chrétiens

Ce chapitre peut servir d'annexe à celui sur les églises gothiques, quoique rejeté à la fin de la troisième partie, dans le cinquième livre. Amené par suite d'un plan assez capricieux à considérer les « harmonies » des ruines avec les sites où elles se trouvent, Chateaubriand estime ces harmonies plus complètes dans le cas des monuments chrétiens.

LES ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre au bord du lac de Cumberland, dans les montagnes d'Écosse et jusque dans les Orcades. Les bas-côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel ; de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de som-

bre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un Océan sauvage, des sirtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un *morne* flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aiglon, il semble se prosterner à chaque pas et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sous les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves en chantant avec le Psalmiste : « Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! » tantôt assis dans la grotte de *Fingal*¹, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix qui disait à Job : « Savez-vous qui a enfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant du sein de sa mère, *quasi de vulva procedens* ? » La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages ; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur qui ne périra point.

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences ! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'homme ! Et vous, saints ermites, qui pōur arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur ! (TROISIÈME PARTIE, V, 5.)

1. Héros des poèmes d'Ossian. — Chateaubriand, pas plus que ses contemporains, ne soupçonnait la supercherie de Macpherson, littérateur écossais (1738-1796) qui publia sous le nom du barde Ossian des poèmes d'apparence inculte et sauvage, qu'il avait lui-même composés.

Les Rogations

Le XVIII^e siècle aimait à plaisanter les cérémonies du culte. Pour la génération de Chateaubriand, ce n'étaient guère encore que « capucinades ». Chateaubriand insiste dans la dernière partie de son œuvre sur la poésie des pompes sacerdotales, des chants, des prières, de la messe et des solennités de l'Eglise : telle la fête rustique des Rogations.

LES cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé* ; et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église ; il leur fait un discours fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants* ; et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie.* » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans les chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques : on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent

des blés nouveaux et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses *trésors* les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête, que ramène chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours : et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux. (QUATRIÈME PARTIE, I, 8.)

Cimetières de campagne

Tout le second livre est consacré aux tombeaux. En voici peut-être le chapitre le plus touchant. Par sa mélancolie native, Chateaubriand était particulièrement destiné à l'expression de cette poésie funéraire dont il a donné l'exemple à Lamartine, à Hugo et à d'autres.

LES anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective, mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et le buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit aboutissaient à l'église ou à la maison du curé : ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile : l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre*. Sur quelques-uns il n'y avait

pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu : la nature ne grave pas le nom des chênes sur les troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes pour connaître l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'Évangile : « *Sinite parvulos venire ad me.* — Laissez les petits enfants venir à moi. »

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique sur les croupes des Alpes ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bélements des troupeaux de sa montagne. (QUATRIÈME PARTIE, II, 7.)

La Vie monastique

Après quelques louanges données aux prêtres séculiers et à leur hiérarchie, Chateaubriand emploie trois livres à célébrer les couvents, les missions lointaines et les ordres de chevalerie, ce qui l'amène assez naturellement à résumer les services rendus par le clergé et la religion chrétienne à la société, et à se demander ce que serait l'état d'un peuple et particulièrement d'une jeunesse incrédules. Ainsi se termine le *Génie*. Bornons-nous à la citation suivante. Il était assez hardi de venir défendre la vie monastique six ans après la publication de la *Religieuse* de Diderot (1796).

ON nous accuserait de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons si nous rappelions ces couvents d'*Aqua-Bella*, de *Bel-Monte*, de *Vallombreuse* ou de la *Colombe*, ainsi nommé à cause de son fondateur, colombe céleste qui vivait dans les bois. La Trappe et le Paraclet gardaient le nom et le souvenir de Commingue et d'Héloïse. Demandez à ce paysan de l'antique Neustrie quel est ce monastère qu'on aperçoit au sommet de la colline. Il vous répondra : « C'est le prieuré *des Deux Amants* : un jeune gentilhomme étant devenu amoureux d'une jeune demoiselle, fille du châtelain de Malmain, ce seigneur consentit à accorder sa fille à ce pauvre gentilhomme s'il pouvait la porter jusqu'au haut du mont. Il accepta le marché, et, chargé de sa dame, il monta tout au sommet de la colline ; mais il

mourut de fatigue en y arrivant : sa prétendue trépassa bientôt par grand déplaisir ; les parents les enterrèrent ensemble dans ce lieu, et ils y firent le prieré que vous voyez ¹. »

Enfin les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvents de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poète. Voyez ces retraites de la *Charité*, des *Pèlerins*, du *Bien-Mourir*, des *Enterreurs de morts*, des *Insensés*, des *Orphelins* ; tâchez, si vous le pouvez, de trouver dans le long catalogue des misères humaines une seule infirmité de l'âme ou du corps pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice !

Au reste les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes, ensuite les barbares s'étant précipités sur l'empire et ayant brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuge. Des congrégations d'infortunés se formèrent dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles étaient en proie à des sauvages qui ne savaient pas les cultiver, tandis que sur les crêtes arides des monts habitait un autre monde qui, dans ces roches escarpées, avait sauvé comme d'un déluge les restes des arts et de la civilisation. Mais, de même que les fontaines découlent des lieux élevés pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu à peu de leurs hauteurs pour porter aux barbares la parole de Dieu et les douceurs de là vie.

On dira peut-être que, les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique n'existant plus parmi nous, les couvents étaient devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elles cessé ? N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmités, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés ? Ah ! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les âmes et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité qui nous jettent dans la solitude ! Que de passions trompées, que de sentiments trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde ! C'était une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où l'on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère sans parents d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles ! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venait-elle pas de lui rendre ! Un père céleste lui ouvrait sa maison et la recevait dans ses bras !

1. C'est un des *lais* de Marie de France.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats pour mettre en commun leurs voluptés ; mais l'adversité a un plus noble égoïsme : elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah ! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme, elle qui est bien plus sujette aux maladies et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites *nationales* pour ceux qui *pleurent*. Certes ces philosophes sont profonds dans la connaissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées ! c'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre pour soulager l'indigence d'une âme infortunée ; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses en les forçant de quitter leurs retraites : qu'en est-il advenu ? Les femmes qui ont pu trouver un asile dans les monastères étrangers s'y sont réfugiées ; d'autres se sont réunies pour former entre elles des monastères au milieu du monde ; plusieurs enfin sont mortes de chagrin ; et ces trappistes *si à plaindre*, au lieu de profiter des charmes de la liberté et de la vie, ont été continuer leurs macérations dans les bruyères de l'Angleterre et dans les déserts de la Russie.

Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour manier le hoyau et le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude : quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation ; d'autres, par une certaine pudeur craintive qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes ; enfin il est des âmes trop excellentes, qui cherchent en vain dans la nature les autres âmes auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel ¹.

C'était surtout pour ces âmes solitaires que la religion avait élevé ses retraites. (QUATRIÈME PARTIE, III, 3.)

1. Allusion probable à Lucile, sa sœur.

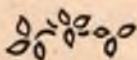


LETTRE A FONTANES

1804 - 1827

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

En 1827, à la suite du Voyage en Amérique, Chateaubriand publia son Voyage en Italie, dont les éléments remontent aux années 1803-1804. Médiocre secrétaire d'ambassade, il avait été à Rome, comme ailleurs, un touriste de premier ordre. Il avait longuement erré parmi les ruines et les musées de la ville éternelle, visité Tivoli et la villa Adriana, Litterne et le Tombeau de Scipion, Baïes, Pouzzoles, le Vésuve et les cités sinistrées. Il écrivait alors, dans une note intitulée Promenade dans Rome au clair de lune : « J'ai dans la tête le sujet d'une vingtaine de lettres sur l'Italie. » Ces lettres, si l'on n'y comprend pas les trois qu'il adressa à Joubert sur son voyage, n'ont pas été écrites, à l'exception de la fameuse Lettre à Fontanes, dont nous donnons la première et la plus intéressante moitié. Comme toutes les méditations et les notes qui composent le petit recueil de 1827, elle est à rapprocher de l'Itinéraire et des Martyrs. Mais, publiée à part dès 1804, elle eut une fortune privilégiée, et la poésie en rayonna, en dehors de l'œuvre de Chateaubriand, sur toute cette école que Sainte-Beuve appellera « romaine », à laquelle il rattachait Charles Didier, Hortense Allart, J.-J. Ampère, Lamartine, Stendhal ; ajoutons-y madame de Staël par le roman de Corinne et des peintres comme Léopold Robert, pour nous en tenir à cette période et ne point parler des contemporains.



A M. de Fontanes

Rome, le 10 janvier 1804.

J'ARRIVE de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope* ¹. » Il y a longtemps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais au hasard et sans suite tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous disais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous peindre les *dehors* de Rome, ses campagnes et ses ruines.

Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Veniet tibi duo hæc subito in die una : sterilitas et viduitas* ². Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux ; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habi-

1. « Parthénope (Naples) me possède maintenant (Virgile). »

2. « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour : stérilité et veuvage (Isaïe). » (Ch.)



ASPECT DE LA CAMPAGNE ROMAINE

tants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*¹, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ses royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *Quasi aspectus splendoris*². La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent ; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob³.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines ? Vous vous tromperiez beaucoup ; elles ont une inconcevable grandeur : on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

*Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum*⁴ !

Si vous les voyez en économiste, elles vous désolent ; si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'as-

1. Le véritable tombeau de Néron était à la porte du Peuple, dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa Maria del Popolo*. (Ch.)

2. « C'était comme une vision de splendeur (Ezéch.). » (Ch.)

3. Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle était il y a environ deux cents ans :

« Nous avions loin, sur notre main gauche, l'Apennin, le prospect du pays mal plaisant, bossé, plein de profondes fendasses, incapable d'y recevoir nulle conduite de gens de guerre en ordonnance ; le terroir nu, sans arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ouvert tout autour et plus de dix milles à la ronde ; et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. » (Ch.)

4. « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère de grands hommes ! » (Ch.)

pect d'un champ de blé ou d'un coteau de vignes ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux ; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? Eh bien, c'est la lumière de Rome !

Je ne me lassais point de voir à la *villa* Borghèse le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par Le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette et purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que ses teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes l'air ne retentit plus de chants bucoliques ; les bergers n'y sont plus, *Dulcia linquimus arva* ¹ ! mais on voit encore les *grandes victimes du Clytümne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver

1. « Nous quittons nos douces campagnes (Virgile). »

dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre, ποιμενες λαών¹, alors que le Tibre s'appelait *Albula*², et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie, s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïes, Misène, Cumès, l'Averne, les champs Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magnifique ; mais il n'a pas selon moi le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux. Il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole ; in ista luce vive*³. Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vint mourir sur cette terre des beaux paysages : au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis vingt-cinq ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de *Cecilia Metella* au modeste cerceuil d'une femme infortunée⁴ ! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre de Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette

1. « Pasteurs des peuples (Homère). »

2. Voir Tite-Live (Ch.).

3. « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il faut vivre. » Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Épîtres familières*. Comme j'ai cité partout de mémoire, on voudra bien me pardonner s'il se trouve quelque inexactitude dans les citations (Ch.).

4. Allusion à la mort de M^{me} de Beaumont.

terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé, de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière et semblent plus voisins des cieux ?

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains *ce ton des chairs* auquel les peintres ont donné le nom de *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés au pied des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers* :

Romanos ad templa deum duxere triumphos ¹.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Bandusie ou d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus

1. « Ils ont conduit aux temples les triomphes romains (Virgile, *Géorgiques*, II). »

grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen ¹.

Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *déhors* de Rome : je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pæstum, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient

1. « Je chante dans les villes romaines la poésie d'Ascre (Virgile, *Géorgiques*, II). » Hésiode était d'Ascre, bourgade de Béotie.

l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se produisent à chaque pas soit digne d'être vue ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu : l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu : j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant : l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre : il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris ¹. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* ², c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravé notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendres du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéïa; c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière* ³.



1. L'homme à qui cette lettre est adressée n'est plus ! (*Note de l'édition de 1827.*) — Le 15 avril 1829, Chateaubriand écrit à M^{me} Récamier : « C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir. »

2. Pindare (Ch.). — 3. Job (Ch.).



VOYAGE AU MONT-BLANC

1805-1827

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

Dans l'été de 1805, Chateaubriand, rendu à la vie privée depuis un an, à la suite de l'exécution du duc d'Enghien, excursionne en compagnie de sa femme, va en Auvergne, visite à Coppet madame de Staël, pousse jusqu'aux Alpes de la Savoie. La nature alpestre, si prônée depuis Rousseau, n'a guère séduit cet homme de mer, épris des grands espaces, ni ce peintre, amoureux de perspective et d'harmonie, on en jugera aux extraits qui suivent de son Voyage au Mont-Blanc, simple relation de quelques pages qu'il avait publiée dès 1805, avant de la donner en volume avec le Voyage en Amérique, le Voyage en Italie et les Cinq Jours à Clermont (1827).

POUR venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur là où on manque d'air et d'espace : or c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes.

On attribue aux paysages des montagnes la sublimité : celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur, très réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective ; autrement, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur : chose si vraie que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouny ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang ; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir ; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente quand ils sont trop rapprochés du spectateur sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourrait leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avait fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines ; si les fleuves et les cascades y versaient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux pourraient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte ; le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires : alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical devient une échelle toujours dressée où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse : et ces objets accusent tour à tour leur petitesse sur cette énorme mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons, où ils paraissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est marquée dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures jaunes et parallèles ; et les torrents les plus larges, les cataractes les plus élevées, ressemblent à de maigres filets d'eau ou à des vapeurs bleuâtres.

Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors. Les neiges du bas Glacier des Bois, mêlées à la poussière de granit, m'ont paru semblables à de la cendre ; on pourrait prendre la mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de

plâtre ; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glace sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verres de bouteille.

Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient : elles noircissent tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel, dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leur pied. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouny, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir, au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurores ; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par-dessus une barrière glacée.

Qu'on me permette, pour me faire mieux entendre, d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature le ciel est la toile des paysages ; s'il manque au fond du tableau, tout est confus et sans effet. Or les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes ; ils se font ombre l'un à l'autre et se prêtent mutuellement les ténèbres qui résident dans quelque enfoncement de leurs rochers. Pour savoir si les paysages des montagnes avaient une supériorité si marquée, il suffisait de consulter les peintres : ils ont toujours jeté les monts dans les lointains, en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les plaines.

Un seul accident laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte est d'agrandir les objets en isolant les masses et en faisant disparaître cette gradation de couleurs qui lie ensemble les parties d'un tableau. Alors plus les coupes des monuments sont franches et décidées, plus leur dessin a de longueur et de hardiesse, et mieux la blancheur de la lumière profile les lignes de l'ombre. C'est pourquoi la grande architecture romaine, comme les contours des montagnes, est si belle à la clarté de la lune.

Le *grandiose*, et par conséquent l'espèce de sublime qu'il fait naître, disparaît donc dans l'intérieur des montagnes : voyons si le *gracieux* s'y trouve dans un degré plus éminent.

On s'extasie sur les vallées de la Suisse ; mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes l'œil, fatigué d'errer sur des plateaux stériles ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre, retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation. Mais en

quoi cette verdure consiste-t-elle ? En quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi, et garanti avec soin des vents du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins, les grands traits des monts font disparaître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartiments cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier.

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses.

Enfin je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté ; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards, qui se regardent comme en exil et aspirent à descendre dans la vallée.

De petits oiseaux muets, voletant de glaçons en glaçons, des couples assez rares de corbeaux et d'éperviers, animent à peine ces solitudes de neige et de pierre, où la chute de la pluie est presque toujours le seul mouvement qui frappe vos yeux. Heureux, quand le pivert, annonçant l'orage, fait retentir sa voix cassée au fond d'un vieux bois de sapins ! Et pourtant ce triste signe de vie rend plus sensible la mort qui nous environne. Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs sont presque entièrement détruits ; les marmottes mêmes deviennent rares et le petit Savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes par des troupeaux de vaches, qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. Couchés dans les herbages du pays de Caux, ces troupeaux offriraient une scène aussi belle, et ils auraient en outre le mérite de rappeler les descriptions des poètes de l'antiquité.

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien, ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme et ses travaux inouïs, qu'une terre ingrate refuse de payer. Le montagnard, qui sent son mal, est plus sincère que les voyageurs : il appelle la plaine *le bon pays*, et ne prétend pas que des rochers arrosés de ses sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de la Providence. S'il est très attaché à sa montagne, cela tient aux

relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause et les lieux où nous les avons éprouvées ; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs et même aux rigueurs de la maison paternelle. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentiments de sa vie. Il ne faut pas attribuer aux charmes des lieux qu'il habite l'amour extrême qu'il montre pour son pays : cet amour vient de la concentration de ses pensées et du peu d'étendue de ses besoins.

Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie ? J'en doute ; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue, lorsque l'attention que vous êtes obligé de donner à vos pas occupe entièrement votre esprit. L'amateur de la solitude qui *bayerait aux chimères*¹ en gravissant le Montanvert pourrait bien tomber dans quelque puits, comme l'astrologue qui prétendait lire au-dessus de sa tête et ne *pouvait voir à ses pieds*.

Quant à la vertu pacifiante des altitudes, il laisse à Rousseau cette chimère.

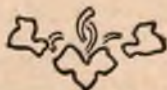
IL n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde, pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue au service de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes ; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages.

L'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Éternel sur les lieux élevés : plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu. Il était resté dans le christianisme des traditions de ce culte antique ; nos montagnes et, à leur défaut, nos collines étaient chargées de monastères et de vieilles abbayes. Du milieu d'une ville corrompue, l'homme qui marchait peut-être à des crimes, ou du moins à des vanités, apercevait, en levant les yeux, des autels sur les coteaux voisins. La croix, déployant au loin l'étendard de la pauvreté aux yeux du luxe, rappelait le riche à des idées de souffrance et de commisération. Nos poètes connaissaient bien peu leur art lorsqu'ils se moquaient de ces monts de Calvaire ; de ces missions, de ces retraits qui retraçaient parmi nous les sites de l'Orient, les mœurs des solitaires

1. La Fontaine (Ch.).

de la Thébàide, les miracles d'une religion divine et le souvenir d'une antiquité qui n'est point effacé par celui d'Homère.

Mais ceci rentre dans un autre ordre d'idées et de sentiments et ne tient plus à la question générale que nous venons d'examiner. Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà observé qu'elles étaient nécessaires à un beau paysage, et qu'elles devaient former la chaîne dans les derniers plans d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. A cette condition, je dirai qu'il y a des montagnes que je visiterais encore avec un plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerais à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour ; j'irais volontiers chercher sur le Thabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renommée et les vallées inconnues du Nouveau Monde ¹.



1. Cette dernière phrase annonçait mon voyage en Grèce et dans la terre sainte ; voyage que j'exécutai en effet l'année suivante, 1806. Voyez *l'Itinéraire* (Ch.).



LES MARTYRS

1809

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

Les Martyrs parurent en mars 1809. Dans la pensée de l'auteur, ils étaient son grand œuvre, la démonstration par l'exemple de la doctrine exposée dans le Génie du christianisme, le terme final de tout un cycle d'études et de voyages. Conçus, dit la préface, dès 1802, ils lui avaient demandé un travail de sept ans. Avant de les livrer au public, il avait consulté des littérateurs et des érudits, Fontanes, Bertin, Malte-Brun, Boissonade. Le succès ne répondit pas à tant de conscience. Hoffmann, dans les Débats, critiqua l'ouvrage sans bienveillance. L'abbé Clausel de Montals le discuta au nom de la foi. Politiquement, il avait déplu pour mainte allusion maligne au régime impérial, et Chateaubriand, dans ses Mémoires, n'est pas loin d'y attribuer l'exécution de son cousin Armand, qui eut lieu le 31 mars. Cependant Guizot, encore à ses débuts, défendait l'auteur dans le Publiciste, et Fontanes lui adressait des stances où il comparait au Tasse son ami méconnu. Effectivement les Martyrs appellent le souvenir de la Jérusalem délivrée. C'est également une épopée artificielle et trop littéraire, une vraie mosaïque où le pastiche surabonde, où le merveilleux chrétien, pour si brillant qu'il soit (et l'auteur en fait trop bon marché dans ses Mémoires), en est trop réduit au rôle usé de « machine épique ». Mais cette œuvre révèle un sentiment jusqu'alors inouï de la couleur locale et de la beauté antique. Elle contient, outre mainte page pittoresque, éloquente ou voluptueuse, trois morceaux accomplis : la bataille des Romains et des Francs, le roman de Velléda et la scène du martyre. Voilà pourquoi elle se releva assez tôt : la préface de 1826 constate ce retour de faveur, affirmé par quatre éditions consécutives. Peu de livres ont agi davan-

tage sur la littérature du siècle qui commençait, et particulièrement sur l'histoire et le roman historique, d'Augustin Thierry, qui proclama cette action, à Gustave Flaubert; qui n'en convient pas, et de Renan à Sienkiewick.



La première édition des *Martyrs* était précédée d'une préface étendue, dont voici, dans l'ordre, les principales idées :

1^o Chateaubriand a voulu appuyer par un exemple les opinions du Génie sur la valeur poétique de la religion chrétienne.

2^o Il a choisi l'époque et le théâtre qui lui paraissaient les plus propres à sa démonstration.

3^o Il a emprunté la plupart de ses personnages à l'histoire, mais il s'est permis quelques anachronismes, — telle la rencontre de Jérôme et d'Augustin.

4^o Quant aux mœurs grecques, romaines, chrétiennes et franques, etc., il en a puisé la peinture à bonne source et il cite ses autorités.

5^o Enfin sur la question de savoir si l'on peut écrire des poèmes en prose, il oppose à Voltaire et à La Harpe, qui le nient, le jugement d'Aristote, de Denis d'Halicarnasse, de Strabon, de Boileau, de Fénelon, etc.

Invocation

JE veux raconter les combats des chrétiens, et la victoire que les fidèles remportèrent sur les esprits de l'abîme, par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente et l'aveugle d'Albion; vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor; vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de Sion: je vais dire les douleurs de l'Église persécutée.

Et toi, vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon: je ne rejeterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse! Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la Muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels: orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle était plus digne que toi de régner sur la lyre. (1.)

Cymodocée

Sur le mont Ithome, en Messénie, Démodocus, descendant d'Homère et prêtre des Muses, élève sa fille Cymodocée dans le culte de la beauté et de la sagesse helléniques.

AINSI de belles images et de sages propos charmaient et instruisaient Cymodocée. Quelque chose des Muses, auxquelles elle était consacrée, avait passé sur son visage, dans sa voix et dans son cœur. Quand elle baissait ses longues paupières, dont l'ombre se dessinait sur la blancheur de ses joues, on eût cru voir la sérieuse Melpomène ; mais, quand elle levait les yeux, vous l'eussiez prise pour la riante Thalie. Ses cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe, et sa taille au palmier de Délos. Un jour, elle était allée au loin cueillir le dictame avec son père. Pour découvrir cette plante précieuse, ils avaient suivi une biche blessée par un archer d'Échalie ; on les aperçut sur le sommet des montagnes : le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étaient apparus à des chasseurs dans les bois d'Ira. (1.)

Eudore

Un jour Cymodocée est allée avec sa nourrice à la fête de Diane. Elle revient à la nuit.

C'ÉTAIT une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie brillaient de la plus tendre lumière ; une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier ; Alcyon gémissait doucement sur son nid, et le vent de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune : assis dans la vallée, le berger contemplait la lune au milieu du brillant cortège des étoiles, et il se réjouissait dans son cœur. (1.)

Mais voici qu'elle s'égare et ne retrouve plus sa nourrice. Le bruit d'une chute d'eau la guide.

UNE source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, toinbait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche, on voyait un autel dédié aux nymphes, où les voyageurs

offraient des vœux et des sacrifices. Cymodocée allait embrasser l'autel et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait, appuyé contre un rocher. Sa tête, inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance ; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit ; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur ; tel un successeur d'Apelle¹ a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut, en effet, que ce jeune homme était l'amant de la reine des forêts : une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retirait. Épouvanée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux et s'écrie :

— Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente : ne la percez pas de vos flèches ! Mon père n'a qu'une fille, et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance² !

A ces cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment :

— Comment ! dit Cymodocée confuse et toujours à genoux, est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion ?

— Et vous, dit le jeune homme non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un ange ?

— Un ange ? reprit la fille de Démodocus.

Alors l'étranger plein de trouble :

— Femme, levez-vous ; on ne doit se prosterner que devant Dieu.

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

— Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les satyres³ ont égaré comme moi dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau ? Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands ? Viens-tu de la charmante Corinthe, où tes hôtes t'auront fait de riches présents ? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule ? Suis-tu le cruel Mars dans les combats ? ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels jadis décorés du sceptre qui régnaient sur un pays fertile en troupeaux et chéri des dieux ?

L'étranger répondit :

1. Girodet. Son tableau est au Louvre. — 2. Comme Niobé, à qui cette phrase fait allusion. — 3. Divinités sylvestres et malicieuses.

— Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers ; et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de faiblesse. Je m'appelle Eudore ; je suis fils de Lasthénès. Je revenais de Thalames, je retournais chez mon père ; la nuit m'a surpris : je me suis endormi au bord de la fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici ? Que le ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu.

Le langage de cet homme confondait Cymodocée. Elle sentait devant lui un mélange d'amour et de respect, de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grâce de sa personne formaient à ses yeux un contraste extraordinaire. Elle entrevoyait comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusqu'alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paraissait prendre à son malheur, elle lui dit :

— Je suis fille d'Homère aux chants immortels.

L'étranger se contenta de répliquer :

— Je connais un plus beau livre que le sien.

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

— Ce jeune homme est de Sparte.

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

— Je vais vous reconduire chez votre père.

Et il se mit à marcher devant elle. (1.)

Eudore sur la mer Égée

Démodocus est venu avec sa fille voir Lasthénès, en Arcadie ; Cymodocée a chanté les divinités de l'Olympe sur la lyre, et Eudore le Dieu des chrétiens sur le cinnor hébreu. Maintenant le jeune homme fait le récit de ses aventures, à l'exemple d'Ulysse et d'Enée, et en utilisant les « images » recueillies par Chateaubriand au cours de ses excursions aux mêmes lieux.

« NOUS parcourûmes cet archipel de la Grèce, où l'aménité des rivages, l'éclat de la lumière, la douceur et les parfums de l'air, le disputent au charme des noms et des souvenirs. Nous vîmes tous ces promontoires marqués par des temples ou des tombeaux. Nous touchâmes à différents ports ; nous admirâmes ces cités, dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante, comme la rose, la violette, l'hyacinthe, et qui, chargées de leurs peuples ainsi que d'une semence féconde, s'épanouissent au bord de la mer, sous les rayons du soleil. Quoique à peine sorti de l'enfance, mon imagination était vive et mon cœur déjà susceptible d'émotions profondes. Il y avait sur notre vaisseau un Grec enthousiaste de sa patrie, comme tous les Grecs. Il me nommait les lieux que je voyais :

» — Orphée entraîna les chênes de cette forêt au son de sa lyre ; cette montagne dont l'ombre s'étend si loin avait dû servir de statue à Alexandre ; cette autre montagne est l'Olympe, et son vallon, le vallon de Tempé. Voilà Délos, qui fut flottante au milieu des eaux ; voilà Naxos, où Ariadne fut abandonnée. Cécrops descendit sur cette rive ; Platon enseigna sur la pointe de ce cap ; Démosthène harangua ces vagues ; Phryné se baignait dans ces flots lorsqu'on la prit pour Vénus. Et cette patrie des dieux, des arts et de la beauté, s'écriait l'Athénien en versant des pleurs de rage, est en proie aux barbares ! »

» Son désespoir redoubla lorsque nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous était Égine ; à droite, le Pirée ; à gauche, Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'offraient que des monceaux de ruines. Les matelots mêmes parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardait le silence : chacun tenait ses regards attachés à ces débris ; chacun en tirait peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose, comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avaient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités.

» Cette leçon semblait au-dessus de ma raison naissante : cependant, je l'entendis ; mais d'autres jeunes gens qui se trouvaient avec moi sur le vaisseau y furent insensibles. D'où venait cette différence ? de nos religions : ils étaient païens, j'étais chrétien.

» Je dois marquer ici une séduction qui fut mon premier pas vers l'abîme ; et, comme il arrive presque toujours, le piège où je me trouvai pris n'avait rien en apparence que de très innocent. Tandis que nous méditions sur les révolutions des empires, nous vîmes tout à coup sortir une théorie du milieu de ces débris. O riant génie de la Grèce, qu'aucun malheur ne peut étouffer, ni peut-être aucune leçon instruire ! C'était une députation des Athéniens aux fêtes de Délos. Le vaisseau déliaque, couvert de fleurs et de bandelettes, était orné des statues des dieux ; les voiles blanches, teintes de pourpre par les rayons de l'aurore, s'enflaient aux haleines des zéphyr, et les rames dorées fendaient le cristal des mers. Des théores¹ penchés sur les flots répandaient des parfums et des libations ; des vierges exécutaient sur la proue du vaisseau la danse des malheurs de Latone, tandis que des adolescents chantaient en chœur les vers de Pindare et de Simonide. Mon imagination fut enchantée par ce spectacle, qui fuyait comme un nuage du matin ou comme le char d'une divinité sur les ailes des vents. Ce fut ainsi que, pour la première fois, j'assistai à une cérémonie païenne sans horreur. (IV.)

1. Porteurs d'offrandes qu'une cité députait aux fêtes religieuses.

Rome

Le voici maintenant à Rome, la Rome de la *Lettre à Fontanes*, mais restaurée par Chateaubriand.

» CE fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étais recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement. J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au champ de Mars ; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa ; et, pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble église des chrétiens était oubliée.

» Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait, avec ses sandales d'écorce de bouleau, auprès d'un sénateur couvert de pourpre ; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane ; les grands bœufs de Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque ; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie Sacrée ; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

» Que de fois j'ai visité ces thermes ¹ ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices ! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine ; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe ; le bruit sans fin des fontaines ; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays ; ces travaux des rois, des consuls, des Césars ; ces obélisques ravés à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes ; la rudesse même du cours du Tibre ; les troupeaux des cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux ; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir : que vous dirai-je enfin ? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer.

» Oh ! qu'elle a bien connu le cœur humain, cette religion

1. Etablissements de bains.

qui cherche à nous maintenir dans la paix, et qui sait donner des bornes à notre curiosité comme à nos affections sur la terre ! Cette vivacité d'imagination, à laquelle je m'abandonnai d'abord, fut la première cause de ma perte. Quand, enfin, je rentrais dans le cours ordinaire de mes occupations, je sentis que j'avais perdu le goût des choses graves, et j'enviai le sort des jeunes païens qui pouvaient se livrer sans remords à tous les plaisirs de leur âge. (IV.)

Dioclétien et Galérius

Et voici les maîtres de l'empire ; dans ses *Mémoires*, Chateaubriand nous autorise à chercher entre les lignes qui suivent la satire de Napoléon et de sa cour.

» DIOCLÉTIEN, qui s'appelait autrefois Dioclès, reçut le jour à Diocléa, petite ville de Dalmatie. Dans sa jeunesse, il porta les armes sous Probus et devint un général habile. Il occupa sous Carin et Numérien la place importante de comte des *domestici*, et il fut lui-même successeur de Numérien, dont il avait vengé la mort.

» Aussitôt que les légions d'Orient eurent élevé Dioclétien à l'empire, il marcha contre Carinus, frère de Numérien, qui régnait en Occident : il remporta sur lui une victoire, et par cette victoire il resta seul maître du monde.

» Dioclétien a d'éminentes qualités. Son esprit est vaste, puissant, hardi ; mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie : tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi l'on remarque dans sa vie les actions les plus opposées : tantôt c'est un prince plein de fermeté, de lumière et de courage, qui brave la mort, qui connaît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial, comme le dernier des soldats ; tantôt c'est un homme timide, qui tremble devant ce même Galérius, qui flotte irrésolu entre mille projets, qui s'abandonne aux superstitions les plus déplorables, et qui ne se soustrait aux frayeurs du tombeau qu'en se faisant donner les titres impies de Dieu et d'Éternité. Réglé dans ses mœurs, patient dans ses entreprises, sans plaisirs et sans illusions, ne croyant point aux vertus, n'admettant rien de la reconnaissance, on verra peut-être ce chef de l'empire se dépouiller un jour de la pourpre, par mépris pour les hommes et afin d'apprendre à la terre qu'il était aussi facile à Dioclétien de descendre du trône que d'y monter¹.

1. Eudore est prophète à bon marché : Chateaubriand sait que Dioclétien abdiqua.

» Soit faiblesse, soit nécessité, soit calcul, Dioclétien a voulu partager sa puissance avec Maximien, Constance et Galérius. Pour une politique dont il se repentira peut-être, il a pris soin que ces princes fussent inférieurs à lui et qu'ils servissent seulement à rehausser son mérite. Constance seul lui donnait quelque ombrage, à cause de ses vertus. Il l'a relégué loin de la cour au fond des Gaules, et il a gardé près de lui Galérius. Je ne vous parlerai point de Maximien-Auguste, guerrier assez brave, mais prince ignorant et grossier, qui n'a aucune influence à la cour. Je passe à Galérius.

» Né dans les huttes des Daces, ce gardeur de troupeaux a nourri dès sa jeunesse, sous la ceinture du chevrier, une ambition effrénée. Tel est le malheur d'un État où les lois n'ont point fixé la succession au pouvoir : tous les cœurs sont enflés des plus vastes désirs ; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'empire ; et, comme l'ambition ne suppose pas toujours le talent, pour un homme de génie qui s'élève vous avez vingt tyrans médiocres qui fatiguent le monde.

» Galérius semble porter sur son front la marque ou plutôt la flétrissure de ses vices : c'est une espèce de géant dont la voix est effrayante et le regard horrible. Les pâles descendants des Romains croient se venger des frayeurs que leur inspire ce César en lui donnant le surnom d'Armentarius¹. Comme un homme qui fut affamé la moitié de sa vie, Galérius passe les jours à table et prolonge dans les ténèbres de la nuit de basses et crapuleuses orgies. Au milieu de ces saturnales de la grandeur, il fait tous ses efforts pour déguiser sa première nudité sous l'effronterie de son luxe ; mais plus il s'enveloppe dans les replis de la robe de César, plus on aperçoit le sayon du berger. (iv.)

Volupté et tristesse

Excommunié par l'évêque Marcellin, Eudore s'adonne aux plaisirs. Il suit la cour à Naples, avec ses amis Jérôme, Augustin et Constantin, réunis ici par un caprice de l'auteur, et fréquente le palais d'Aglaé, — la future sainte.

» NOUS passions une partie des nuits au milieu de cette compagnie séduisante et dangereuse ; j'habitais avec Augustin et Jérôme la ville de Constantin, bâtie sur le penchant du mont Pausilippe. Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençait à paraître, je me rendais sous un portique qui s'étendait le long de la mer. Le soleil se levait devant moi sur le Vésuve : il illuminait de ses feux les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pê-

1. « Le Bouvier.

cheurs, les îles de Caprée, d'Ænaria et de Prochyta ¹, la mer, le cap Misène, et Baïes avec tous ses enchantements.

» Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris, en arrivant au portique, de me trouver au bord de la mer ; car les vagues, dans cet endroit, faisaient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyais contre une colonne, et, sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit. Dieu tout-puissant ! que j'étais loin d'être cette intelligence céleste dégagée des chaînes des passions ! Combien ce corps grossier m'attachait à la poussière du monde, et que j'étais misérable d'être si sensible aux charmes de la création et de penser si peu au Créateur ! Ah ! tandis que, libre en apparence, je croyais nager dans la lumière, quelque chrétien chargé de fers et plongé pour la foi dans les cachots était celui qui abandonnait véritablement la terre et montait glorieux dans les rayons du soleil éternel !

» Hélas ! nous poursuivions nos faux plaisirs. Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle et nous sourire au milieu des flots ; voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs ; suivre l'enchanteresse au fond de ce bois de myrtes et dans les champs heureux où Virgile plaça l'Élysée : telle était l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentir. Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par leur extrême volupté. Et n'est-ce point ce que voulut enseigner une fable ingénieuse, en racontant que Parthénope fut bâtie sur le tombeau d'une sirène ? L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens, que tout repose et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler aussitôt qu'il a gagné l'obole qui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie immobile aux rayons du soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char, en poussant des cris de joie ; la nuit, il se jette sur les marches d'un temple, et dort, sans souci de l'avenir, aux pieds des statues de ses dieux...

» Un bain voluptueux nous attendait après ces courses. Aglaé nous offrait au milieu de ses jardins un repas long et

1. Ischia et Procida (Ch.).

délicat. Le banquet du soir était préparé sur une terrasse au bord de la mer, parmi des orangers en fleur. La lune nous prêtait son flambeau ; elle paraissait sans voile au milieu des astres, comme une reine au milieu de sa cour ; sa vive clarté faisait pâlir la flamme qui brille au sommet du Vésuve, et, peignant d'azur la fumée rougie du volcan, elle dessinait un arc-en-ciel dans la nuit. Le beau phénomène, la face du paisible luminaire, les côtes de Surrentum ¹, de Pompéia et d'Héraclée ², se réfléchissaient dans les vagues ; et l'on entendait au loin, sur la mer, la chanson du pêcheur napolitain.

» Nous remplissions alors nos coupes d'un vin exquis trouvé dans les celliers d'Horace, et nous buvions aux trois sœurs de l'Amour, filles de la Puissance et de la Beauté. Le front couronné d'ache toujours verte, et de roses qui durent si peu, nous nous excitions à jouir de la vie par la considération de sa brièveté :

« Il faudra quitter cette terre, cette maison chérie, cette maîtresse adorée. De tous les arbres plantés de nos mains, nul, hormis l'odieux cyprès, ne suivra dans la tombe son maître d'un jour. »

» — Nous chantions ensuite sur la lyre nos passions criminelles :

« Loin d'ici, bandelettes sacrées, ornements de la pudeur, et vous, longues robes qui cachez les pieds des vierges ! je veux célébrer les larcins et les heureux dons de Vénus ! Qu'un autre traverse les mers, qu'il amasse les trésors de l'Hermus et du Gange, ou qu'il cherche de vains honneurs dans les périls de la guerre : pour moi, je mets toute ma renommée à vivre esclave de la beauté qui m'enchanté. Que j'aime le séjour des champs, les prés émaillés, le bord des fleuves ! Qui me laissera passer ma vie sans gloire au fond des forêts ? Quel plaisir de suivre Délie dans nos campagnes, de lui porter dans mes bras l'agneau qui vient de naître ! Si pendant la nuit les vents ébranlent ma chaumière, si la pluie tombe en torient sur mon toit ³... »

» Mais pourquoi, seigneurs, continuerais-je à vous peindre le désordre de trois insensés ? Ah ! parlons plutôt des dégoûts attachés à ces choses si vides de bonheur ! Ne croyez pas que nous fussions heureux au milieu de ces voluptés trompeuses. Une inquiétude indéfinissable nous tourmentait. Notre bonheur eût été d'être aimés aussi bien que d'aimer : car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime. Mais, au lieu de vérité et de paix dans nos tendresses, nous ne rencontrions qu'imposture, larmes, jalousie, indifférence. Tour à tour infidèles ou trahis, la femme

1. Sorrente (Ch.). — 2. Ou Herculanium (Ch.).

3. Traductions presque littérales d'Horace et de Tibulle.

que nous devons bientôt aimer devait être celle que nous aimerions toujours. Il manquait à l'autre certaine grâce du corps ou de l'âme, qui avait empêché notre attachement d'être durable. Et quand nous avons trouvé l'idéal objet de nos songes, notre cœur se lassait de nouveau, nos yeux s'ouvraient sur des défauts inattendus, et bientôt nous étions réduits à regretter notre première victime¹. Tant de sentiments incomplets ne nous laissaient que des images confuses, qui troublaient nos plaisirs du moment, en ramenant au milieu de nos jouissances une foule de souvenirs qui les combattaient. C'est ainsi qu'au milieu de nos félicités nous n'étions que misère, parce que nous avons abandonné ces pensées vertueuses qui sont la vraie nourriture de l'homme, et cette beauté céleste qui peut seule combler l'immensité de nos désirs. (v.)

Les Catacombes

Augustin et Jérôme sont partis. Le souci des affaires publiques absorbe Constantin. Resté seul, Eudore traîne dans Rome, où il est revenu, une perpétuelle inquiétude.

» UN jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient logés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines qu'à peine éclairaient, de loin en loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin

1. Voir Musset, *Namouna* : son don Juan rappelle Eudore.

plus je m'é gare ; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

» Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi, mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes ! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement, s'empare de mon âme. Nouvelle surprise ! Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothee et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel ; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain de quitter furtivement la couche impériale comme une femme adultère, pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr, parmi des tombeaux et des hommes proscrits ou méprisés ! Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes. (v.)

Bataille des Romains et des Francs

Eudore a reçu l'ordre de se rendre à l'armée de Constance, sur les bords du Rhin : heureuse occasion pour Chateaubriand de placer les souvenirs de sa campagne sous Thionville ! Il les a transposés avec un art consommé et un sens de la vie antique — romaine ou barbare — qu'il devait communiquer à Augustin Thierry, sans parler des autres, dont Flaubert (voir *Salammbo*).

» APRÈS quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de

1. Les catacombes de Saint-Sébastien (Ch.).

terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

» Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune ; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner *l'air de Diane*¹, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence ; le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le vainqueur qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger, appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

» Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs ; tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur ; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois, durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie ; que de fois, à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit ; que de fois, autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp ; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays ! Nous nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate

1. Traduction téméraire de notre expression « sonner la diane ».

demandait la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère, » s'écriait un soldat de Smyrne ; et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux, ou le combat d'Ajax et d'Hector : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisaient autrefois les vers d'Euripide pour se consoler de leur captivité.

» Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur ; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos oranges, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale que nous étions prêts d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche : quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien.

» Les Francs avaient été surpris par Constance : ils évitèrent d'abord le combat ; mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence.

Vient alors le tableau détaillé de l'armée romaine.

» Mais tout l'appareil de l'armée romaine ne servait qu'à rendre l'armée des ennemis plus formidable, par le contraste d'une sauvage simplicité.

» Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le muse des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce

bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

» Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, de peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond ¹, conduisait l'armée entière et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

» Sur une grève derrière cet essaim d'ennemis on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

» Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances ; les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les

1. « Il y a eu plusieurs Pharamond, plusieurs Clodion, plusieurs Mérovée. » (Ch., Préface de la 1^{re} édition.)

yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ! »

» Les Grecs répètent en chœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit ¹ à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps !

» Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir ! »

» Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence ; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

» Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence. César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat ; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions : « Victoire à l'empereur ! » Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement : la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon descendu par l'ordre de l'Éternel a déchaîné les cataractes de l'abîme.

1. — Le *bardit* est un chant celtique, que Chateaubriand germanise.

» Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge ; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse : tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches ; et, reculant peu à peu, sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqure du taon sous les ardeurs du midi, ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre, et se débattent dans les angoisses de la douleur.

» La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les barbares : Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les haras de Pharamond. Les barbares prétendaient qu'elle était de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax, cheval du Jour, à la crinière lumineuse. Lorsque, pendant l'hiver, elle emportait son maître sur son char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas ; et, plus légère que la feuille de bouleau roulée par le vent, elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

» Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

» Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de piques les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe ; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au milieu des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures, qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument¹ et rugissant au milieu de morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur

1. « Echappé du tombeau. »

de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant de la foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups des javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines^s de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

» Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Mérovée passait parmi les Francs pour être le fruit merveilleux du commerce secret de l'épouse de Clodion et d'un monstre marin ; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginalle rattache à la quenouille d'une reine des barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée, agitant un drapeau blanc, appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour ; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le père et le fils.

» Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis ; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes ; il allonge la tête sur ses ongles ; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

» Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant

et superbe. Sa fureur s'allume ; il s'avance vers le fils de Phara-
mond ; il lui crie d'un ton ironique :

» — Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement
sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'em-
porter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point
te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

» — Qui es-tu ? répondit Mérovée avec un sourire amer : es-tu
d'une race noble et antique ? Esclave romain, ne crains-tu point
ma framée ?

» — Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant
de courroux, c'est que le ciel tombe sur ma tête.

» — Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre.

» — La terre que je te céderai, s'écria le Gaulois, tu la gar-
deras éternellement !

» A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du
char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente
au Gaulois, qui venait à lui.

» Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux
chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le
presse, le frappe, le blesse à l'épaule et le contraint de reculer
jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son
angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier
du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un
léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait
descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son
ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre
la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans
le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime
d'un pin. La tête du guerrier se partage ; sa cervelle se répand des
deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un
moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épou-
vante et de pitié.

» A ce spectacle les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur
chef était le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança
si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que par cette mort
l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passait aux
Francs : ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur
un bouclier, et le proclament roi avec ses pères, comme le plus
brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des
légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivait
de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement
des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves
soldats, la fortune de Rome est entre vos mains. Marchons à
l'ennemi ! »

» Aussitôt les fidèles abaissent devant César leurs aigles, sur-
montées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion

s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat porte sur son bouclier une croix, entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étaient des martyrs couverts des cicatrices du fer et du feu. Que pouvait contre de tels hommes la crainte des blessures et de la mort ? O touchante fidélité ! ces guerriers allaient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avaient presque tari la source ! Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paraissait sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille était pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyaient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées, et un cavalier vêtu de blanc, armé d'une lance et d'un bouclier d'or. Les Romains qui fuyaient tournent le visage ; l'espérance revient au cœur du plus faible et du moins courageux ; ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin paraît dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature ; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie ; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte : il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

» A l'approche des soldats du Christ, les barbares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre et reçoit de la main d'un ministre de paix la bénédiction du Dieu des armées. Constance lui-même ôte sa couronne de laurier et s'incline. La troupe sainte se relève, et, sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'ennemi. Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des barbares ; Romains, Grecs et Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée succèdent des combats à la manière des héros d'Iliou. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent ; partout règnent la douleur, le désespoir, la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume pour des plaies que vous ne pourrez guérir ! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie ; l'autre a les deux bras brisés du coup d'une massue et ne pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle. Celui-ci regrette son palais, celui-là sa chaumière ; le premier ses plaisirs, le second ses douleurs ; car l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par ses prospérités. Ici, environné de ses compagnons, un soldat païen expire en vomissant des imprécations contre César et contre les dieux. Là, un soldat chrétien meurt isolé, d'une main retenant ses entrailles, de l'autre pressant un

crucifix et priant Dieu pour son empereur. Les Sicambres, tous frappés par devant et couchés sur le dos, conservaient dans la mort un air si farouche que le plus intrépide osait à peine les regarder.

» Je ne vous oublierai pas, couple généreux, jeunes Francs que je rencontraï au milieu du champ du carnage ! Ces fidèles amis, plus tendres que prudents, afin d'avoir dans le combat la même destinée, s'étaient attachés ensemble par une chaîne de fer. L'un était tombé mort sous la flèche d'un Crétois ; l'autre, atteint d'une blessure cruelle, mais encore vivant, se tenait à demi soulevé auprès de son frère d'armes. Il lui disait : « Guerrier, tu dors après les fatigues de la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix ; mais la chaîne de notre amitié n'est point rompue, elle me retient à tes côtés. »

» En achevant ces mots, le jeune Franc s'incline et meurt sur le corps de son ami. Leurs belles chevelures se mêlent et se confondent comme les flammes ondoyantes d'un double trépiéd qui s'éteint sur un autel, comme les rayons humides et tremblants de l'étoile des Gémeaux qui se couche dans la mer. Le trépas ajoute ses chaînes indestructibles aux liens qui unissaient les deux amis.

» Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis ; les clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une grande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence ; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent ou s'abattent sur des cadavres ; quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

» La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignons d'être attaqués. Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces : ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémisssaient, se cherchaient dans les ténèbres ; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau, ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

» Tous les chefs des Crétois avaient été tués. Le sang de Philopœmen paraissant à mes compagnons d'un favorable augure, ils m'avaient nommé leur commandant. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avais eu le bonheur de sauver la Légion de

fer d'une entière destruction. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne et les éloges de Constance avaient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchais presque au camp des barbares, et j'attendais avec impatience le retour de l'aurore ; mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

» Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas paraissaient Clodion et Mérovée : ils tenaient à la main, en guise de torches, l'hast¹ enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots.

» Nous restons muets d'étonnement et de douleur ; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité. Les larmes coulent de nos yeux, à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes : chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié. Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut : rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des barbares, vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains : les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit et le ramènent au combat ; les autres, comme des bacchantes enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères ; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux ; plusieurs, se passant au cou un lacet fatal, s'attachent aux cornes des bœufs et s'étranglent en se faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie du milieu de ses compagnes : « Romains, tous vos présents n'ont point été funestes ! Si vous nous avez apporté le fer qui enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre ! » Et elle se frappe d'un poignard.

» C'en était fait des peuples de Pharamond, si le ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées², n'eût sauvé le reste de leurs guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant ; les flots s'avancent sur les grèves ; on voit venir.

1. La hampe. — 2. Celles de la France : encore une prophétie qu'Eudore emprunte à Chateaubriand.

écumante et limoneuse, une de ces marées de l'équinoxe qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des barbares, entre dans le camp des Francs pour en chasser les Romains. Les Romains reculent devant l'armée des flots ; les Francs reprennent courage ; ils croient que le monstre marin, père de leur jeune prince, est sorti de ses grottes azurées pour les secourir. Ils profitent de notre désordre, ils nous repoussent, ils nous pressent, ils secondent les efforts de la mer. Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts : là, les bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent ; ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées et ressemblent à une multitude de fleuves qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan ; ici les Saliens mettent à flot leurs bateaux de cuir et nous frappent à coups de rames et d'avirons. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier : porté sur cette conque guerrière, il nous poursuivait escorté de ses pairs, qui bondissaient autour de lui comme des Tritons. Pleines d'une joie insensée, les femmes battaient des mains et bénissaient les flots libérateurs. Partout la lame croissante se brise et jaillit contre les armes ; partout disparaît le cavalier qui se noie, le fantassin qui n'a plus que son épée hors de l'eau ; des cadavres qui paraissent se ranimer roulent avec les algues, le sable et le limon. Séparé du reste des légions et réuni à quelques soldats, je combattis longtemps une multitude de barbares ; mais enfin, accablé par le nombre, je tombai, percé de coups, au milieu de mes compagnons étendus morts à mes côtés. » (VI.)

Le Démon de la fausse sagesse

Tandis que parle Eudore, insensiblement Cymodocée se prend à l'aimer : amour partagé, dont Satan profite pour troubler l'Eglise. Il suscite contre elle trois démons : celui de l'homicide, celui de la volupté et celui de la fausse sagesse. Ce dernier incarne la philosophie du XVIII^e siècle.

ALORS le démon de la fausse sagesse se lève avec une gravité qui ressemble à une triste folie. La feinte sévérité de sa voix, le calme apparent de ses esprits, trompent la multitude éblouie : tel qu'une belle fleur portée sur une tige empoisonnée, il séduit les hommes et leur donne la mort. Il affecte la forme d'un vieillard, chef d'une de ces écoles répandues dans Athènes et dans Alexandrie. Des cheveux blancs couronnés d'une branche d'olivier, un front à moitié chauve, préviennent d'abord en sa faveur ; mais quand on le considère de plus près, on découvre en lui un abîme de bassesse et d'hypocrisie, et une haine monstrueuse de la véritable raison. Son crime commença dans le ciel

avec la création des mondes, aussitôt que ces mondes eurent été livrés à ses vaines disputes. Il blâma les ouvrages du Tout-Puissant ; il voulait, dans son orgueil, établir un autre ordre parmi les anges et dans l'empire de la souveraine sagesse ; c'est lui qui fut le père de l'athéisme, exécration fantôme que Satan même n'avait point enfanté, et qui devint amoureux de la Mort lorsqu'elle parut aux enfers. Mais, quoique le démon des doctrines funestes s'applaudisse de ses lumières, il sait pourtant combien elles sont pernicieuses aux mortels, et il triomphe des maux qu'elles font à la terre. Plus coupable que tous les anges rebelles, il connaît sa propre perversité et il s'en fait un titre de gloire. Cette fausse sagesse, née après les temps, parla de cette sorte à l'assemblée des démons :

— Monarques de l'enfer, vous le savez, j'ai toujours été opposé à la violence. Nous n'obtiendrons la victoire que par le raisonnement, la douceur et la persuasion. Laissez-moi répandre parmi nos adorateurs, et chez les chrétiens eux-mêmes, ces principes qui dissolvent les liens de la société et minent les fondements des empires. Déjà Hiéroclès¹, ministre chéri de Galérius, s'est jeté dans mes bras. Les sectes se multiplient. Je livrerai les hommes à leur propre raison ; je leur enverrai mon fils, l'Athéisme, amant de la Mort et ennemi de l'Espérance. Ils en viendront jusqu'à nier l'existence de celui qui les créa. Vous n'aurez point à livrer de combats dont l'issue est toujours incertaine : je saurai forcer l'Éternel à détruire une seconde fois son ouvrage. (VIII.)

Velléda

Eudore a repris son récit : il passe en Bretagne, obtient les honneurs du triomphe, revient dans les Gaules et passe en Armorique, dont Constance-César l'a fait commandant. C'est là, au pays natal de Chateaubriand, que se place l'épisode romanesque de *Velléda*.

« J'ARRIVAI enfin chez les Rhédons². L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage³.

» Le château où je commandais, situé à quelques milles de la mer, était une ancienne forteresse des Gaulois, agrandie par

1. Il aime Cymodocée et l'a vainement demandée en mariage. — 2. Les peuples de Rennes, etc. (Ch.). — 3. V. Renan, *Essai sur la poésie des races celtiques*.

Jules César, lorsqu'il porta la guerre chez les Vénètes¹ et les Curiosolites². Il était bâti sur un roc, appuyé contre une forêt et baigné par un lac.

» Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience ; je sondai des plaies que je n'avais encore osé toucher depuis que j'avais quitté Zacharie ; je m'occupai de l'étude de ma religion. Je perdais chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Je comptais déjà sur une victoire qui aurait demandé des forces supérieures aux miennes. Mon âme était encore tout affaiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes ; je trouvais même, dans les anciens doutes de mon esprit et la noblesse de mes sentiments, un certain charme qui m'arrêtait : mes passions étaient comme des femmes séduisantes qui m'enchaînaient par leurs caresses.

. » Un événement interrompit tout à coup des recherches dont le résultat devait avoir pour moi tant d'importance.

» Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortait des bois à l'entrée de la nuit, montait seule dans une barque, traversait le lac, descendait sur la rive opposée et disparaissait.

» Je n'ignorais pas que les Gaulois confient aux femmes les secrets les plus importants ; que souvent ils soumettent à un conseil de leurs filles et de leurs épouses les affaires qu'ils n'ont pu régler entre eux. Les habitants de l'Armorique avaient conservé leurs mœurs primitives et portaient avec impatience le joug romain. Braves, comme tous les Gaulois, jusqu'à la témérité, ils se distinguaient par une franchise de caractère qui leur est particulière, par des haines et des amours violentes, et par une opiniâtreté de sentiments que rien ne peut changer ni vaincre.

» Une circonstance particulière aurait pu me rassurer : il y avait beaucoup de chrétiens dans l'Armorique, et les chrétiens sont sujets fidèles ; mais Clair, pasteur de l'Église des Rhédons, homme plein de vertus, était alors à *Condivincum*³, et lui seul pouvait me donner les lumières qui me manquaient. La moindre négligence pouvait me perdre auprès de Dioclétien et compromettre Constance, mon protecteur. Je crus donc ne devoir pas mépriser le rapport des soldats. Mais, comme je connaissais la brutalité de ces hommes, je résolus de prendre sur moi-même le soin d'observer la Gauloise.

» Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris

1. Les habitants de Vannes (Ch.). — 2. Peuples des environs de Dinan (Ch.).
— 3. Nantes (Ch.).

d'une saie, et, sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

» Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; il redescend, disparaît en deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée ; il approche du rivage. Une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire, et de petites meules d'or et d'argent.

» Bientôt elle touche à la rive, s'élançe à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité ¹. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

» Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent dolmens, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contempera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

» La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de

1. Ainsi l'a représentée le sculpteur Maindron.

la pierre, frappa trois fois des mains en prononçant à haute voix ces mots mystérieux :

» — Au gui l'an neuf ! »

Des Gaulois accourent. Velléda les excite à la révolte, et seul le retour de l'aube l'empêche d'accomplir un sacrifice humain. Eudore, qui a tout vu, se fait livrer la druidesse et son père Ségenax.

Ici Eudore s'interrompt tout à coup. Il parut embarrassé, baissa les yeux, les reporta malgré lui sur Cymodocée, qui rougit comme si elle eût pénétré la pensée d'Eudore. Cyrille s'aperçut de leur trouble, et, s'adressant aussitôt à l'épouse de Lasthénès :

— Séphora, dit-il, je veux offrir le saint sacrifice pour Eudore, quand il aura fini de raconter son histoire. Me pourriez-vous faire préparer l'autel ?

Séphora se leva, et ses filles la suivirent. La timide Cymodocée n'osa rester seule avec les vieillards : elle accompagna les femmes, non sans éprouver un mortel regret. (IX.)

Cymodocée sortie, Eudore reprit la suite du récit.

« JE vous ai dit, seigneurs, que Velléda habitait le château¹ avec son père. Le chagrin et l'inquiétude plongèrent d'abord Ségenax dans une fièvre ardente, pendant laquelle je lui prodiguai les secours qu'exigeait l'humanité. J'allais chaque jour visiter le père et la fille dans la tour où je les avais fait transporter. Cette conduite, différente de celles des autres commandants romains, charma les deux infortunés : le vieillard revint à la vie, et la druidesse, qui avait montré un grand abattement, parut bientôt plus contente. Je la rencontrais se promenant seule, avec un air de joie, dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisaient au haut de la forteresse ; elle se multipliait sous mes pas ; et quand je la croyais auprès de son père, elle se montrait tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition.

» Cette femme était extraordinaire. Elle avait, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard était prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étaient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses ; il y avait dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. J'aurais été étonné de trouver dans une espèce de sauvage

1. Le château du gouverneur, — ici d'Eudore.



VELLÉDA

Jardin du Luxembourg,
Paris. ~~~~~

STATUE DE HIPPO-
LYTE MAINDRON.



une connaissance approfondie des lettres grecques et de l'histoire de son pays, si je n'avais su que Velléda descendait de la famille de l'archidruide, et qu'elle avait été élevée par un sénani, pour être attachée à l'ordre savant des prêtres gaulois. L'orgueil dominait chez cette barbare, et l'exaltation de ses sentiments allait souvent jusqu'au désordre.

» Une nuit, je veillais seul dans une salle d'armes, où l'on ne découvrait le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles, descendant à travers ces ouvertures, faisaient briller les lances et les aigles, rangées en ordre le long des murailles. Je n'avais point allumé de flambeau, et je me promenais au milieu des ténèbres.

» Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paraître Velléda. Elle tenait à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étaient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les druides. Elle portait pour tout vêtement une tunique blanche : fille de roi a moins de beauté, de noblesse et de grandeur.

» Elle suspendit sa lampe aux courroies d'un bouclier, et, venant à moi, elle me dit :

» — Mon père dort ; assieds-toi, et écoute.

» Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots, que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes, en face de la lampe.

» — Sais-tu, me dit alors la jeune barbare, que je suis fée ?

» Je lui demandai l'explication de ce mot.

» — Les fées gauloises, répondit-elle, ont le pouvoir d'exciter les tempêtes, de les conjurer, de se rendre invisibles, de prendre la forme de différents animaux.

» — Je ne reconnais pas ce pouvoir, répondis-je avec gravité. Comment pourriez-vous croire raisonnablement posséder une puissance que vous n'avez jamais exercée ? Ma religion s'offense de ces superstitions. Les orages n'obéissent qu'à Dieu.

» — Je ne te parle pas de ton Dieu, reprit-elle avec impatience. Dis-moi, as-tu entendu, la dernière nuit, le gémissement d'une fontaine dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui croît sur ta fenêtre ? Eh bien ! c'était moi qui soupirais dans cette fontaine et dans cette brise. Je me suis aperçue que tu aimais le murmure des eaux et des vents.

» J'eus pitié de cette insensée : elle lut ce sentiment sur mon visage.

» — Je te fais pitié, me dit-elle. Mais si tu me crois atteinte de folie, ne t'en prends qu'à toi. Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté ? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de dou-

ceur ? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne ¹ : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. Voilà ce que je voulais te dire. Adieu.

» Elle se leva, prit sa lampe et disparut.

» Jamais, seigneurs, je n'ai éprouvé une douleur pareille. Rien n'est affreux comme de troubler l'innocence. Je m'étais endormi au milieu des dangers, content de trouver en moi la résolution du bien et la volonté de revenir un jour au bercail. Cette tiédeur devait être punie : j'avais bercé dans mon cœur les passions avec complaisance, et il était juste que je subisse le châtement des passions.

» Aussi le ciel m'ôta-t-il dans ce moment tout moyen d'écartier le danger. Clair, le pasteur chrétien, était absent ; Ségenax était encore trop faible pour sortir du château, et je ne pouvais sans inhumanité séparer la fille du père. Je fus donc obligé de garder l'ennemi en dedans et de m'exposer, malgré moi, à ses attaques. En vain je cessai de visiter le vieillard, en vain je me dérobaï à la vue de Velléda : je la retrouvais partout ; elle m'attendait des journées entières dans les lieux où je ne pouvais éviter de passer, et là elle m'entretenait de son amour.

» Je sentais, il est vrai, que Velléda ne m'inspirerait jamais un attachement véritable : elle manquait pour moi de ce charme secret qui fait le destin de notre vie ; mais la fille de Ségenax était jeune, elle était belle, passionnée ; et quand des paroles brûlantes sortaient de ses lèvres, tous mes sens étaient bouleversés.

» A quelque distance du château, dans un de ces bois appelés chastes par les druides, on voyait un arbre mort que le fer avait dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisait distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncements de la forêt. Adoré sous le nom d'Erminsul ², il était devenu une divinité formidable pour les barbares, qui, dans leurs joies comme dans leurs peines, ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avaient été arrosées de sang humain, portaient suspendus à leurs branches les armes et les enseignes de guerre des Gaulois ; le vent les agitait sur les rameaux, et elles rendaient, en s'entrechoquant, des murmures sinistres.

» J'allais souvent visiter ce sanctuaire, plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir, je rêvais dans ce lieu. L'aquilon mugissait au loin et arrachait du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

» — Tu me fuis, me dit-elle ; tu cherches les endroits les plus

1. Ou plutôt *Senn* ou *Sizun*, sous la pointe du Raz.

2. Ou *Erminsul*. C'était en réalité une idole saxonne.

déserts pour te dérober à ma présence ; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds.

» Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement et me dit :

» — J'ai bien des choses à t'apprendre ; je voudrais causer longuement avec toi. Je sais que mes plaintes t'importunent, je sais qu'elles ne te donneront pas de l'amour ; mais, cruel, je m'enivre de mes aveux, j'aime à me nourrir de ma flamme, à t'en faire connaître toute la violence. Ah ! si tu m'aimais, quelle serait notre félicité ! Nous trouverions pour nous exprimer un langage digne du ciel : à présent il y a des mots qui me manquent, parce que ton âme ne répond pas à la mienne.

» Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers d'airain. Velléda effrayée leva la tête, et regardant les trophées suspendus :

» — Ce sont les armes de mon père qui gémissent ; elles m'annoncent quelque malheur.

» Après un moment de silence, elle ajouta :

» — Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour aurait dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire.

» Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

» — Voilà la raison que je cherchais ! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi !

» Alors, s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

» — Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour ; mais peut-être qu'un trône le ferait palpiter. Parle : veux-tu l'empire ? Une Gauloise l'avait promis à Dioclétien, une Gauloise te le propose ; elle n'était que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès¹ te sera favorable, et, par mon art, je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les druides de leurs forêts ; je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous était contraire, il est encore des antres dans les Gaules où, nouvelle Éponine, je pourrais cacher mon époux. Ah ! malheureuse Velléda, tu parles d'époux, et tu ne seras jamais aimée !

» La voix de la jeune barbare expire ; la main qu'elle tenait sur mon cœur retombe ; elle penche la tête, et son ardeur s'éteint dans des torrents de larmes.

1. Dieu gaulois.

» Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement était extrême quand Velléda cessa de parler, et je sentis tout le reste du jour la place brûlante de sa main sur mon cœur. Voulant du moins faire un dernier effort pour me sauver, je pris une résolution qui devait prévenir le mal, et qui ne fit que l'aggraver : car lorsque Dieu veut nous punir, il tourne contre nous notre propre sagesse, et ne nous tient point compte d'une prudence qui vient trop tard.

» Je vous ai dit que je n'avais pu d'abord faire sortir Ségenax du château, à cause de son extrême faiblesse ; mais, le vieillard reprenant peu à peu ses forces et le danger croissant pour moi tous les jours, je supposai des lettres de César qui m'ordonnaient de renvoyer les prisonniers. Velléda voulut me parler avant son départ ; je refusai de la voir, afin de nous épargner à tous deux une scène douloureuse : sa piété filiale ne lui permit pas d'abandonner son père, et elle le suivit, comme je l'avais prévu. Dès le lendemain, elle parut aux portes du château ; on lui dit que j'étais parti pour un voyage : elle baissa la tête et rentra dans le bois en silence. Elle se présenta ainsi pendant plusieurs jours et reçut la même réponse. La dernière fois, elle resta longtemps appuyée contre un arbre à regarder les murs de la forteresse. Je la voyais par une fenêtre, et je ne pouvais retenir mes pleurs : elle s'éloigna à pas lents et ne revint plus.

» Je commençais à retrouver un peu de repos : j'espérais que Velléda s'était enfin guérie de son fatal amour. Fatigué de la prison où je m'étais tenu enfermé, je voulus respirer l'air de la campagne. Je jetai une peau d'ours sur mes épaules, j'armai mon bras de l'épieu d'un chasseur, et, sortant du château, j'allai m'asseoir sur une haute colline d'où l'on apercevait le détroit britannique.

» Comme Ulysse regrettant son Ithaque, ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardais la vaste étendue des flots, et je pleurais. Né au pied du mont Taygète, me disais-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici ! Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir sur les côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyais se dérouler sur les beaux sables de la Messénie ? Quel sera le terme de mes pèlerinages ? Heureux si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes courses sur la terre et lorsque je n'avais d'aventures à conter à personne !

» Telles étaient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près

de moi les sons d'une voix et d'une guitare¹. Ces sons, entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avaient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçait le désordre de son esprit : elle portait un collier de baies d'églantier ; sa guitare était suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie ; un voile blanc jeté sur sa tête descendait jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle, et les yeux fatigués de pleurs, elle était encore d'une beauté frappante. On l'apercevait derrière un buisson à demi dépouillé : ainsi le poète représente l'ombre de Didon se montrant à travers un bois de myrtes, comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage.

» Le mouvement que je fis en reconnaissant la fille de Ségenax attira ses regards. A mon aspect, une joie troublée éclate sur son visage. Elle me fait un signe mystérieux et me dit :

» — Je savais bien que je t'attirerais ici ; rien ne résiste à la force de mes accents.

» Et elle se met à chanter :

« Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine. Pyrène, qui donna son nom aux montagnes de l'Ibérie ; Pyrène, fille du roi Bébrycus, épousa le héros grec ; car les Grecs ont toujours ravi le cœur des femmes. »

» Velléda se lève, s'avance vers moi, et me dit :

» — Je ne sais quel enchantement m'entraîne sur tes pas ; j'erre autour de ton château, et je suis triste de ne pouvoir y pénétrer. Mais j'ai préparé des charmes ; j'irai chercher le sélago² : j'offrirai d'abord une oblation de pain et de vin ; je serai vêtue de blanc ; mes pieds seront nus, ma main droite, cachée sous ma tunique, arrachera la plante, et ma main gauche la dérobera à ma main droite. Alors rien ne pourra me résister. Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune ; je prendrai la forme d'un ramier, et je volerai sur le haut de la tour que tu habites. Si je savais ce que tu préfères... je pourrais... Mais non, je veux être aimée pour moi : ce serait m'être infidèle que de m'aimer sous une forme empruntée.

» A ces mots, Velléda pousse des cris de désespoir.

» Bientôt, changeant d'idée et cherchant à lire dans mes yeux, comme pour pénétrer mes secrets :

» — Oh ! oui, c'est cela, s'écria-t-elle, les Romaines auront épuisé ton cœur ! tu les auras trop aimées ! Ont-elles donc tant d'avantages sur moi ? Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules ; nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel ; nos cheveux sont si beaux que tes Romaines nous les empruntent

1. Il vaudrait mieux dire une harpe. — 2. Sorte de genièvre.

pour en ombrager leurs têtes ; mais le feuillage n'a de grâces que sur la cime de l'arbre où il est né. Vois-tu la chevelure que je porte ? eh bien, si j'avais voulu la céder, elle serait maintenant sur le front de l'impératrice : c'est mon diadème, et je l'ai gardé pour toi ! Ne sais-tu pas que nos pères, nos frères, nos époux, trouvent en nous quelque chose de divin ? Une voix mensongère t'aura peut-être raconté que les Gauloises sont capricieuses, légères, infidèles : ne crois pas ces discours. Chez les enfants des druides les passions sont sérieuses, et leurs conséquences terribles.

» Je pris les mains de cette infortunée entre les deux miennes : je les serrai tendrement.

» — Velléda, dis-je, si vous m'aimez, il est un moyen de me le prouver : retournez chez votre père, il a besoin de votre appui. Ne vous abandonnez plus à une douleur qui trouble votre raison et qui me fera mourir.

» Je descendis de la colline, et Velléda me suivit. Nous nous avançâmes dans la campagne par des chemins peu fréquentés, où croissait le gazon.

» — Si tu m'avais aimée, disait Velléda, avec quelles délices nous aurions parcouru ces champs ! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces !

» Elle s'interrompit, regarda ses bras amaigris, et dit avec un sourire :

» — Et moi aussi j'ai été déchirée par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille.

» Revenant à ses rêveries :

» — Au bord du ruisseau, dit-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent, pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyais peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes ? Hélas ! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés ! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie ¹.

» Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins et de mélèzes. La fille de Ségenax s'arrêta et me dit :

1. Voir Alfred de Vigny, *la Maison du berger*.

» — Mon père habite ce bois, je ne veux pas que tu entres dans sa demeure : il t'accuse de lui avoir ravi sa fille. Tu peux, sans être trop malheureux, me voir au milieu de mes chagrins, parce que je suis jeune et pleine de force ; mais les larmes d'un vieillard brisent le cœur. Je t'irai chercher au château.

» En prononçant ces mots, elle me quitta brusquement.

» Cette rencontre imprévue porta le dernier coup à ma raison. Tel est le danger des passions que, même sans les partager, vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre. Vingt fois, tandis que Velléda m'exprimait des sentiments si tristes et si tendres, vingt fois je fus prêt à me jeter à ses pieds, à l'étonner de sa victoire, à la ravir par l'aveu de ma défaite. Au moment de succomber, je ne dus mon salut qu'à la pitié même que m'inspirait cette infortunée. Mais cette pitié, qui me sauva d'abord, fut en effet ce qui me perdit, car elle m'ôta le reste de mes forces. Je ne me sentis plus aucune fermeté contre Velléda ; je m'accusai d'être la cause de l'égarément de son esprit par trop de sévérité. Un si triste essai de courage me dégoûta du courage même ; je retombai dans ma faiblesse accoutumée, et, ne comptant plus sur moi, je mis tout mon espoir dans le retour de Clair.

» Quelques jours s'écoulèrent : Velléda ne reparaissant point au château selon sa promesse, je commençai à craindre quelque accident fatal. Plein d'inquiétude, je sortais pour me rendre à la demeure de Ségenax, lorsqu'un soldat, accouru du bord de la mer, vint m'avertir que la flotte des Francs reparaissait à la vue de l'Armorique. Je fus obligé de partir sur-le-champ. Le temps était sombre, et tout annonçait une tempête. Comme les barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages, je redoublai de vigilance. Je fis mettre partout les soldats sous les armes et fortifier les lieux les plus exposés. La journée entière se passa dans ces travaux, et la nuit, en faisant éclater la tempête, nous apporta de nouvelles inquiétudes.

» A l'extrémité d'une côte dangereuse¹, sur une grève où croissent à peine quelques herbes dans un sable stérile, s'élève une longue suite de pierres druidiques, semblables à ce tombeau où j'avais jadis rencontré Velléda. Battues des vents, des pluies et des flots, elles sont là solitaires entre la mer, la terre et le ciel. Leur origine et leur destination sont également inconnues. Monuments de la science des druides, retracent-elles quelques secrets de l'astronomie ou quelques mystères de la divinité ? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errants et qu'on y entend la voix des fantômes.

1. Est-ce la côte de Quiberon ? celle du Raz ? Il serait téméraire d'affirmer,

» La solitude de ce lieu et la frayeur qu'il inspire me parurent propres à favoriser une descente des barbares. Je crus donc devoir placer une garde sur cette côte, et je résolus moi-même d'y passer la nuit.

» Un esclave que j'avais envoyé porter une lettre à Velléda était revenu avec cette lettre. Il n'avait point trouvé la druidesse ; elle avait quitté son père vers la troisième heure du jour, et l'on ne savait ce qu'elle était devenue. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter mes alarmes. Dévoré de chagrins, je m'étais assis, loin des soldats, dans un endroit écarté. Tout à coup j'entends du bruit et crois entrevoir quelque chose dans l'ombre. Je mets l'épée à la main ; je me lève et cours vers le fantôme qui fuyait. Quelle fut ma surprise lorsque je saisis Velléda !

» — Quoi ! me dit-elle à voix basse, c'est toi ! Tu as donc su que j'étais ici ?

» — Non, lui répondis-je ; mais vous, trahissez-vous les Romains ?

» — Trahir ! repartit-elle indignée. Ne t'ai-je pas juré de ne rien entreprendre contre toi ? Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici.

» Elle me prit par la main et me conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique.

» La mer se brisait au-dessous de nous parmi des écueils avec un bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançaient contre le rocher et nous couvraient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages volaient dans le ciel sur la face de la lune, qui semblait courir rapidement à travers ce chaos.

» — Ecoute bien ce que je vais t'apprendre, me dit Veiléda. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus. Lorsque la moitié de la nuit sera écoulée, ils entendront quelqu'un frapper à leurs portes et les appeler à voix basse. Alors ils courront au rivage sans connaître le pouvoir qui les entraîne. Ils y trouveront des bateaux vides, et pourtant ces bateaux seront si chargés des âmes des morts qu'ils s'élèveront à peine au-dessus des flots. En moins d'une heure les pêcheurs achèveront une navigation d'une journée et conduiront les âmes à l'île des Bretons. Ils ne verront personne, ni pendant le trajet, ni pendant le débarquement ; mais ils entendront une voix qui comptera les nouveaux passagers au gardien des âmes. S'il se trouve quelques femmes dans les barques, la voix déclarera le nom de leurs époux. Tu sais, cruel, si l'on pourra nommer le mien.

» Je voulus combattre les superstitions de Velléda.

» — Tais-toi, me dit-elle, comme si j'eusse été coupable d'impiété. Tu verras bientôt le tourbillon de feu qui annonce le passage des âmes. N'entends-tu pas déjà leurs cris ?

» Velléda se tut et prêta une oreille attentive.

» Après quelques moments de silence, elle me dit :

» — Quand je ne serai plus, promets-moi de me donner des nouvelles de mon père. Lorsque quelqu'un sera mort, tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre ; elles me parviendront au *Séjour des souvenirs* ; je les lirai avec délices, et nous causerons ainsi des deux côtés du tombeau.

» Dans ce moment une vague furieuse vint roulant contre le rocher, qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface des flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte, semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie : la sentinelle effrayée appelle aux armes. Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie :

» — On m'attend !

» Et elle s'élançait dans les flots. Je la retins par son voile.

» O Cyrille ! comment continuer ce récit ? Je rougis de honte et de confusion ; mais je vous dois l'entier aveu de mes fautes : je les sou mets, sans en rien dérober, au saint tribunal de votre vieillesse. Hélas ! après mon naufrage, je me réfugie dans votre charité, comme dans un port de miséricorde !

» Epuisé par les combats que j'avais soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda ! Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir, m'ôtèrent à mon tour la raison : je fus vaincu.

» — Non, dis-je, au milieu de la nuit et de la tempête, je ne suis pas assez fort pour être chrétien ¹ !

» Je tombe aux pieds de Velléda... L'enfer donne le signal de cet hymen funeste ; les esprits des ténèbres hurlent dans l'abîme, les chastes épouses des patriarches détournent la tête, et mon ange protecteur, se voilant de ses ailes, remonte vers les cieux !

» La fille de Ségenax consentit à vivre, ou plutôt elle n'eut pas la force de mourir. Elle restait muette dans une sorte de stupeur qui était à la fois un supplice affreux et une ineffable volupté. L'amour, le remords, la honte, la crainte, et surtout l'étonnement, agitaient le cœur de Velléda : elle ne pouvait croire que je fusse le même Eudore jusque-là si insensible ; elle ne savait si elle n'était point abusée par quelque fantôme de la nuit, et elle me touchait les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence. Mon bonheur à moi ressemblait au désespoir ; et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité nous eût pris pour deux coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal.

1. Dans *Atala*, la tempête est aussi le décor de l'amour. (Voir CHATEAUBRIAND, *Atala, René, les Aventures du dernier Abencérage*.)

» Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation divine : je doutai de la possibilité de mon salut et de la toute-puissance de la miséricorde de Dieu. D'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon âme, dont il me sembla qu'une légion d'esprits rebelles prenait tout à coup possession. Je me trouvai des idées inconnues, le langage de l'enfer s'échappa naturellement de ma bouche, et je fis entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels.

» Pleurant et souriant tout à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda gardait le silence. L'aube commençait à blanchir les cieux. L'ennemi ne parut point. Je retournai au château ; ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et les remords. A la troisième aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Ségenax. Elle avait à peine disparu dans les bois de chênes que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je découvrais ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendait retentir de village en village les cris que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avaient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

» Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

» Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques. Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et, m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées :

» — Gaulois, quel sujet vous rassemble ? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques ? Venez-vous m'offrir votre secours, ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César ?

» Un vieillard sort des rangs. Ses épaules tremblaient sous le poids de sa cuirasse, et son bras était chargé d'un fer inutile. O surprise ! je crois reconnaître une de ces armures que j'avais vues suspendues au bois des druides. O confusion ! ô douleur ! ce vénérable guerrier était Ségenax !

» — Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au tronc d'Ermisul, où je les avais consacrées, voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un eubage¹ avait suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime d'un Romain. La vierge de Sayne a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos dieux !

» Il dit et me lance un javelot d'une main impuissante. Le

1. Prêtre gaulois, d'un rang inférieur à celui du druide.

dard, sans force, vient tomber à mes pieds ; je l'aurais béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi ; mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager, c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des druides étaient sorties de leurs forêts, et que, du faite de quelque bergerie, elles animaient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montraient d'audace ! Indifférent sur les coups qui menacent ma tête, je ne songe qu'à sauver Ségenax ; mais, tandis que je l'arrache aux mains des soldats et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline, lancée du milieu de la foule, vient avec un affreux sifflement s'enfoncer dans les entrailles du vieillard ; il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui ombrageait ses autels domestiques.

» Dans ce moment, un char paraît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avait point trouvé son père. Elle avait appris qu'il assemblait les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La druidesse voit qu'elle est trahie et connaît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnait le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers et s'écrie du haut de son char :

» — Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie !

» Alors, arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle allait faire un sacrifice à ses dieux :

» — Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornements d'une vestale !

» Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char ; la faucille d'or échappe à sa main défaillante, et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime ; mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étais plus dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses yeux. » (x.)

Nuit arcadienne

Le récit d'Eudore se poursuit jusqu'à la fin du livre XI, nous mène devant Carthage, le long des Syrtes, sur le Nil, dans la Thébaïde : c'est l'*Itinéraire* à rebours. Cependant le soleil s'est couché. Cymodocée, ne pouvant dormir, va sans le savoir à la rencontre d'Eudore, dans la belle nuit arcadienne, que la musique de Chateaubriand a faite harmonieuse entre toutes.

SUSPENDUE au milieu du ciel de l'Arcadie, la lune était presque, comme le soleil, un astre solitaire : l'éclat de ses rayons avait fait disparaître les constellations autour d'elle ; quelques-unes se montraient çà et là dans l'immensité : le firmament, d'un bleu tendre, ainsi parsemé de quelques étoiles, ressemblait à un lit d'azur chargé des perles de la rosée. Les hauts sommets du Cylène, les croupes du Pholoé et du Telphusse, les forêts d'Anémose et de Phalante, formaient de toutes parts un horizon confus et vaporeux. On entendait le concert lointain des torrents et des sources qui descendent des monts de l'Arcadie. Dans le vallon où l'on voyait briller ses eaux, Alphée semblait suivre les pas d'Aréthuse, Zéphyre soupirait dans les roseaux de Syrinx, et Philomèle chantait dans les lauriers de Daphné, au bord du Ladon. (XII.)

La Persécution

Pendant que Cymodocée va chercher le baptême en Palestine avant de s'unir à Eudore, celui-ci est venu à Rome défendre la cause des chrétiens. Vains efforts ! Dioclétien abdique, et Galérius, conseillé par Hiéroclès, donne le signal de la persécution. Ici Chateaubriand mêle clairement le souvenir de 93 à l'histoire romaine.

AH ! si la muse sainte soutenait mon génie, si elle m'accordait un moment le chant du cygne ou la langue dorée du poète, qu'il me serait aisé de redire dans un touchant langage les malheurs de la persécution ! Je me souviendrais de ma patrie : en peignant les maux des Romains, je peindrais les maux des Français. Salut, épouse de Jésus-Christ, Eglise affligée, mais triomphante ! Et nous aussi, nous vous avons vue sur l'échafaud et dans les catacombes. Mais, c'est en vain qu'on vous tourmente, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous ; dans vos plus grandes douleurs, vous apercevez toujours sur la montagne les pieds de celui qui vient vous annoncer la paix ; vous n'avez pas besoin de la lumière du soleil, parce que c'est la lumière de Dieu qui vous éclaire : c'est pourquoi vous brillez dans les cachots. La beauté du Basan¹ et du Carmel s'efface, les fleurs

1. Basan ou Batanée, région à l'est du Jourdain.

du Liban se flétrissent ; vous, seule, restez toujours belle !

La persécution s'étend dans un moment des bords du Tibre aux extrémités de l'empire. De toutes parts on entend les églises s'écrouler sous les mains des soldats ; les magistrats, dispersés dans les temples et dans les tribunaux, forcent la multitude à sacrifier ; quiconque refuse d'adorer les dieux est jugé et livré aux bourreaux ; les prisons regorgent de victimes ; les chemins sont couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoie mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces, déchirent les tendres enfants avec leurs mères ; ici, l'on suspend par le pied des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel ; là, on attache les membres du martyr à deux arbres rapprochés de force : les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent, au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur et on lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigué de brûler séparément les fidèles, on les précipite en foule dans le bûcher ; leurs os sont réduits en poudre et jetés au vent avec leurs cendres.

Galérius trouvait ses délices dans ces tourments : il fait venir à grands frais des ours d'une taille prodigieuse et aussi féroces que lui. Ces bêtes ont chacune un nom terrible. Pendant ses repas, le successeur du sage Dioclétien leur fait jeter des hommes à dévorer. Le gouvernement de ce monstre avare et débauché, en répandant le trouble dans les provinces, augmente encore l'activité de la persécution. Les villes sont soumises à des juges militaires, sans connaissances et sans lettres, qui ne savent que donner la mort. Des commissaires font les recherches les plus rigoureuses sur les biens et les propriétés des sujets ; on mesure les terres, on compte les vignes et les arbres, on tient registre des troupeaux. Tous les citoyens de l'empire sont obligés de s'inscrire dans le livre du cens, devenu un livre de proscription. De crainte qu'on ne dérobe quelque partie de sa fortune à l'avidité de l'empereur, on force, par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Souvent les bourreaux contraignent des malheureux à s'accuser eux-mêmes et à s'attribuer des richesses qu'ils n'ont pas. Ni la caducité ni la maladie ne sont une excuse pour se dispenser de se rendre aux ordres de l'exécuteur ; on fait comparaître la douleur même et l'infirmité ; afin d'envelopper tout le monde dans des lois tyranniques, on ajoute des années à l'enfance, on en retranche à la vieillesse :

la mort d'un homme n'ôte rien au trésor de Galérius, et l'empereur partage la proie avec le tombeau : cet homme, rayé du nombre des humains, n'est point effacé du rôle du cens, et il continue de payer pour avoir eu le malheur de vivre. Les pauvres de qui l'on ne pouvait rien exiger semblaient seuls à l'abri des violences par leur propre misère : mais ils ne sont point à l'abri de la pitié dérisoire du tyran : Galérius les fait entasser dans des barques et jeter ensuite au fond de la mer, afin de les guérir de leurs maux ¹. (XVIII.)

Dioclès

Eudore avait envoyé un messager à Dioclétien, pour l'engager à reprendre l'empire et à faire cesser la persécution. Voici comme Chateaubriand a intercalé dans son poème cet épisode quasi historique.

LE messager, essuyant ses pleurs, rendit compte en ces mots de son entrevue avec Dioclétien.

— Eudore, je m'embarquai d'après vos ordres sur la mer Adriatique, et j'abordai bientôt au rivage de Salone. Je demandai Dioclès, autrefois Dioclétien empereur. On me dit qu'il habitait ses jardins à quatre milles de la ville. Je m'y rendis à pied. J'arrivai à la demeure de Dioclès, je traversai des cours, où je ne rencontrai ni gardes, ni surveillants. Des esclaves étaient occupés çà et là à des travaux champêtres. Je ne savais à qui m'adresser. J'aperçus un homme avancé en âge qui travaillait dans le jardin ; je m'approchai de lui pour lui demander où l'on trouvait le prince que je cherchais.

— Je suis Dioclès, répondit le vieillard en continuant son travail. Vous pouvez vous expliquer, si vous avez quelque chose à me dire.

Je demeurai muet d'étonnement.

— Eh bien ! me dit Dioclétien, quelle affaire vous amène ici ? Avez-vous des graines rares à me donner, et voulez-vous que nous fassions des échanges ?

Je remis votre lettre au vieil empereur ; je lui peignis les malheurs des Romains, et le désir que les chrétiens avaient de le révoir à la tête de l'Etat. A ces mots Dioclétien, suspendant son travail, s'écria :

— Plût aux dieux que ceux qui vous envoient vissent comme vous les légumes que je cultive de mes propres mains à Salone, ils ne m'inviteraient pas à reprendre l'empire.

Je lui fis observer qu'un autre jardinier avait bien consenti à porter la couronne.

1. Telles les noyades de Nantes. Chaque ligne du morceau est une allusion.

— Le jardinier sidonien, répliqua-t-il, n'était pas, comme moi, descendu du trône, et il fut tenté d'y monter : Alexandre n'aurait pas réussi auprès de moi.

Je ne pus en obtenir d'autre réponse. En vain je voulais insister.

— Rendez-moi un service, me dit-il brusquement : voilà un puits ; je suis vieux, vous êtes jeune ; tirez-moi de l'eau, mes légumes en manquent.

A ces mots, Dioclétien me tourna le dos, et Dioclès reprit son arrosoir. (XXII.)

Le Repas libre

Eudore et ses amis ont été emprisonnés et attendent qu'on les mène au supplice. Une dernière fête leur était réservée.

IL y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la porte de la prison un repas public appelé le repas libre. Dans ce repas on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin...

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu alentour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs, par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas¹. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule. Eudore et Cyrille² occupaient le centre de la table ; les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

— Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce

1. On l'avait déjà torturé. — 2. Evêque de Lacédémone.

peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort : il est bien à plaindre ! prions pour lui et pour Galérius notre empereur.

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius leur empereur.

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre, ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient :

— Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entre-tiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux ? Quelle majesté sur leur front ! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage !

La foule disait :

— Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité et qui enseigne des choses si innocentes et si douces ? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur : ils nous plaignent, ils nous donnent leur repas ; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu ?

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer et criaient :

— Il est grand, le Dieu des chrétiens ! Il est grand, le Dieu des martyrs !

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ..

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un esclave : il perce la foule ; il demande Eudore ; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la lettre : elle était conçue en ces termes :

« Festus, juge, à Eudore, chrétien, salut :

» Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes : Hiéroclès l'y attend. Je t'en supplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie aux dieux ; viens redemander ton épouse : je jure de te la rendre pure et digne de toi ! »

Eudore s'évanouit ; on s'empresse autour de lui : les soldats qui l'environnent se saisissent de la lettre ; le peuple la réclame ; un tribun en fait lecture à haute voix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemblée s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière ; les soldats étaient à ses genoux et lui disaient :

— Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles, au défaut d'autels.

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore. Cymodocée aux lieux infâmes ! Cymodocée dans les bras d'Hiéroclès ! La

poitrine du martyr se soulève : l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

— Sacrifiez ! sacrifiez !

Alors Eudore, d'une voix sourde :

— Où sont les aigles ?

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève, les centurions le soutiennent ; il s'avance au pied des aigles ; le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe ; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri : à ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore, il renverse les aigles, et, se tournant vers les martyrs, il dit :

— Je suis chrétien ! (xxii.)

Nostalgie

Emprisonnée aussi et séparée d'Eudore, dont elle ignore la situation exacte, Cymodocée songe à son pays. C'était là « un des endroits qui plaisaient le plus à M. de Fontanes (*Mémoires d'outre-tombe*). »

LE souvenir de son premier bonheur et du doux pays de la Grèce inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et, reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante ! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents ! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamisus.

» Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie !

» Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle ?

» J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes et nourrie au son des instruments champêtres. Aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérés¹ !

» Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je soupire comme la flûte consacrée aux morts ? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale ; mon cœur sentira les joies et les

1. Autrement dit, « sur la paille ». Les poètes latins, que l'auteur imite, sont pleins de ces périphrases, que le goût de l'Empire adopta.

inquiétudes maternelles ; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh ! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel ?

» Que mon père et mon époux tardent à paraître ! Ah ! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses ! Si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime ! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine : reposons-nous sur la croix. »

Adieux à la Muse

Le poème en est à son dernier chant. L'auteur fait à la Muse ses adieux qu'il renouvellera dans la Préface de *l'itinéraire*. Dès lors, en effet, et jusqu'en 1830, c'est surtout à la politique qu'il se consacra.

O MUSE, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse ! retourne maintenant aux célestes demeures. J'aperçois les bornes de la course ; je vais descendre du char, et pour chanter l'hymne des morts, je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? C'en est fait, ô Muse ! encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels ! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il fut quitter la lyre avec la jeunesse. Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs ! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes ? J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide, et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile ; tu me suivis sous le toit d'écorce du sauvage, et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs ? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven¹, j'ai pénétré les forêts d'Erminsul, j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore et les sépulcres déserts du Simois. Avec toi je traversai l'Hermus, rival du Pactole ; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain et je priai sur la montagne de Sion. Memphis et Carthage nous ont vus méditer sur leurs ruines ; et, dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour². Tu me disais alors :

— Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours.

1. Souvenir des poèmes d'Ossian. — 2. Voir le *Dernier Abencérage*.

O Muse ! je n'oublierai point tes leçons. Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par le cours des ans ; la voix perd sa fraîcheur, les doigts se glacent sur le luth : mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge ; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité. (xxiv.)

Le Martyre

Hiéroclès est mort de la lèpre. Galérius, dévoré par la gangrène, n'en est que plus ardent à presser le supplice d'Eudore et des chrétiens.

SON impatience ne fut pas longtemps éprouvée : déjà les flots jaunissants du Tibre, les coteaux d'Albe, les bois de Lucrétile et de Tibur souriaient aux feux naissants de l'aurore. La rosée brillait suspendue aux plantes comme une manne : la campagne romaine se montrait tout éclatante de la fraîcheur et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppait une vapeur diaphane, se peignaient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa fleur. On voyait la fumée s'élever des hameaux, les brouillards fuir le long des collines, et la cime des arbres se découvrir : jamais plus beau jour n'était sorti de l'Orient pour contempler les crimes des hommes. O soleil ! sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs ? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères ; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu ; les générations passent, et tu poursuis ta course !

Cependant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien : Rome entière était accourue pour boire le sang des martyrs. Cent mille spectateurs, les uns voilés d'un pan de leur robe, les autres portant sur la tête une ombelle, étaient répandus sur les gradins. La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs et prenait son rang sur les marches revêtues de marbre. Des grilles d'or défendaient le banc des sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Pour rafraîchir l'air, des machines ingénieuses faisaient monter des sources de vin et d'eau safranée, qui retombaient en rosée odoriférante. Trois mille statues de bronze, une multitude infinie de tableaux,

des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases d'un travail précieux décoraient la scène. Dans un canal creusé autour de l'arène, nageaient un hippopotame et des crocodiles ; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux, des ours, accoutumés à déchirer des hommes, rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Des gladiateurs non moins féroces essayaient çà et là leurs bras ensanglantés. Au près des antres du trépas s'élevaient des lieux de prostitution publique : des courtisanes nues et des femmes romaines du premier rang augmentaient, comme aux jours de Néron, l'horreur du spectacle et venaient, rivales de la mort, se disputer les faveurs d'un prince mourant ¹. Ajoutez les derniers hurlements des Ménades couchées dans les rues, et expirant sous l'effort de leur dieu, et vous connaîtrez toutes les pompes et tout le déshonneur de l'esclavage.

Les prétoriens chargés de conduire les confesseurs au martyr assiégeaient déjà les portes de la prison de Saint-Pierre. Eudore, selon les ordres de Galérius, devait être séparé de ses frères et choisi pour combattre le premier : ainsi, dans une troupe valeureuse, on cherche à terrasser d'abord le héros qui la guide. Le gardien de la prison s'avance à la porte du cachot et appelle le fils de Lasthénès.

— Me voici, dit Eudore, que voulez-vous ?

— Sors pour mourir ! s'écria le gardien.

— Pour vivre ! répondit Eudore.

Et il se lève de la pierre où il était couché. Cyrille, Gervais, Protas, Rogatien et son frère, Victor, Genès ², Perséus, l'ermite du Vésuve, ne peuvent retenir leurs larmes.

— Confesseurs, leur dit Eudore, nous allons bientôt nous retrouver. Un instant séparés sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel.

Eudore avait réservé pour ce dernier moment une tunique blanche, destinée jadis à sa pompe nuptiale ; il ajoute à cette tunique un manteau brodé par sa mère : il paraît plus beau qu'un chasseur d'Arcadie qui va disputer le prix des combats de l'arc ou de la lyre dans les champs de Mantinée.

Le peuple et les prétoriens impatients appellent le fils de Lasthénès à grands cris.

— Allons ! dit le martyr.

Et, surmontant les douleurs du corps par la force de l'âme, il franchit le seuil du cachot. Cyrille s'écrie :

— Fils de la femme, on vous a donné un front de diamant ; ne les craignez point, et n'ayez pas peur devant eux.

1. Galérius.

2. L'histriion converti, le *Saint Genest* de Rotrou.

Les évêques entonnent le cantique des louanges, nouvellement composé à Carthage par Augustin, ami d'Eudore.

« O Dieu ! nous te louons !... O Dieu, ! nous te bénissons. Les cieux, les anges, les Trônes, les chérubins te proclament trois fois saint, Seigneur, Dieu des armées ! »

Les évêques chantaient encore l'hymne de la victoire, et Eudore, sorti de la prison, jouissait déjà de son triomphe : il était livré aux outrages. Le centurion de la garde le poussa rudement et lui dit :

— Tu te fais bien attendre !

— Compagnon, répondit Eudore en souriant, je marchais aussi vite que vous à l'ennemi ; mais, aujourd'hui, vous le voyez, je suis blessé.

On lui attacha sur la poitrine une feuille de papyrus portant ces deux mots :

« EUDORE, CHRÉTIEN. »

Le peuple le chargeait d'opprobres.

— Où est maintenant son Dieu ? disait-il. Que lui a servi de préférer son culte à la vie ? Nous verrons s'il ressuscitera avec son Christ, ou si le Christ sera assez puissant pour l'arracher de nos mains !

Et cette foule cruelle rendait mille louanges à ses dieux, et elle se réjouissait de la vengeance qu'elle tirait des ennemis de leurs autels.

Le prince des ténèbres et ses anges, répandus sur la terre et dans les airs, s'enivraient d'orgueil et de joie ; ils se croyaient prêts à triompher de la croix, et la croix allait les précipiter dans l'abîme. Ils excitaient les fureurs des païens contre le nouvel apôtre : on lui lançait des pierres, on jetait sous ses pieds blessés des débris de vases et des cailloux ; on le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ, pour lequel ces infortunés avaient tant d'horreur. Il s'avançait lentement du pied du Capitole à l'amphithéâtre, en suivant la voie sacrée. Au temple de Jupiter Stator, aux Rostres, à l'arc de Titus, partout où se présentait quelque simulacre des dieux, les hurlements de la foule redoublaient ; on voulait contraindre le martyr à s'incliner devant les idoles.

— Est-ce au vainqueur à saluer le vaincu ? disait Eudore. Encore quelques instants, et vous jugerez de ma victoire. O Rome ! j'aperçois un prince qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ. Le temple des esprits de ténèbres est fermé, ses portes ne s'ouvriront plus, et des verrous d'airain en défendront l'entrée aux siècles à venir !

— Il nous prédit des malheurs ! s'écrie le peuple : écrasons, déchirons cet impie !

Les prétoriens peuvent à peine défendre le prophète martyr de la rage de ces idolâtres.

— Laissez-les faire, dit Eudore, c'est ainsi qu'ils ont souvent traité leurs empereurs ; mais vous ne serez point obligés d'employer la pointe de vos épées pour me forcer à lever la tête ¹.

On avait brisé toutes les statues triomphales d'Eudore. Une seule était restée, et elle se trouva sur le passage du martyr ; un soldat, ému de ce singulier hasard, baissa son casque pour cacher l'attendrissement de son visage. Eudore l'aperçut et lui dit :

— Ami, pourquoi pleurez-vous ma gloire ? C'est aujourd'hui que je triomphe ! Méritez les mêmes honneurs.

Ces paroles frappèrent le soldat, et, quelques jours après, il embrassa la religion chrétienne.

Eudore parvient ainsi jusqu'à l'amphithéâtre, comme un noble coursier, percé d'un javelot sur le champ de bataille, s'avance encore au combat sans paraître sentir sa blessure mortelle.

Mais tous ceux qui pressaient le confesseur n'étaient pas des ennemis : un grand nombre étaient des fidèles qui cherchaient à toucher le vêtement du martyr, des vieillards qui recueillaient ses paroles, des prêtres qui lui donnaient l'absolution du milieu de la foule, des jeunes gens, des femmes, qui criaient :

— Nous demandons à mourir avec lui !

Le confesseur calma d'un mot, d'un geste, d'un regard, ces élans de la vertu, et ne paraissait occupé que du péril de ses frères. L'enfer l'attendait à la porte de l'arène pour lui livrer un dernier assaut. Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de Saturne.

— Je ne mourrai point, s'écrie Eudore, dans le déguisement d'un lâche déserteur et sous les couleurs de l'idolâtrie, je déchirerai plutôt de mes mains l'appareil de mes blessures. J'appartiens au peuple romain et à César, si vous les privez par ma mort du combat que je leur dois, vous en répondrez sur votre tête.

Intimidés par cette menace, les gladiateurs ouvrirent les portes de l'amphithéâtre, et le martyr entra seul et triomphant dans l'arène.

Aussitôt un cri universel, des applaudissements furieux, prolongés depuis le faite jusqu'à la base de l'édifice, en font mugir les échos. Les lions et toutes les bêtes renfermés dans les cavernes répondent dignement aux éclats de cette joie féroce : le peuple lui-même tremble d'épouvante ; le martyr seul n'est point effrayé. Tout à coup il se souvient du pressentiment qu'il eut jadis dans ce même lieu ². Il rougit de ses erreurs passées ; il remercie Dieu qui l'a reçu dans sa miséricorde et l'a conduit,

1. Allusion à Vitellius (voir Tacite, *Histoires*).

2. Il venait d'être excommunié. Entré dans l'amphithéâtre, il se figura qu'il était exposé aux bêtes (l. IV).

par un merveilleux conseil, à une fin si glorieuse. Il songe avec attendrissement à son père, à ses sœurs, à sa patrie ; il recommande à l'Éternel Démodocus et Cymodocée : ce fut sa dernière pensée de la terre, il tourne son esprit et son cœur uniquement vers le ciel.

Quant à Cymodocée, elle avait pu fuir sa prison et embrasser son père. Maintenant elle va rejoindre Eudore et demande à une troupe avinée de la conduire à l'amphithéâtre.

LA troupe aussitôt l'y conduisit en poussant des hurlements. Le gladiateur commis à l'introduction des martyrs n'avait point d'ordre pour cette victime et refusait de l'admettre au lieu du sacrifice ; mais une des portes de l'arène, venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élançe comme une flèche légère et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du chrétien. Ceux-ci disaient :

— C'est son épouse, c'est une chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés.

Ceux-là :

— C'est l'esclave d'Hiéroclès, nous la reconnaissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux lorsque nous voulions la sauver.

Quelques voix timides :

— Elle est si jeune et si belle !

Mais la multitude .

— Eh bien ! qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'empire la race des impies !

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur son cœur : il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

— O Cymodocée ! que venez-vous faire ici ! Dieu ! est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir ? Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage ? Pourquoi venez-vous ébranler ma foi ? Comment pourrai-je vous voir mourir ?

— Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son

sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius ou partager votre sort.

Cymodocée aperçoit le visage pâle d'Eudore, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint transport, elle baise les pieds du martyr et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré ? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre ? Tout à coup le ciel inspire le confesseur ; sa tête paraît rayonnante et son visage resplendissant de la gloire de Dieu ; il tire de son doigt un anneau, et, le trempant dans le sang de ses blessures :

— Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours ; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée ! je vous l'avais prédit, nous serons unis ; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel, avec les regards de la foi, cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau et devenez mon épouse.

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène ; Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

— Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité ; remplissons le ciel de nos vertus.

A l'instant le ciel, ouvert, célèbre ces noces sublimes : les anges entonnent le cantique de l'épouse ; la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paraître au pied du trône éternel ; les vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée ; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit Saint lui fait le don d'un intarissable amour...

Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'empire et la vie lui échapper : un messenger

arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré chrétien et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps : mais, renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la mort couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'empereur parut, les spectateurs se levèrent et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César ; Cymodocée s'avance sous le balcon pour demander à l'empereur la grâce d'Eudore et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

— Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes !

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

— Qu'on donne le signal ! Les bêtes ! Les chrétiens aux bêtes !

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des rétiaires¹ traverse l'arène et vient ouvrir la loge d'un tigre connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

— Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir.

— Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier.

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi était-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le

1. Gladiateurs qui combattaient avec un filet (Ch.).

gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

— Ah ! sauvez-moi !

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se tourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée¹. Les saintes martyres Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces : elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière semblable à ce Labarum² qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements, toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. » (XXIV.)



1. Montagnes d'Arcadie. — 2. Etendard des empereurs chrétiens.



ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

1811

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

L'itinéraire parut, en trois volumes, au mois de mars 1811. Il y avait quatre ans déjà que l'auteur avait terminé son pèlerinage à Jérusalem. A en croire la Préface de cette première édition, il n'avait rédigé ce journal qu'en vue des Martyrs. On peut se demander s'il n'en a pas retardé la publication simplement pour se donner le temps de mettre au point les notes qui le composaient et de remplir à coup de dissertations historiques et archéologiques les vides de son information personnelle. « Ce n'est qu'un Voyage fait avec d'autres voyages, » en a dit Titus Tobler (Bibliographia geographica Palaestinae, 1867). La critique est excessive. Mais Chateaubriand a toujours poussé un peu loin le désir de paraître documenté et de donner pour la sienne propre l'expérience d'autrui. La Préface de sa troisième édition est consacrée principalement à l'examen et à la défense de quelques conjectures géographiques. Quant à sa première édition, elle était alourdie de deux Mémoires, l'un sur Sparte et Athènes, l'autre sur Jérusalem, auquel il faudrait en ajouter un troisième sur Carthage, incorporé à l'ouvrage, dont il fait à lui seul presque toute la septième partie. Ajoutons-y, annexés au troisième volume, un rarissime Itinéraire latin de Bordeaux à Jérusalem, une dissertation également introuvable d'An ville sur Jérusalem, enfin un opuscule inédit sur Tunis. Les romantiques seuls, et Victor Hugo à leur tête, celui-ci avec l'impudence que l'on sait, le dépasseront dans cette manie des autorités et cette vanité documentaire. Quoi qu'il en soit, le livre eut un plein succès, qui consola

Chateaubriand de Péchee des Martyrs. Comme Atala, et comme tous les livres très lus, il fut l'objet de plusieurs parodies, telles que l'itinéraire de Pantin au Mont-Calvaire, etc....., ouvrage écrit en style brillant et traduit du breton par M. de Chateauterne, ou encore l'itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien, en suivant le fleuve Séquanien et en revenant par le mont des Martyrs. Il est probable que l'érudition toute fraîche de Chateaubriand touchait plus le public de 1811 que le nôtre. Mais l'œuvre s'imposait surtout, comme aujourd'hui, par le lyrisme aisé et magnifique qui jaillit au cours de ces pages, dans un décor de nobles ruines, de mers illustres, de paysages désolés et de belles nuits méridionales. Notons que la rêverie de Chateaubriand est ici moins amère que de coutume. Il se complait moins dans son royal ennui ; il est plus enthousiaste, plus tendre, plus gai même, il s'échappe plus souvent en propos et en anecdotes humoristiques. L'explication en est simple : ce ne sont pas seulement « des images », comme le dit la Préface, qu'il allait chercher autour de la Méditerranée, ni même un exaltation chrétienne. Il a avoué plus tard que l'amour d'une femme le guidait dans ses courses, et que par delà Jérusalem il y avait l'Alhambra, où madame de Mouchy l'attendait. Il était donc, lui aussi, « un beau Dunois partant pour la Syrie ». L'itinéraire nous donne, avec la note des Martyrs, celle du Dernier Abencérage.

Sur l'Adriatique

Parti de Paris le 13 juillet, Chateaubriand arrive le 23 à Venise, qu'il passe cinq jours à visiter. Le 29 il est à Trieste, où il s'embarque.

M. SÉGUIER, consul de France à Trieste, eut la bonté de me faire chercher un bâtiment ; on en trouva un prêt à mettre à la voile pour Smyrne ; le capitaine me prit à son bord avec mon domestique ¹. Il fut convenu qu'il me jetterait en passant sur les côtes de la Morée ; que je traverserais par terre le Péloponèse ; que le vaisseau m'attendrait quelques jours, à la pointe de l'Attique, au bout desquels jours, si je ne paraissais point, il poursuivrait son voyage.

Nous appareillâmes le 1^{er} août à une heure du matin. Nous eûmes les vents contraires en sortant du port. L'Istrie présentait le long de la mer une terre basse, appuyée dans l'intérieur sur une chaîne de montagnes. La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, baignant des côtes plan-

1. Julien, son domestique français.

tées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur-le-champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides et Vénus ; tandis que l'Océan, livré aux tempêtes, environné de terres inconnues, devait être le berceau des fantômes de la Scandinavie, ou le domaine de ces peuples chrétiens qui se font une idée si imposante de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu.

Le 2, à midi, le vent devint favorable, mais les nuages qui s'assemblaient au couchant nous annoncèrent un orage. Nous entendîmes les premiers coups de foudre sur les côtes de la Croatie. A trois heures, on plia les voiles et l'on suspendit une petite lumière dans la chambre du capitaine, devant une image de la sainte Vierge. J'ai fait remarquer ailleurs combien il est touchant, ce culte qui soumet l'empire des mers à une faible femme. Des marins à terre peuvent devenir des esprits forts comme tout le monde ; mais ce qui déconcerte la sagesse humaine, ce sont les périls : l'homme dans ce moment devient religieux, et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête que la lampe allumée devant la Madone.

A sept heures du soir l'orage était dans toute sa force. Notre capitaine autrichien commença une prière au milieu des tourments de pluie et des coups de tonnerre. Nous priâmes pour l'empereur François II, pour nous, et pour les mariniers *sepolti in questo sacro mare*¹. Les matelots, les uns debout et découverts, les autres prosternés sur des canons, répondaient au capitaine.

L'orage continua une partie de la nuit. Toutes les voiles étant pliées et l'équipage retiré, je restai presque seul auprès du matelot qui tenait la barre du gouvernail. J'avais ainsi passé autrefois des nuits entières sur des mers plus orageuses ; mais j'étais jeune alors, et le bruit des vagues, la solitude de l'Océan, les vents, les écueils, les périls, étaient pour moi autant de jouissances. Je me suis aperçu, dans ce dernier voyage, que la face des objets a changé pour moi. Je sais ce que valent à présent toutes ces rêveries de la première jeunesse ; et pourtant, telle est l'inconséquence humaine que je traversais encore les flots, que je me livrais encore à l'espérance, que j'allais encore recueillir des images, chercher des couleurs pour orner des tableaux qui devaient m'attirer peut-être des chagrins et des persécutions. Je me promenais sur le gaillard d'arrière, et de temps en temps je venais crayonner une note à la lueur de la lampe qui éclairait le compas du pilote. Ce matelot me regardait avec étonnement ; il me prenait, je crois, pour quelque officier de la marine française, occupé comme lui de la course du vaisseau : il ne savait pas que ma boussole n'était pas aussi bonne que la sienne, et qu'il trouverait le port plus sûrement que moi.

1. « Ensevelis dans cette mer sacrée. »

Après l'orage, le calme : nous sommes au soir du 5 août.

LE vent étant tombé vers les huit heures du soir, et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là que je jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit dans le ciel de la Grèce. Nous avions à gauche l'île de Fano et celle de Corcyre, qui s'allongeaient à l'orient : on découvrait par-dessus ces îles les hautes terres du continent de l'Épire ; les monts Acrocérauniens, que nous avons passés, formaient au nord, derrière nous, un cercle qui se terminait à l'entrée de l'Adriatique ; à notre droite, c'est-à-dire à l'occident, le soleil se couchait par delà les côtes d'Otrante ; devant nous était la pleine mer, qui s'étendait jusqu'aux rivages de l'Afrique.

Les couleurs au couchant n'étaient point vives : le soleil descendait entre les nuages, qu'il peignait de rose ; il s'enfonça sous l'horizon, et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith, et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture : elles semblaient petites, peu rayonnantes ; mais leur lumière était dorée et d'un éclat si doux que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel. Au pied de l'île de Fano ou de Calypso¹ on apercevait une flamme allumée par des pêcheurs : avec un peu d'imagination, j'aurais pu voir les nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque. Il n'aurait aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simois, puisque j'entrevois au loin, dans la transparence des ombres, les montagnes de Schérie et du Buthrotum.

*Prodigiosa veterum mendacia vatum*².

Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses, comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et d'Ionie. Dans cette patrie des Muses, la nature ne conseille point les écarts ; elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. (I, VOYAGE DE LA GRÈCE.)

1. Il vient de discuter cette assimilation. (Voir Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssee*.) — 2. « Mensonges merveilleux des anciens poètes. »

A Misitra

Chateaubriand a débarqué à Modon, l'ancienne Méthone, après avoir pris rendez-vous avec son vaisseau sur les côtes de l'Attique. Il traverse la Messénie et l'Arcadie, se rend à Tripolizza afin d'obtenir du pacha le firman nécessaire pour passer l'isthme, puis redescend, par Misitra, vers Sparte.

M. VIAL¹ m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé *Ibraïm-Bey*. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers ; elle était remplie de musulmans, qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux ; je suspendis comme eux mes armes au mur, au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir ou de causer avec son voisin, sans jeter les yeux sur moi.

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait la physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en français, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph² ; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il l'aurait voulu : il avait un petit enfant malade : *un figliuolo*, répétait-il en italien ; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa* ; et il serrait son turban avec ses deux mains. Assurément ce n'était pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté que j'aurais été chercher à Sparte ; et c'était un vieux Tartare qui montrait ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disaient à leurs fils, en leur donnant le bouclier : ἦ τὰν, ἦ ἐπὶ τὰν, avec ou dessus.

Ibraïm me quitta après quelques instants, pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café ; mais, comme l'heure du repas était passée, on ne me servit point de pilau³ ; il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presque à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson dont il avalait des morceaux à l'insu des Turcs ; il en offrait sous main au janissaire, qui détournait les yeux avec un mélange de regret et d'horreur⁴.

Je pris mon parti : je me couchai sur le divan, dans l'angle

1. Consul français à Coron. Quant à Ibraïm, un médecin italien d'Argos que vit Chateaubriand, un nommé Avriamotti prétendait qu'il n'y avait à Misitra aucun Turc de ce nom. — 2. Milanais résidant à Smyrne, que Chateaubriand avait pris à Modon pour interprète. « C'était un petit homme blond à gros ventre, le teint fleuri, l'air affable. » — 3. Ou *pilaf*, mets oriental à base de riz. — 4. L'horreur des musulmans pour la chair du porc.

de la salle. Une fenêtre avec une grille en roseaux s'ouvrait sur la vallée de la Laconie, où la lune répandait une clarté admirable. Appuyé sur le coude, je parcourais des yeux le ciel, la vallée, les sommets brillants et sombres du Taygète, selon qu'ils étaient dans l'ombre ou la lumière. Je pouvais à peine me persuader que je respirais dans la patrie d'Hélène et de Ménélas. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines. Que de lieux avaient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé ! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie !

Un vieux Turc, homme, à ce qu'il paraissait, de grande considération, me tira de ces réflexions, pour me prouver d'une manière encore plus sensible que j'étais loin de mon pays. Il était couché à mes pieds sur le divan : il se tournait, il s'asseyait, il soupirait, il appelait ses esclaves, il les renvoyait ; il attendait le jour avec impatience. Le jour vint (17 août) : le Tartare, entouré de ses domestiques, les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban ; il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe, frisa ses moustaches, se frotta les joues pour les animer. Après avoir fait ainsi sa toilette, il partit en traînant majestueusement ses babouches et en me jetant un regard dédaigneux.

Mon hôte entra quelque temps après, portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, était tout nu. Il avait des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avait pris tout le quinquina de la Morée ; on l'avait saigné (et c'était là le mal) ; sa mère lui avait mis des charmes, et elle avait attaché un turban à la tombe d'un santou¹ : rien n'avait réussi. Ibraïm finit par me demander si je connaissais quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée : je conseillai l'usage de cette plante, comme l'aurait pu faire le plus grave médecin. Mais qu'était-ce que la centaurée ? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avait été découverte par un certain médecin du voisinage, appelé *Chiron* ; qui courait à cheval sur les montagnes². Un Grec déclara qu'il avait connu ce Chiron, qu'il était de Calamate, et qu'il montait ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc, que je reconnus pour

1. Assise insubliane. — 2. Le Centaure Chiron, précepteur d'Achille.

un chef de la loi à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains et prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété ; elle est touchante et respectable, même dans les religions les plus funestes.

J'avais envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide, pour visiter d'abord Amyclée, et ensuite les ruines de Sparte, où je croyais être : tandis que j'attendais son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la turque. J'étais toujours couché sur le divan : on mit devant moi une table extrêmement basse ; un esclave me donna à laver ; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans le riz ; je mangeai avec mes doigts. Après le poulet, on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre ; ensuite des figues, des olives, du raisin et du fromage, auquel, selon Guillet, Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat, un esclave me versait de l'eau sur les mains, et un autre me présentait une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin, par courtoisie : après le café, on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas, le chef de la loi m'avait fait faire plusieurs questions par Joseph ; il voulait savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand ni médecin. Je répondis que je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. Cela le fit rire : il répliqua que, puisque j'étais venu en Turquie, j'aurais dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages, en disant que j'étais un pèlerin de Jérusalem. « Hadgi ! hadgi ! » s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité ; mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage pour aller prier à un tombeau, pour demander à Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm, qui, en m'apportant son fils, m'avait demandé si j'avais des enfants, était persuadé que j'allais à Jérusalem afin d'en obtenir. J'ai vu les sauvages du Nouveau Monde indifférents à mes manières étrangères, mais seulement attentifs, comme les Turcs, à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire aux deux choses qui protègent l'homme dans ses rapports de l'âme et du corps. Ce consentement unanime des peuples sur la religion et cette simplicité d'idées m'ont paru valoir la peine d'être remarqués.

Au reste, cette salle des étrangers, où je prenais mon repas, offrait une scène assez touchante, et qui rappelait les anciennes mœurs de l'Orient. Tous les hôtes d'Ibraïm n'étaient pas riches, il s'en fallait beaucoup ; plusieurs même étaient de véritables

1. Pèlerin.

mendiants : pourtant ils étaient assis sur le même divan avec les Turcs qui avaient un grand train de chevaux et d'esclaves. Joseph et mon janissaire étaient traités comme moi, si ce n'est pourtant qu'on ne les avait point mis à ma table. Ibraïm saluait également ses hôtes, parlait à chacun, faisait donner à manger à tous. Il y avait des gueux en haillons, à qui des esclaves portaient respectueusement le café. On reconnaît là les préceptes charitables du Coran et la vertu de l'hospitalité, que les Turcs ont empruntée des Arabes ; mais cette fraternité du turban ne passe pas le seuil de la porte, et tel esclave a bu le café avec son hôte, à qui ce même hôte fait couper le cou en sortant. J'ai lu pourtant, et l'on m'a dit qu'en Asie il y a encore des familles turques qui ont les mœurs, la simplicité et la candeur des premiers âges : je le crois, car Ibraïm est certainement un des hommes les plus vénérables que j'aie jamais rencontrés. (1.)

Dans les ruines de Sparte

Sur la foi de certains voyageurs, Chateaubriand avait pris Misitra pour l'ancienne Sparte. Des prêtres le détrompent : c'est à Magoula que sont les ruines. Il s'y rend à cheval, accompagné d'un janissaire (18 août).

IL y avait déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris d'un long mur de construction antique, le cœur commence à me battre. Le janissaire se tourne vers moi, et, me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri. » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest, afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle ; la ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalciæcos, puisque celui-ci était dans la citadelle ; les débris et le long mur que j'avais passés plus bas faisaient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu était au nord de la ville : Sparte était donc sous mes yeux ; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnait sur-le-champ les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle.

Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle, mais qu'il était

triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêta mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans les lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires et qui immortalisent des temps et des lieux sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie, et c'était l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : *Ut pulchra bonis adderent* ¹ !

Ayant repéré les principales ruines, l'érudit fait place au poète et au peintre.

TOUT cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques ; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans le champ de mort : ses mesures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de *καλλιδόναξ*, aux beaux roseaux, que lui a donné Euripide ² ;

1. « De leur donner la beauté avec la vertu. » — 2. Dans *Hélène*, v. 493.

mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygne dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon ¹, ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux : mes recherches furent inutiles. Apparemment que je n'ai pas, comme Horace, la faveur des Tyndarides, et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau.

Les fleuves fameux ont la même destinée que les peuples fameux : d'abord ignorés, puis célébrés sur toute la terre, ils retombent ensuite dans leur première obscurité. L'Eurotas, appelé d'abord *Himère*, coule maintenant oublié sous le nom d'*Ivi*, comme le Tibre, autrefois l'Albula, porte aujourd'hui à la mer les eaux inconnues du Tévère. J'examinai les ruines du pont Babyx, qui sont peu de chose. Je cherchai l'île du Plataniste, et je crois l'avoir trouvée au-dessous même de Magoula : c'est un terrain de forme triangulaire, dont un côté est baigné par l'Eurotas, et dont les deux autres côtés sont fermés par des fossés pleins de joncs, où coule pendant l'hiver la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion. Il y a dans cette île quelques mûriers et des sycomores, mais point de platanes. Je n'aperçus rien qui prouvât que les Turcs fissent encore de cette île un lieu de délices ; je vis cependant quelques fleurs, entre autres des lis bleus portés par une espèce de glaïeuls, j'en cueillis plusieurs en mémoire d'Hélène ² : la fragile couronne de la beauté existe encore sur les bords de l'Eurotas, et la beauté même a disparu.

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet de la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres ; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte ; ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière : voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses

1. Voir le *Phédon*. Lamartine a repris cette légende dans *la Mort de Socrate*. — 2. Ou de madame de Mouchy ?

bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui, dans son abandon, d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnais point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité !

Il retourne à la citadelle, où le janissaire l'attendait en somnolant.

IL était midi ; le soleil dardait à plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches que nous avions apportés de Misitra. Joseph s'était emparé du reste des provisions ; le janissaire se réjouissait : il croyait en être quitte et se préparait à partir ; mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'était trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle. C'était de ce côté que devait être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna, tirant les chevaux par la bride ; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres : tous deux barbares, étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'à la Grèce ; sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur les tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

L'après-midi se passe à chercher vainement le tombeau de Léonidas. Au coucher du soleil, on rejoint sur le chemin de Tripolizza le fidèle Joseph, qui avait préparé un repas copieux.

APRÈS le souper, Joseph apporta ma selle, qui me servait ordinairement d'oreiller ; je m'enveloppai dans mon manteau et je me couchai au bord de l'Eurotas, sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine que la voie lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve et à la clarté de laquelle on aurait pu lire. Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et sur-

tout à me reveiller au milieu de la nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le brame des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher, à demi éteint, rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes. Tout cela plaît à vingt ans, parce que la vie se suffit pour ainsi dire à elle-même, et qu'il y a dans la première jeunesse quelque chose d'inquiet et de vague qui nous porte incessamment aux chimères, *ipsi sibi somnia fingunt* ¹ ; mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides : il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire. Je dormirais encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates ou les douze fils de Jacob devaient visiter mon sommeil : mais je n'irais plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue : il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa* ² ! des champs dont les sillons m'instruisent, et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme.

Joseph me réveilla le 19, à trois heures du matin, comme je le lui avais ordonné : nous sellâmes nos chevaux et nous partîmes. Je tournai la tête vers Sparte, et je jetai un dernier regard sur l'Eurotas. Je ne pouvais me défendre de ce sentiment de tristesse qu'on éprouve en présence d'une grande ruine et en quittant des lieux qu'on ne reverra jamais. (1.)

Consultation médicale

De Sparte Chateaubriand se rend à Argos, à Corinthe, puis à Mégare, chez un Albanais qui le croit médecin. Il s'en tire à peu près comme chez Ibraïm, à Mîsitra (21 août).

APRÈS une assez longue course, je retournai chez mon hôte, où l'on m'attendait pour aller voir une malade.

Les Grecs, ainsi que les Turcs, supposent que tous les Francs ont des connaissances en médecine et des secrets particuliers. La simplicité avec laquelle ils s'adressent à un étranger dans leurs maladies a quelque chose de touchant et rappelle les anciennes mœurs : c'est une noble confiance de l'homme envers l'homme. Les sauvages, en Amérique, ont le même usage. Je

1. « Ils se forgent eux-mêmes des songes. » — 2. « Les grands ossements » des soldats tombés à Philippes. Voir Virgile, *Géorgiques*.

crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de consolation, peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant et mettre une famille dans la joie.

Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre créature étendue à terre sur une natte et ensevelie sous les haillons dont on l'avait couverte. Elle dégagea son bras, avec beaucoup de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la misère et le laissa retomber mourant sur la couverture. Elle me parut atteinte d'une fièvre putride : je fis débarrasser sa tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanaises ornent leurs cheveux ; le poids des tresses et du métal concentrait la chaleur au cerveau. Je portais avec moi du camphre pour la peste ; je le partageai avec la malade : on l'avait nourrie de raisin, j'approuvai le régime. Enfin nous priâmes Christos et la Panagia¹ (la Vierge), et je promis prompte guérison. J'étais bien loin de l'espérer : j'ai tant vu mourir que je n'ai là-dessus que trop d'expérience.

Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte ; les femmes fondirent sur moi en criant : *Crasi ! crasi !* « du vin ! du vin² ! » Elles voulaient me témoigner leur reconnaissance en me forçant à boire : ceci rendait mon rôle de médecin assez ridicule. Mais qu'importe, si j'ai ajouté à Mégare une personne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans les différentes parties du monde où j'ai erré ? C'est un privilège du voyageur de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur des étrangers quelquefois plus longtemps que dans la mémoire de ses amis. (1.)

Athènes

Le matin du 22 août, il quitte Mégare. Après avoir traversé Eleusis et salué Salamine, le voici sur la route d'Athènes.

ENFIN le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. Le 23, à trois heures du matin, nous étions tous à cheval ; nous commençâmes à défilier en silence par la voie Sacrée³ : je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avons mis nos beaux habits pour la fête ; le janissaire avait retourné son turban, et, par extraordinaire, on avait frotté et pansé les chevaux. Nous traversâmes le lit d'un torrent appelé *Saranta Potamo* ou les

1. La « Toute Sainte », épithète de la Vierge.

2. Etymologiquement « du mélange », c'est-à-dire un mélange d'eau et de vin.

3. Elle allait d'Eleusis, la ville des mystères, à Athènes.

Quarante Fleuves, probablement le Céphise Éleusinien : nous vîmes quelques débris d'églises chrétiennes ; ils doivent occuper la place du tombeau de ce Zarex qu'Apollon lui-même avait instruit dans l'art des chants. D'autres ruines nous annoncèrent les monuments d'Eumolpe et d'Hippothon ; nous trouvâmes les rithi ou les courants d'eau salée : c'était là que pendant les fêtes d'Éleusis les gens du peuple insultaient les passants, en mémoire des injures qu'une vieille femme avait dites autrefois à Cérés. De là passant au fond, ou au point extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes dans le défilé que forment le mont Parnès et le mont Ægalée : cette partie de la voie Sacrée s'appelait le *Mystique*. Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin nous remarquâmes quelques restes du temple de Vénus. Enfin le défilé commence à s'élargir ; nous tournons autour du mont Pœcile, placé au milieu du chemin, comme pour masquer le tableau, et tout à coup nous découvrons la plaine d'Athènes.

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer, et l'Anchesme coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle, éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Panthéon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées ; les dômes de ses mosquées, couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au mont Pœcile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était

inculte et couverte de bruyères ; la seconde offrait un terrain labouré, où l'on venait de faire la moisson ; la troisième présentait un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette en surmonte le niveau et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion ; non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé, jusque dans leurs ruines, leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires ; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes ; l'âme, fortifiée, semble s'élever et s'agrandir : devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres que le ciel leur avait si libéralement départi : enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès.

Nous marchions vers cette petite ville, dont le territoire s'étendait à quinze ou vingt lieues, dont la population n'égalait pas celle d'un faubourg de Paris, et qui balance dans l'univers la renommée de l'empire romain. Les yeux constamment attachés sur ces ruines, je lui appliquais ces vers de Lucrèce :

*Primæ frugiferos, fœtus mortalibus ægris
Dederunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt ;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ¹.*

1. « La première, ce fut l'illustre Athènes qui donna aux hommes malades une culture féconde, ranima la vie, établit des lois, la première, ce fut elle qui leur offrit les consolantes douceurs de l'existence. »

Je ne connais rien qui soit plus à la gloire des Grecs que ces paroles de Cicéron : « Souvenez-vous, Quintius, que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples, en leur enseignant la douceur et l'humanité, et à qui Rome doit les lumières qu'elle possède. » Lorsqu'on songe à ce que Rome était au temps de Pompée et de César, à ce que Cicéron a fait lui-même, on trouve dans ce peu de mots un magnifique éloge.

Des trois bandes ou régions qui divisaient devant nous la plaine d'Athènes, nous traversâmes rapidement les deux premières, la région inculte et la région cultivée. On ne voit plus sur cette partie de la route le monument du Rhodien et le tombeau de la courtisane ; mais on aperçoit des débris de quelques églises. Nous entrâmes dans le bois d'oliviers : avant d'arriver au Céphise, on trouvait deux tombeaux et un autel de Jupiter l'Indulgent. Nous distinguâmes bientôt le lit du Céphise entre les troncs des oliviers qui le bordaient comme de vieux saules : je mis pied à terre pour saluer le fleuve et pour boire de son eau ; j'en trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive ; le reste avait été détourné plus haut pour arroser les plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie : ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Èbre. Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites : *Sedimus et flevimus* ¹ !

Arrivé à Athènes, il se rend d'abord à la maison du consul, archéologue distingué.

JE descendis dans la cour de M. Fauvel, que j'eus le bonheur de trouver chez lui, je lui remis aussitôt les lettres de M. de Choiseul et de M. de Talleyrand. M. Fauvel connaissait mon nom ; je ne pouvais pas lui dire : « *Son' pittor anch'io* ² ; » mais au moins j'étais un amateur plein de zèle, sinon de talent ; j'avais une si bonne volonté d'étudier l'antique et de bien faire, j'étais venu de si loin crayonner de méchants dessins que le maître vit en moi un écolier docile.

Ce fut d'abord entre nous un fracas de questions sur Paris et sur Athènes, auxquelles nous nous empressions de répondre ; mais bientôt Paris fut oublié, et Athènes prit totalement le dessus. M. Fauvel, échauffé dans son amour pour les arts par un disciple, était aussi empressé de me montrer Athènes que

1. « Nous nous sommes assis et nous avons pleuré. »

2. « Moi aussi, je suis peintre. »

j'étais empressé de la voir : il me conseilla cependant de laisser passer la grande chaleur du jour.

Rien ne sentait le consul chez mon hôte ; mais tout y annonçait l'artiste et l'antiquaire. Quel plaisir pour moi d'être logé à Athènes dans une chambre pleine des plâtres moulés du Parthénon ! Tout autour des murs étaient suspendues des vues du temple de Thésée, des plans des Propylées, des cartes de l'Attique et de la plaine de Marathon. Il y avait des marbres sur une table, des médailles sur une autre, avec de petites têtes et des vases en terre cuite. On balaya, à mon grand regret, une vénérable poussière ; on tendit un lit de sangle au milieu de toutes ces merveilles, et, comme un conscrit arrivé à l'armée la veille d'une affaire, je campai sur le champ de bataille.

La maison de M. Fauvel a, comme la plupart des maisons d'Athènes, une cour sur le devant et un petit jardin sur le derrière. Je courais à toutes les fenêtres pour découvrir au moins quelque chose dans les rues ; mais c'était inutilement. On apercevait pourtant, entre les toits des maisons voisines, un petit coin de la citadelle ; je me tenais collé à la fenêtre qui donnait de ce côté, comme un écolier dont l'heure de récréation n'est pas encore arrivée. Le janissaire de M. Fauvel s'était emparé de mon janissaire et de Joseph, de sorte que je n'avais plus à m'occuper d'eux.

A deux heures on servit le dîner, qui consistait en des ragoûts de mouton et de poulet, moitié à la française, moitié à la turque. Le vin, rouge et fort comme nos vins du Rhône, était de bonne qualité ; mais il me parut si amer qu'il me fut impossible de le boire. Dans presque tous les cantons de la Grèce, on fait plus ou moins infuser des pommes de pin au fond des cuvées ; cela donne au vin cette saveur amère et aromatique à laquelle on a quelque peine à s'habituer. Si cette coutume remonte à l'antiquité, comme je le présume, elle expliquerait pourquoi la pomme de pin était consacrée à Bacchus. On apporta du miel du mont Hymette : je lui trouvai un goût de drogue qui me déplut ; le miel de Chamouny me semble de beaucoup préférable. J'ai mangé depuis à Kircagach, près de Pergame, dans l'Anatolie, un miel plus agréable encore ; il est blanc comme le coton sur lequel les abeilles le recueillent, et il a la fermeté et la consistance de la pâte de guimauve. Mon hôte riait de la grimace que je faisais au vin et au miel de l'Attique ; il s'y était attendu. Comme il fallait bien que je fusse dédommagé par quelque chose, il me fit remarquer l'habillement de la femme qui nous servait ; c'était absolument la draperie des anciennes Grecques, surtout dans les plis horizontaux et onduleux qui se formaient au-dessus du sein et venaient se joindre aux plis perpendiculaires qui marquaient le bord de la tunique. Le tissu grossier

dont cette femme était vêtue contribuait encore à la ressemblance ; car, à en juger par la statuaire, les étoffes, chez les anciens, étaient plus épaisses que les nôtres ¹. Il serait impossible, avec les mousselines et les soies des femmes modernes, de former les mouvements larges des draperies antiques : la gaze de Céos et les autres voiles que les satiriques appelaient des nuages n'étaient jamais imités par le ciseau.

Pendant le dîner, nous reçûmes les compliments de ce qu'on appelle dans le Levant la nation : cette nation se compose des négociants français ou dépendants de la France qui habitent les différentes échelles ². Il n'y a à Athènes qu'une ou deux maisons de cette espèce : elles font le commerce des huiles. M. Roque me fit l'honneur de me rendre visite : il avait une famille, et il m'invita de l'aller voir avec M. Fauvel ; puis il se mit à parler de la société d'Athènes : « Un étranger, fixé depuis quelque temps à Athènes, paraissait avoir senti ou inspiré une passion qui faisait parler la ville... Il y avait des commérages vers la maison de Socrate, et l'on tenait des propos du côté des jardins de Phocion... L'archevêque d'Athènes n'était pas encore revenu de Constantinople. On ne savait pas si on obtiendrait justice du pacha de Négrepont, qui menaçait de lever une contribution à Athènes. Pour se mettre à l'abri d'un coup de main, on avait réparé le mur de clôture ; cependant on pouvait espérer du chef des eunuques noirs, propriétaire d'Athènes, qui certainement avait auprès de Sa Hautesse plus de crédit que le pacha. » (O Solon ! ô Thémistocle ! Le chef des eunuques noirs, propriétaire d'Athènes, et toutes les autres villes de la Grèce enviant cet insigne bonheur aux Athéniens !) « Au reste, M. Fauvel avait bien fait de renvoyer le religieux italien qui demeurait dans la lanterne de Démosthènes (un des plus jolis monuments d'Athènes) et d'appeler à sa place un capucin français. Celui-ci avait de bonnes mœurs, était affable, intelligent, et recevait très bien les étrangers, qui, selon la coutume, allaient descendre au couvent français... » Tels étaient les propos et l'objet des conversations à Athènes : on voit que le monde y allait son train, et qu'un voyageur qui s'est bien monté la tête doit être un peu confondu quand il trouve, en arrivant dans la rue des Trépieds, les tracasseries de son village.

Deux voyageurs anglais venaient de quitter Athènes lorsque j'y arrivai : il y restait encore un peintre russe qui vivait fort solitaire. Athènes est très fréquentée des amateurs de l'antiquité, parce qu'elle est sur le chemin de Constantinople, et qu'on y arrive facilement par mer.

Vers les quatre heures du soir, la grande chaleur étant passée,

1. Opinion discutable. — 2. Nom des ports du Levant.

M. Fauvel fit appeler son janissaire et le mien, et nous sortîmes précédés de nos gardes : le cœur me battait de joie, et j'étais honteux de me trouver si jeune. Mon guide me fit remarquer, presque à sa porte, les restes d'un temple antique. De là nous tournâmes à droite et nous marchâmes par de petites rues fort peuplées. Nous passâmes au bazar, frais et bien approvisionné en viande, en gibier, en herbes et en fruits. Tout le monde saluait M. Fauvel, et chacun voulait savoir qui j'étais ; mais personne ne pouvait prononcer mon nom. C'était comme dans l'ancienne Athènes : *Athenienses autem omnes*, dit saint Luc, *ad nihil aliud vacabant nisi aut audire aliquid novi*¹ ; quant aux Turcs, ils disaient : *Fransouse ! Effendi !* et ils fumaient leurs pipes : c'était ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les Grecs, en nous voyant passer, levaient leurs bras par-dessus leurs têtes, et criaient : *Kalôs ilthete, archondes ! Bate kala eis palæo Athinam !* « Bien venus, messieurs ! Bon voyage aux ruines d'Athènes ! » Et ils avaient l'air aussi fiers que s'ils nous avaient dit : « Vous allez chez Phidias ou chez Ictinus. » Je n'avais pas assez de mes yeux pour regarder : je croyais voir des antiquités partout. M. Fauvel me faisait remarquer çà et là des morceaux de sculpture qui servaient de bornes, de murs ou de pavés : il me disait combien ces fragments avaient de pieds, de pouces et de lignes ; à quel genre d'édifices ils appartenaient ; ce qu'il en fallait présumer d'après Pausanias ; quelles opinions avaient eues à ce sujet l'abbé Barthélemy, Spon, Wheler, Chandler ; en quoi ces opinions lui semblaient (à lui M. Fauvel) justes ou mal fondées. Nous nous arrêtions à chaque pas ; les janissaires et des enfants du peuple, qui marchaient devant nous, s'arrêtaient partout où ils voyaient une moulure, une corniche, un chapiteau ; ils cherchaient à lire dans les yeux de M. Fauvel si cela était bon ; quand le consul secouait la tête, ils secouaient la tête et allaient se placer à quatre pas plus loin devant un autre débris. Nous fûmes conduits ainsi hors du centre de la ville moderne, et nous arrivâmes à la partie de l'ouest, que M. Fauvel voulait d'abord me faire visiter, afin de procéder par ordre dans nos recherches.

Suit une visite au temple de Thésée, à l'Aréopage et au Pnyx, puis à la colline du Musée et au théâtre de Bacchus.

NOUS rentrâmes ensuite dans Athènes : il était nuit ; le consul envoya prévenir le commandant de la citadelle que nous y monterions le lendemain, avant le lever du soleil. Je souhaitai

1. « Quant aux Athéniens, ils n'avaient d'autre occupation que d'écouter les nouvelles. »

le bonsoir à mon hôte, et je me retirai dans mon appartement, accablé de fatigue. Il y avait déjà quelque temps que je dormais d'un profond sommeil, quand je fus réveillé tout à coup par le tambourin et la musette turque, dont les sons discordants portaient des combles des Propylées. En même temps un prêtre turc se mit à chanter en arabe l'heure passée à des chrétiens de la ville de Minerve. Je ne saurais peindre ce que j'éprouvai : cet iman n'avait pas besoin de me marquer ainsi la fuite des années ; sa voix seule, dans ces lieux, annonçait assez que les siècles s'étaient écoulés.

Cette mobilité des choses humaines est d'autant plus frappante qu'elle contraste avec l'immobilité du reste de la nature. Comme pour insulter à l'instabilité des sociétés humaines, les animaux mêmes n'éprouvent ni bouleversement dans leurs empires ni altération dans leurs mœurs. J'avais vu, lorsque nous étions sur la colline du Musée, des cigognes se former en bataillon et prendre leur vol vers l'Afrique. Depuis deux mille ans, elles font ainsi le même voyage ; elles sont restées libres et heureuses dans la ville de Solon comme dans la ville du chef des eunuques noirs. Du haut de leurs nids, que les révolutions ne peuvent atteindre, elles ont vu au-dessous d'elles changer la race des mortels : tandis que des générations impies se sont élevées sur les tombeaux des générations religieuses, la jeune cigogne a toujours nourri son vieux père. Si je m'arrête à ces réflexions, c'est que la cigogne est aimée des voyageurs ; comme eux « elle connaît les saisons dans le ciel. » Ces oiseaux furent souvent les compagnons de mes courses dans les solitudes de l'Amérique ; je les vis souvent perchés sur les wigwam¹ du sauvage ; en les retrouvant dans une autre espèce de désert, sur les ruines du Parthénon, je n'ai pu m'empêcher de parler un peu de mes anciens amis.

Le lendemain 24 août, Chateaubriand monte à la citadelle, examine le Parthénon, fait ses observations sur l'architecture grecque. Puis, de cette hauteur, il regarde le paysage environnant. On peut demander à d'autres des renseignements archéologiques : voici qui n'est qu'à « l'enchanteur ».

IL faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes ; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures ; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de

1. Hutte des Peaux Rouges.

l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs ; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes ou portant sur leur dos des provisions à la ville : il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corniches qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles ; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au loin la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthènes. Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs, qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis ? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare¹, avait vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour ; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

Je pris, en descendant de la citadelle, un morceau de marbre du Parthénon ; j'avais aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon ; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas

1. La jeune Albanaise pour laquelle on l'avait consulté.

d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont emportés M. de Choiseul et lord Elgin ; mais ils me suffisent. Je conserve aussi soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes, entre autres un étui d'os que me donna le père Munoz à Jaffa. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures. Je me dis : « J'étais là, telle chose m'advint ¹. » Ulysse retourna chez lui avec de grands coffres pleins des riches dons que lui avaient faits les Phéaciens ; je suis rentré dans mes foyers avec une douzaine de pierres de Sparte, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, trois ou quatre petites têtes en terre cuite que je tiens de M. Fauvel, des chapelets, une bouteille d'eau du Jourdain, une autre de la mer Morte, quelques roseaux du Nil, un marbre de Carthage, et un plâtre moulé de l'Alhambra. J'ai dépensé cinquante mille francs sur ma route et laissé en présent mon linge et mes armes. Pour peu que mon voyage se fût prolongé, je serais revenu à pied, avec un bâton blanc. Malheureusement je n'aurais pas retrouvé en arrivant un bon frère qui m'eût dit, comme le vieillard des *Mille et Une Nuits* : « Mon frère, voilà mille sequins, achetez des chameaux et ne voyagez plus. »

La visite d'Athènes et de sa banlieue se poursuit encore deux jours. Le 26 août au soir, Chateaubriand prend congé de ses hôtes et de la ville.

C'EST ainsi que j'achevai ma revue des ruines d'Athènes : je les avais examinées par ordre, et avec l'intelligence et l'habitude que dix années de résidence et de travail donnaient à M. Fauvel. Il m'avait épargné tout le temps que l'on perd à tâtonner, à douter et à chercher, quand on arrive seul dans un monde nouveau. J'avais obtenu des idées claires sur les monuments, le ciel, le soleil, les perspectives, la terre, la mer, les rivières, les bois, les montagnes de l'Attique ; je pouvais à présent corriger mes tableaux et donner à ma peinture de ces lieux célèbres les couleurs locales. Il ne me restait plus qu'à poursuivre ma route : mon principal but surtout était d'arriver à Jérusalem ; et quel chemin j'avais encore devant moi ! La saison s'avavançait ; je pouvais manquer, en m'arrêtant davantage, le vaisseau qui porte tous les ans, de Constantinople à Jaffa, les pèlerins de Jérusalem. J'avais toute raison de craindre que mon navire autrichien ² ne m'attendît plus à la pointe de l'Attique ; que, ne m'ayant pas vu revenir, il eût fait voile pour Smyrne. Mon hôte entra dans mes raisons et me traça le chemin que j'avais à suivre. Il me conseilla de me rendre à Kératia, village

1. Voir La Fontaine, *les Deux Pigeons*. — 2. Qu'il avait quitté à Modon.

de l'Attique situé au pied du Laurium, à quelque distance de la mer, en face de l'île de Zéa. « Quand vous serez arrivé dans ce village, me dit-il, on allumera un feu sur la montagne : les bateaux de Zéa, accoutumés à ce signal, passeront sur-le-champ à la côte de l'Attique. Vous vous embarquerez alors pour le port de Zéa, où vous trouverez peut-être le navire de Trieste. Dans tous les cas, il vous sera facile de noliser à Zéa une felouque pour Chio ou pour Smyrne. »

Je n'en étais pas à rejeter les partis aventureux : un homme qui, par la seule envie de rendre un ouvrage un peu moins défectueux, entreprend le voyage que j'avais entrepris, n'est pas difficile sur les chances et les accidents. Il fallait partir, et je ne pouvais sortir de l'Attique que par ce moyen, puisqu'il n'y avait pas un bateau au Pirée. Je pris donc la résolution d'exécuter sur-le-champ le plan qu'on me proposait. M. Fauvel me voulait retenir encore quelques jours ; mais la crainte de manquer la saison du passage à Jérusalem l'emporta sur toute autre considération. Les vents du nord n'avaient plus que six semaines à souffler ; et, si j'arrivais trop tard à Constantinople, je courais le risque d'y être enfermé par le vent d'ouest.

Je congédiai le janissaire de M. Vial¹ après l'avoir payé et lui avoir donné une lettre de remerciement pour son maître. On ne se sépare pas sans peine, dans un voyage un peu hasardeux, des compagnons avec lesquels on a vécu quelque temps. Quand je vis le janissaire monter seul à cheval, me souhaiter un bon voyage, prendre le chemin d'Éleusis et s'éloigner par une route précisément opposée à celle que j'allais suivre, je me sentis involontairement ému. Je le suivais des yeux en pensant qu'il allait revoir seul les déserts que nous avions vus ensemble. Je songeais aussi que, selon toutes les apparences, ce Turc et moi nous ne nous rencontrerions jamais ; que jamais nous n'entendrions parler l'un de l'autre. Je me représentais la destinée de cet homme si différente de ma destinée, ses chagrins et ses plaisirs si différents de mes plaisirs et de mes chagrins ; et tout cela pour arriver au même lieu : lui, dans les beaux et grands cimetières de la Grèce ; moi, sur les chemins du monde ou dans les faubourgs de quelque cité.

Cette séparation eut lieu le soir du même jour où je visitai le couvent français ; car le janissaire avait été prévenu de se tenir prêt à retourner à Coron. Je partis dans la nuit pour Kératia, avec Joseph et un Athénien qui allait visiter ses parents à Zéa. Ce jeune Grec était notre guide. M. Fauvel me vint reconduire jusqu'à la porte de la ville : là nous nous embrassâmes et nous souhaitâmes de nous retrouver bientôt dans notre

1. Le consul français de Coron.

commune patrie. Je me chargeai de la lettre qu'il me remit pour M. de Choiseul : porter à M. de Choiseul des nouvelles d'Athènes, c'était lui porter des nouvelles de son pays.

J'étais bien aise de quitter Athènes de nuit : j'aurais eu trop de regret de m'éloigner de ses ruines à la lumière du soleil : au moins, comme Agar, je ne voyais point ce que je perdais pour toujours. Je mis la bride sur le cou de mon cheval, et, suivant le guide et Joseph, qui marchaient en avant, je me laissai aller à mes réflexions ; je fus, tout le chemin, occupé d'un rêve assez singulier. Je me figurais qu'on m'avait donné l'Attique en souveraineté. Je faisais publier dans toute l'Europe que quiconque était fatigué des révolutions et désirait trouver la paix vînt se consoler sur les ruines d'Athènes, où je promettais repos et sûreté ; j'ouvrais des chemins, je bâtissais des auberges, je préparais toutes sortes de commodités pour les voyageurs ; j'achetais un port sur le golfe de Lépante, afin de rendre la traversée d'Otrante à Athènes plus courte et plus facile. On sent bien que je ne négligeais pas les monuments : les chefs-d'œuvre de la citadelle étaient relevés sur leurs plans et d'après leurs ruines ; la ville, entourée de bons murs, était à l'abri du pillage des Turcs. Je fondais une université où les enfants de toute l'Europe venaient apprendre le grec littéral et le grec vulgaire. J'invitais les Hydriotes à s'établir au Pirée, et j'avais une marine. Les montagnes nues se couvraient de pins, pour redonner des eaux à mes fleuves ; j'encourageais l'agriculture ; une foule de Suisses et d'Allemands se mêlaient à mes Albanais ; chaque jour on faisait de nouvelles découvertes, et Athènes sortait du tombeau. En arrivant à Kératia, je sortis de mon songe, et je me retrouvai *Gros-Jean comme devant*¹. (I.)

Au cap Sunium

A Kératia il est atteint d'insolation ; sitôt la fièvre passée, il s'embarque pour le Sunium, où il se livre à maintes réflexions en attendant son navire autrichien, qu'il manque. On est au soir du 29 août.

JE faisais ces réflexions à la vue des débris du temple de Sunium : ce temple était d'ordre dorique et du bon temps de l'architecture. Je découvrais au loin la mer de l'Archipel avec toutes ses îles : le soleil couchant rougissait les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc au pied desquelles je m'étais assis. Les sauges et les genévriers répandaient autour

1. Il est curieux que ce songe se soit à peu près réalisé depuis. En 1806, nous sommes encore à vingt ans de Navarin.

des ruines une odeur aromatique, et le bruit des vagues montait à peine jusqu'à moi.

Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque et s'endormirent. Joseph et le jeune Grec demeurèrent avec moi. Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée, et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer.

Au plus beau coucher du soleil avait succédé la plus belle nuit. Le firmament, répété dans les vagues, avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir ¹, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à disparaître sous l'horizon ; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations et venaient expirer parmi les colonnes du temple avec un faible murmure.

Toutefois, ce spectacle était triste lorsque je venais à songer que je le contemplais du milieu des ruines. Autour de moi étaient des tombeaux, le silence, la destruction, la mort, ou quelques matelots grecs qui dormaient sans soucis et sans songes sur les débris de la Grèce. J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée : l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçais le tableau qui venait d'affliger mes yeux.

Je ne suis point un de ces intrépides admirateurs de l'antiquité qu'un vers d'Homère console de tout. Je n'ai jamais pu comprendre le sentiment exprimé par Lucrèce :

*Suave mari magno, turbantibus æquora ventis
Et terra magnum alterius spectare laborem* ².

Loin d'aimer à contempler du rivage le naufrage des autres, je souffre quand je vois souffrir des hommes : les Muses n'ont alors sur moi aucun pouvoir, si ce n'est celle qui attire la pitié sur le malheur. A Dieu ne plaise que je tombe aujourd'hui dans ces déclamations qui ont fait tant de mal à notre patrie ! mais si j'avais jamais pensé, avec des hommes dont je respecte d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est

1. Il a dit ailleurs : « Les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais de la gloire pour me faire aimer. » Il songeait à celle qui allait l'attendre à l'Alhambra.

2. « Il est doux, quand la mer est forte, quand les vents en bouleversent les plaines, de regarder du bord la fatigue d'autrui. »

le meilleur de tous les gouvernements, quelques mois de séjour en Turquie m'auraient bien guéri de cette opinion.

Les voyageurs qui se contentent de parcourir l'Europe civilisée sont bien heureux : ils ne s'enfoncent point dans ces pays jadis célèbres, où le cœur est flétri à chaque pas, où des ruines vivantes détournent à chaque instant votre attention des ruines de marbre et de pierre. En vain dans la Grèce on veut se livrer aux illusions : la triste vérité vous poursuit. Des loges de boue desséchée, plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes ; des femmes et des enfants en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire ; les chèvres mêmes, effrayées, se dispersant dans la montagne, et les chiens restant seuls pour vous recevoir avec des hurlements : voilà le spectacle qui vous arrache au charme des souvenirs.

Après une digression sur l'ancienne rivalité de Sparte et d'Athènes, il revient à la Grèce turque. On peut voir qu'il la juge sans bienveillance ; les événements allaient lui donner tort. Mais ces pages respirent un ardent amour de la liberté, que la pensée du despotisme napoléonien doit accroître.

JE n'ai point assez vu les Grecs modernes pour oser avoir une opinion sur leur caractère. Je sais qu'il est très facile de calomnier les malheureux ; rien n'est plus aisé que de dire, à l'abri de tout danger : « Que ne brisent-ils le joug sous lequel ils gémissent ? » Chacun peut avoir, au coin du feu, ces hauts sentiments et cette fière énergie. D'ailleurs les opinions tranchantes abondent dans un siècle où l'on ne doute de rien, hors de l'existence de Dieu ; mais, comme les jugements généraux que l'on porte sur les peuples sont assez souvent démentis par l'expérience, je n'aurai garde de prononcer. Je pense seulement qu'il y a encore beaucoup de génie dans la Grèce ; je crois même que nos maîtres en tout genre sont encore là, comme je crois aussi que la nature humaine conserve à Rome sa supériorité ; ce qui ne veut pas dire que les hommes supérieurs soient maintenant à Rome.

Toutefois je crains que les Grecs ne soient pas sitôt disposés à rompre leurs chaînes. Quand ils seraient débarrassés de la tyrannie qui les opprime, ils ne perdront pas dans un instant la marque de leurs fers. Non seulement ils ont été broyés sous le poids du despotisme, mais il y a deux mille ans qu'ils existent comme un peuple vieilli et dégradé. Ils n'ont point été renouvelés, ainsi que le reste de l'Europe, par des nations barbares : la nation même qui les a conquis a contribué à leur corruption. Cette nation n'a point apporté chez eux les mœurs rudes et sauvages des hommes du Nord, mais les coutumes voluptueuses des hommes du Midi. Sans parler du crime religieux que les

Greco auraient commis en abjurant leurs autels, ils n'auraient rien gagné à se soumettre au Coran. Il n'y a dans le livre de Mahomet ni principe de civilisation, ni précepte qui puisse élever le caractère : ce livre ne prêche ni la haine de la tyrannie, ni l'amour de la liberté. En suivant le culte de leurs maîtres, les Grecs auraient renoncé aux lettres et aux arts, pour devenir les soldats de la Destinée et pour obéir aveuglément au caprice d'un chef absolu. Ils auraient passé leurs jours à ravager le monde ou à dormir sur un tapis au milieu des femmes et des parfums.

La même impartialité qui m'oblige à parler des Grecs avec le respect que l'on doit au malheur m'aurait empêché de traiter les Turcs aussi sévèrement que je le fais, si je n'avais vu chez eux que les abus trop communs parmi les peuples vainqueurs : malheureusement des soldats républicains ne sont pas des maîtres plus justes que les satellites d'un despote ; et un proconsul n'était guère moins averse qu'un pacha. Mais les Turcs ne sont pas des oppresseurs ordinaires, quoiqu'ils aient trouvé des apologistes. Un proconsul pouvait être un monstre d'impudicité, d'avarice, de cruauté ; mais tous les proconsuls ne se plaisaient pas, par système et par esprit de religion, à renverser les monuments de la civilisation et des arts, à couper des arbres, à détruire les moissons mêmes et les générations entières : or c'est ce que font les Turcs tous les jours de leur vie. Pourrait-on croire qu'il y ait au monde des tyrans assez absurdes pour s'opposer à toute amélioration dans les choses de première nécessité ? Un pont s'écroule, on ne le relève pas. Un homme répare sa maison, on lui fait une avanie. J'ai vu des capitaines grecs s'exposer au naufrage avec des voiles déchirées plutôt que de raccommoier ces voiles, tant ils craignaient de montrer leur aisance et leur industrie ! Enfin si j'avais reconnu dans les Turcs des citoyens libres et vertueux au sein de leur patrie, quoique peu généreux envers les nations conquises, j'aurais gardé le silence et je me serais contenté de gémir intérieurement sur l'imperfection de la nature humaine. Mais retrouver à la fois, dans le même homme, le tyran des Grecs et l'esclave du Grand Seigneur, le bourreau d'un peuple sans défense et la servile créature qu'un pacha peut dépouiller de ses biens, enfermer dans un sac de cuir et jeter au fond de la mer : c'est trop aussi ; et je ne connais point de bête brute que je ne préfère à un pareil homme.

On voit que je ne me livrais point, sur le cap Sunium, à des idées romanesques, idées que la beauté de la scène aurait pu cependant faire naître. Près de quitter la Grèce, je me retraçais naturellement l'histoire de ce pays ; je cherchais à découvrir dans l'ancienne prospérité de Sparte et d'Athènes la cause de leur malheur actuel, et, dans leur sort présent, les germes de

leur future destinée. Le brisement de la mer, qui augmentait par degrés contre le rocher, m'avertit que le vent s'était levé et qu'il était temps de continuer mon voyage. Je réveillai Joseph et son compagnon. Nous descendîmes au bateau. Nos matelots avaient déjà fait les préparatifs du départ. Nous nous-sâmes au large ; et la brise, qui était de terre, nous emporta rapidement vers Zéa. A mesure que nous nous éloignons, les colonnes de Sunium paraissent plus belles au-dessus des flots : on les aperçoit parfaitement sur l'azur du ciel, à cause de leur extrême blancheur et de la sérénité de la nuit. Nous étions déjà assez loin du cap que notre oreille était encore frappée du bouillonnement des vagues au pied du roc, du murmure des vents dans les genévriers, et du chant des grillons, qui habitent seuls aujourd'hui les ruines du temple : ce furent les derniers bruits que j'entendis sur la terre de la Grèce. (1.)

A Smyrne

Smyrne était le pays de Joseph et le second rendez-vous pris avec le navire autrichien. Après une heureuse traversée de Sunium à Tino, de Tino à Chio, Chateaubriand y débarque le 2 septembre. Son navire l'y attendait. Mais il décide à gagner Constantinople par la voie de terre, afin de voir Iliou.

JE n'avais donc rien à voir à Smyrne, si ce n'est ce Mélès¹ que personne ne connaît, et dont trois ou quatre ravines se disputent le nom. Mais une chose qui me frappa et qui me surprit, ce fut l'extrême douceur de l'air. Le ciel, moins pur que celui de l'Attique, avait cette teinte que les peintres appellent *ton chaud*, c'est-à-dire qu'il était rempli d'une vapeur déliée, un peu rougie par la lumière. Quand la brise de mer venait à manquer, je sentais une langueur qui approchait de la défaillance : je reconnus la molle Ionie. Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose ; je fus obligé de reprendre les airs de la civilisation, de recevoir et de rendre des visites. Les négociants qui me firent l'honneur de me venir voir étaient riches ; et, quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes, qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris où j'étais arrivé sur un bateau grec, et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, coupait d'une manière piquante les scènes de mon voyage : c'était une espèce d'oasis civilisée, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement un peu sauvage, ce n'était pas ce qu'on appelle la société que

1. Parce que c'est sur ses bords que serait né Homère.

j'étais venu chercher en Orient : il me tardait de voir des chameaux et d'entendre le cri du cornac.

Le 5 au matin, tous les arrangements étaient faits, le guide partit avec les chevaux : il alla m'attendre à Ménémén-Eskélessi, petit port de l'Anatolie. Ma dernière visite à Smyrne fut pour Joseph : *Quantum mutatus ab illo* ¹ ! Était-ce bien là mon illustre drogman ² ? Je le trouvai dans une chétive boutique, planant et battant sa vaisselle d'étain. Il avait cette même veste de velours bleu qu'il portait sur les ruines de Sparte et d'Athènes. Mais que lui servaient ces marques de sa gloire ? que lui servait d'avoir vu les villes et les hommes, *mores hominum et urbes* ? Il n'était pas même propriétaire de son échoppe ! J'aperçus dans un coin un maître à mine refrognée, qui parlait rudement à mon ancien compagnon. C'était pour cela que Joseph se réjouissait tant d'arriver. Je n'ai regretté que deux choses dans mon voyage : c'est de n'avoir pas été assez riche pour établir Joseph à Smyrne, et pour racheter un captif à Tunis. Je fis mes derniers adieux à mon pauvre camarade : il pleurait, et je n'étais guère moins attendri. Je lui écrivis mon nom sur un petit morceau de papier, dans lequel j'enveloppai des marques sincères de ma reconnaissance ; de sorte que le maître de la boutique ne vit rien de ce qui se passait entre nous.

Le soir, après avoir remercié M. le consul de toutes ses civilités, je m'embarquai dans un bateau avec Julien, le drogman, les janissaires et le neveu de M. Chauderloz, qui voulut bien m'accompagner jusqu'à l'échelle. Nous y abordâmes en peu de temps. Le guide était sur le rivage : j'embrassai mon jeune hôte, qui retournait à Smyrne ; nous montâmes à cheval, et nous partîmes. (II, VOYAGE DE L'ARCHIPEL, DE L'ANATOLIE ET DE CONSTANTINOPLE.)

Constantinople

Il remonte au nord, se dispute avec son guide qui lui fait faire un détour, invoque sans grand succès la justice de l'aga de Kircagach, voit le Sousonghirli qu'il identifie avec le Grannique et, après avoir renoncé à Ilion, arrive à Constantinople.

A HUIT heures, un caïque vint à notre bord : comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruine. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard : les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers

1. « Quel changement en lui ! » — 2. Interprète.

cette vapeur présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau ; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche ; elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux, qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers : ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leur langage, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maître, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point le bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières, sans murs, et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques, qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos

yeux, ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café¹, et vous apercevez d'infâmes enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail. Capitole de la servitude, c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

Il passe cinq jours à Constantinople, visite notre ambassadeur, le général Sébastiani et, le 18 septembre, à midi, s'embarque pour la Terre Sainte sur un vaisseau de pèlerins.

J'AVOUE que si j'étais fâché de quitter des hôtes d'une bienveillance et d'une politesse aussi rares, j'étais cependant bien aise de sortir de Constantinople. Les sentiments qu'on éprouve malgré soi dans cette ville gâtent sa beauté : quand on songe que ces campagnes n'ont été habitées autrefois que par des Grecs du Bas-Empire, et qu'elles sont occupées aujourd'hui par des Turcs, on est choqué du contraste entre les peuples et les lieux ; il semble que des esclaves aussi vils et des tyrans aussi cruels n'auraient jamais dû déshonorer un séjour aussi magnifique. J'étais arrivé à Constantinople le jour même d'une révolution. Les rebelles de la Romélie s'étaient avancés jusqu'aux portes de la ville. Obligé de céder à l'orage, Sélim avait exilé et renvoyé des ministres désagréables aux janissaires : on attendait à chaque instant que le bruit du canon annonçât la chute des têtes proscrites. Quand je contemplais les arbres et le palais du sérail, je ne pouvais me défendre de prendre en pitié le maître de ce vaste empire. Oh ! que les despotes sont misérables au milieu de leur bonheur, faibles au milieu de leur puissance ! Qu'ils sont à plaindre de faire couler les pleurs de tant d'hommes, sans être sûrs eux-mêmes de n'en jamais répandre, sans pouvoir jouir du sommeil dont ils privent l'infortuné !

Le séjour de Constantinople me pesait. Je n'aime à visiter que les lieux embellis par les vertus ou par les arts, et je ne trou-

1. P. Loti parle dans *Fantôme d'Orient* de « la gaieté déchirante » de la musique turque.

vais dans cette patrie des Phocas et des Bajazet ni les unes ni les autres. Mes souhaits furent bientôt remplis, car nous levâmes l'ancre le jour même de mon embarquement, à quatre heures du soir. Nous déployâmes la voile au vent du nord, et nous voguâmes vers Jérusalem sous la bannière de la croix, qui flottait aux mâts de notre vaisseau. (11.)

Le Vaisseau des pèlerins

NOUS étions sur le vaisseau à peu près deux cents passagers, hommes, femmes, enfants et vieillards. On voyait autant de nattes rangées en ordre des deux côtés de l'entre-pont. Une bande de papier, collée contre le bord du vaisseau, indiquait le nom du propriétaire de la natte. Chaque pèlerin avait suspendu à son chevet son bourdon, son chapelet, et une petite croix. La chambre du capitaine était occupée par les papas¹ conducteurs de la troupe. A l'entrée de cette chambre, on avait ménagé deux antichambres. J'avais l'honneur de loger dans un de ces trous noirs, d'environ six pieds carrés, avec mes deux domestiques ; une famille occupait vis-à-vis de moi l'autre appartement. Dans cette espèce de république, chacun faisait son ménage à volonté : les femmes soignaient leurs enfants, les hommes fumaient ou préparaient leur dîner, les papas causaient ensemble. On entendait de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantait, on dansait, on riait, on priait. Tout le monde était dans la joie. On me disait : Jérusalem, en me montrant le midi ; et je répondais : Jérusalem ! Enfin, sans la peur, nous eussions été les plus heureuses gens du monde ; mais au moindre vent les matelots pliaient les voiles, les pèlerins criaient : *Christos, kyrie eleison !* L'orage passé, nous reprenions notre audace.

On longe le rivage de Troie, Lesbos et, le 22, la tramontane soufflant avec violence, on mouille au port de Tchesmé.

NOUS attendimes, le 22 et le 23, les pèlerins de l'île de Chio. Jean² descendit à terre et me fit une ample provision de grenades de Tchesmé : elles ont une grande réputation dans le Levant, quoiqu'elles soient inférieures à celles de Jaffa. Mais je viens de nommer Jean, et cela me rappelle que je n'ai point encore parlé au lecteur de ce nouvel interprète, successeur du bon Joseph. C'était l'homme le plus mystérieux que j'aie ja-

1. Prêtres orthodoxes.

2. Interprète grec que MM. Franchini, premiers drogman de l'ambassade française à Constantinople, avaient embarqué avec Chateaubriand.

mais rencontré : deux petits yeux renfoncés dans la tête et comme cachés par un nez fort saillant, deux moustaches rouges, une habitude continuelle de sourire, quelque chose de souple dans le maintien, donneront d'abord une idée de sa personne. Quand il avait un mot à me dire, il commençait par s'avancer de côté, et, après avoir fait un long détour, il venait presque en rampant me chuchoter dans l'oreille la chose du monde la moins secrète. Aussitôt que je l'apercevais, je lui criais : Marchez droit et parlez haut ; conseil qu'on pourrait adresser à bien des gens. Jean avait des intelligences avec les principaux papas : il racontait de moi des choses étranges ; il me faisait des compliments de la part des pèlerins qui demeuraient à fond de cale, et que je n'avais pas remarqués. Au moment des repas, il n'avait jamais d'appétit, tant il était au-dessus des besoins vulgaires ; mais aussitôt que Julien avait achevé le dîner, ce pauvre Jean descendait dans la chaloupe où l'on tenait mes provisions, et, sous prétexte de mettre de l'ordre dans mes paniers, il engloutissait des morceaux de jambon, dévorait une volaille, avalait une bouteille de vin, et tout cela avec une telle rapidité qu'on ne voyait pas le mouvement de ses lèvres. Il revenait ensuite d'un air triste me demander si j'avais besoin de ses services. Je lui conseillais de ne pas se laisser aller au chagrin et de prendre un peu de nourriture, sans quoi il courait le risque de tomber malade. Le Grec me croyait sa dupe ; et cela lui faisait tant de plaisir que je le lui laissais croire. Malgré ces petits défauts, Jean était au fond un très honnête homme, et il méritait la confiance que ses maîtres lui accordaient. Au reste, je n'ai tracé ce portrait, et quelques autres, que pour satisfaire au goût de ces lecteurs qui aiment à connaître les personnages avec lesquels on les fait vivre. Pour moi, si j'avais eu le talent de ces sortes de caricatures, j'aurais cherché soigneusement à l'étouffer ; tout ce qui fait grimacer la nature de l'homme me semble peu digne d'estime : on sent bien que je n'enveloppe pas dans cet arrêt la bonne plaisanterie, la raillerie fine, la grande ironie du style oratoire et le haut comique.

Le 25 Chateaubriand est à Rhodes, qu'il visite avec M. Magallon, consul français, et le soir même on fait voile vers l'est. Le lendemain, calme plat et roulis.

C'EST véritablement une chose surprenante que de voir naviguer des Grecs. Le pilote est assis, les jambes croisées, la pipe à la bouche ; il tient la barre du gouvernail, laquelle, pour être de niveau avec la main qui la dirige, rase le plancher de la poupe. Devant ce pilote à demi couché, et qui n'a par conséquent aucune force, est une boussole qu'il ne connaît point

et qu'il ne regarde pas. A la moindre apparence de danger, on déploie sur le pont des cartes françaises et italiennes ; tout l'équipage se couche à plat ventre, le capitaine à la tête ; on examine la carte, on en suit les dessins avec le doigt ; on tâche de reconnaître l'endroit où l'on est ; chacun donne son avis : on finit par ne rien entendre à tout ce gimoire des Franks ; on replie la carte ; on amène les voiles ou l'on fait vent arrière : alors on reprend la pipe et le chapelet ; on se recommande à la Providence et l'on attend l'événement. Il y a tel bâtiment qui parcourt ainsi deux ou trois cents lieues hors de sa route, et qui aborde en Afrique au lieu d'arriver en Syrie ; mais tout cela n'empêche pas l'équipage de danser au premier rayon du soleil. Les anciens Grecs n'étaient, sous plusieurs rapports, que des enfants aimables et crédules, qui passaient de la tristesse à la joie avec une extrême mobilité¹ ; les Grecs modernes ont conservé une partie de ce caractère : heureux du moins de trouver dans leur légèreté une ressource contre leurs misères !

Le vent s'est remis à souffler. Le 28, à cinq heures du matin, on reconnaît la pointe orientale de Chypre, et l'on continue vers le sud-est.

LE vent tomba à midi. Le calme continua. le reste de la journée et se prolongea jusqu'au 29. Nous reçûmes à bord trois nouveaux passagers, deux bergeronnettes et une hirondelle. Je ne sais ce qui avait pu engager les premières à quitter les troupeaux ; quant à la dernière, elle allait peut-être en Syrie, et elle venait peut-être de France. J'étais bien tenté de lui demander des nouvelles de ce toit paternel que j'avais quitté depuis si longtemps. Je me rappelle que dans mon enfance je passais des heures entières à voir, avec je ne sais quel plaisir triste, voltiger les hirondelles en automne ; un secret instinct me disait que je serais voyageur comme ces oiseaux. Ils se réunissaient, à la fin du mois de septembre, dans les joncs d'un grand étang : là, poussant des cris et exécutant mille évolutions sur les eaux, ils semblaient essayer leurs ailes et se préparer à de longs pèlerinages. Pourquoi, de tous les souvenirs de l'existence, préférons-nous ceux qui remontent vers notre berceau ? Les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la jeunesse, ne se présentent point avec charme à la mémoire ; nous y trouvons au contraire de l'aridité ou de l'amertume ; mais les plus petites circonstances réveillent au fond du cœur les émotions du premier âge, et toujours avec un attrait nouveau. Au bord des lacs de l'Amérique, dans un désert inconnu qui ne raconte

1. Voir ce qu'en dit Renan dans son *Saint Paul*.

rien au voyageur, dans une terre qui n'a pour elle que la grandeur de sa solitude, une hirondelle suffisait pour me retracer les scènes des premiers jours de ma vie, comme elles me les a rappelées sur la mer de Syrie à la vue d'une terre antique, retentissante de la voix des siècles et des traditions de l'histoire.

Enfin le 30 septembre, on arrive en vue de la Terre Sainte

LE temps était si beau et l'air si doux que tous les passagers restaient la nuit sur le pont. J'avais disputé un petit coin du gaillard d'arrière à deux gros caloyers qui ne me l'avaient cédé qu'en grommelant. C'était là que je dormais, le 30 septembre, à six heures du matin, lorsque je fus éveillé par un bruit confus de voix : j'ouvris les yeux, et j'aperçus les pèlerins qui regardaient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que c'était ; on me cria : *Signor, il Carmelo ! le Carmel !* Le vent s'était levé la veille à huit heures du soir, et dans la nuit nous étions arrivés à la vue des côtes de Syrie. Comme j'étais couché tout habillé, je fus bientôt debout, m'enquérant de la montagne sacrée. Chacun s'empressait de me la montrer de la main ; moi je n'apercevais rien, à cause du soleil qui commençait à se lever en face de nous. Ce moment avait quelque chose de religieux et d'auguste ; tous les pèlerins, le chapelet à la main, étaient restés en silence dans la même attitude, attendant l'apparition de la Terre Sainte ; le chef des papas priait à haute voix : on n'entendait que cette prière et le bruit de la course du vaisseau, que le vent le plus favorable poussait sur une mer brillante. De temps en temps, un cri s'élevait de la proue, quand on revoyait le Carmel. J'aperçus enfin moi-même cette montagne, comme une tache ronde au-dessous des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce : mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de crainte et de respect. J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie. J'allais aborder à ces rives que visitèrent comme moi Godefroi de Bouillon, Raimond de Saint-Gilles, Tancrede le Brave, Hugues le Grand, Richard Cœur de Lion, et ce saint Louis dont les vertus furent admirées des infidèles. Obscur pèlerin, comment oserais-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres (III, VOYAGE DE RHODES, DE JAFFA, DE BÉTHLÉEM ET DE LA MER MORTE.)

Dans les monts de Judée

A Jaffa, Chateaubriand est reçu par des religieux qui lui content leurs tribulations et l'engagent à se méfier des Turcs. Le 3 octobre, il atteint Rama, et le 4, avec un chef arabe, un Bédouin, un drogman et ses deux domestiques, il s'engage à minuit dans les monts de Judée.

APRÈS avoir chevauché une heure sur un terrain inégal, nous arrivâmes à quelques mesures placées au haut d'une éminence rocailleuse. Nous franchîmes un des ressauts de la plaine, et, au bout d'une autre heure de marche, nous parvînmes à la première ondulation des montagnes de Judée. Nous tournâmes par un ravin raboteux autour d'un monticule isolé et aride. Au sommet de ce tertre on entrevoyait un village en ruine et les pierres éparses d'un cimetière abandonné : ce village porte le nom du *Latroun* ou du Larron : c'est la patrie du criminel qui se repentit sur la croix et qui fit faire au Christ son dernier acte de miséricorde. Trois milles plus loin nous entrâmes dans les montagnes. Nous suivions le lit desséché d'un torrent : la lune, diminuée d'une moitié, éclairait à peine nos pas dans ces profondeurs ; les sangliers faisaient entendre autour de nous un cri singulièrement sauvage. Je compris, à la désolation de ces bords, comment la fille de Jephthé voulait pleurer sur la montagne de Judée, et pourquoi les prophètes allaient gémir sur les hauts lieux. Quand le jour fut venu, nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe de montagnes de forme conique, à peu près semblables entre elles, et enchaînées l'une à l'autre par la base. La roche qui formait le fond de ces montagnes perçait la terre. Ses bandes ou ses corniches parallèles étaient disposées comme les gradins d'un amphithéâtre romain, ou comme ces murs en échelons avec lesquels on soutient les vignes dans les vallées de la Savoie. A chaque redan du rocher croissaient des touffes de chênes nains, des buis et des lauriers-roses. Dans le fond des ravins s'élevaient des oliviers ; et quelquefois ces arbres formaient des bois entiers sur le flanc des montagnes. Nous entendîmes crier divers oiseaux, entre autres des geais. Parvenus au plus haut point de cette chaîne, nous découvrimmes derrière nous (au midi et à l'occident) la plaine de Saron jusqu'à Jaffa, et l'horizon de la mer jusqu'à Gaza ; devant nous (au nord et au levant) s'ouvrait le vallon de Saint-Jérémie, et, dans la même direction, sur le haut d'un rocher, on apercevait au loin une vieille forteresse appelée le *Château des Machabées*. On croit que l'auteur des *Lamentations* vint au monde dans le village qui a retenu son nom au milieu de ces montagnes : il est certain que la tristesse de ces lieux semble respirer dans les cantiques du prophète des douleurs.

Cependant, en approchant de Saint-Jérémie, je fus un peu consolé par un spectacle inattendu. Des troupeaux de chèvres à oreilles tombantes, des moutons à large queue, des ânes qui rappelaient par leur beauté l'onagre des Écritures, sortaient du village au lever de l'aurore. Des femmes arabes faisaient sécher des raisins dans les vignes ; quelques-unes avaient le visage couvert d'un voile et portaient sur leur tête un vase plein d'eau, comme les filles de Madian. La fumée du hameau montait en vapeur blanche aux premiers rayons du jour ; on entendait des voix confuses, des chants, des cris de joie ; cette scène formait un contraste agréable avec la désolation du lieu et les souvenirs de la nuit. Notre chef arabe avait reçu d'avance le droit que la tribu exige des voyageurs, et nous passâmes sans obstacle. Tout à coup je fus frappé de ces mots prononcés distinctement en français : « En avant ! marche ! » Je tournai la tête, et j'aperçus une troupe de petits Arabes tout nus qui faisaient l'exercice avec des bâtons de palmier. Je ne sais quel vieux souvenir de ma première vie¹ me tourmente ; et quand on me parle d'un soldat français, le cœur me bat : mais voir de petits Bédouins dans les montagnes de la Judée imiter nos exercices militaires et garder le souvenir de notre valeur ; les entendre prononcer ces mots qui sont, pour ainsi dire, les mots d'ordre de nos armées, et les seuls que sachent nos grenadiers, il y aurait eu de quoi toucher un homme moins amoureux que moi de la gloire de sa patrie. Je ne fus pas si effrayé que Robinson quand il entendit parler son perroquet, mais je ne fus pas moins charmé que ce fameux voyageur. Je donnai quelques médins² au petit bataillon, en lui disant : « En avant ! marche ! » Et afin de ne rien oublier, je lui criai : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » comme les compagnons de Godefroi et de saint Louis.

Il traverse le torrent où David prit les pierres dont il frappa Goliath.

APRÈS avoir passé le torrent, on découvre le village de Keriet-Lefta au bord d'un autre torrent desséché qui ressemble à un grand chemin poudreux. El-Biré se montre au loin au sommet d'une haute montagne, sur la route de Nablous, Nabolos, ou Nabolosa, la Sichem du royaume d'Israël et la Néapolis des Hérodès. Nous continuâmes à nous enfoncer dans un désert où des figuiers sauvages clair-semés étalaient au vent du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque'alors avait conservé quelque verdure, se dépouilla, les flancs des montagnes s'élar-

1. Sa vie d'officier, à Cambrai, à Dieppe et sur le Rhin. — 2. Petite monnaie turque.

girent et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa : les mousses mêmes disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage, nous cheminâmes pendant une autre heure sur un plateau nu, semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : El-Cods! « la Sainte » (Jérusalem)! et il s'enfuit au grand galop. (III.)

La mer Morte et le Jourdain

Le 4 octobre, il est à Bethléem ; le 5 il arrive, après avoir eu maille à partir avec des Bédouins, au couvent de Saint-Saba et poursuit immédiatement son chemin.

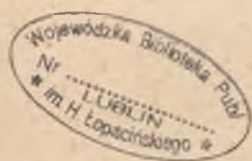
NOUS avançons : l'aspect des montagnes était toujours le même, c'est-à-dire blanc, poudreux, sans ombre, sans arbres, sans herbe et sans mousse. A quatre heures et demie, nous descendîmes de la haute chaîne de ces montagnes sur une chaîne moins élevée. Nous cheminâmes pendant cinquante minutes sur un plateau assez égal. Nous parvînmes enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Le soleil était près de se coucher : nous mêmes pied à terre pour laisser reposer les chevaux, et je contemplai à loisir le lac, la vallée et le fleuve.

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte : cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux ; inculte, elle offre des herbages ou des forêts ; si elle est arrosée par un fleuve, ce fleuve a des replis ; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

Ici, rien de tout cela : qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée *montagne d'Arabie*, est la plus élevée ; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et par sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime ; seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits.



ASPECT DES RIVAGES DE LA MER MORTE



La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont, au contraire, de noirs rochers à pic, qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir ; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé ; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée ; des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Ça et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ses roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux, fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain ; ce lac est la mer Morte ; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant ; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure ; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère ; chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé

rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

Nous descendîmes de la croupe de la montagne afin d'aller passer la nuit au bord de la mer Morte, pour remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la vallée, notre petite troupe se resserra : nos Bethléémites¹ préparèrent leurs fusils et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur le chemin des Arabes du désert, qui vont chercher du sel au lac et qui font une guerre impitoyable au voyageur. Les mœurs des Bédouins commencent à s'altérer, par une trop grande fréquentation avec les Turcs et les Européens. Ils prostituent maintenant leurs filles et leurs épouses, et égorgent le voyageur qu'ils se contentaient autrefois de dépouiller.

Nous marchâmes ainsi pendant deux heures, le pistolet à la main, comme en pays ennemi. Nous suivions, entre les dunes de sable, les fissures qui s'étaient formées dans une vase cuite aux rayons du soleil. Une croûte de sel recouvrait l'arène² et présentait comme un champ de neige, d'où s'élevaient quelques arbustes rachitiques. Nous arrivâmes tout à coup au lac ; je dis tout à coup parce que je m'en croyais encore assez éloigné. Aucun bruit, aucune fraîcheur ne m'avait annoncé l'approche des eaux. La grève semée de pierres était brûlante, le flot était sans mouvement et absolument mort sur la rive.

Il était nuit close : la première chose que je fis en mettant pied à terre fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux et de porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. Mes bottes furent à peine séchées qu'elles se couvrirent de sel ; nos vêtements et nos mains furent en moins de trois heures imprégnés de ce minéral. Galien avait déjà remarqué ces effets, et Poccocke en a confirmé l'existence.

Nous établîmes notre camp au bord du lac, et les Bethléémistes firent du feu pour préparer le café. Ils ne manquaient pas de bois, car le rivage était encombré de branches de tamarin apportées par les Arabes. Outre le sel que ceux-ci trouvent tout formé dans cet endroit, ils le tirent encore de l'eau par ébullition. Telle est la force de l'habitude, nos Bethléémistes avaient marché avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne craignirent point d'allumer un feu qui pouvait bien plus aisément les trahir. L'un d'eux se servit d'un moyen singulier pour faire prendre le bois : il enfourcha le bûcher et s'abaissa sur le feu ; sa tunique s'enfla par la fumée ; alors il se releva brusquement : l'air aspiré par cette espèce de pompe fit sortir

1. Ils composaient son escorte.

2. Le sable. Chateaubriand affectionne ce terme poétique.

du foyer une flamme brillante. Après avoir bu le café, mes compagnons s'endormirent, et je restai seul éveillé avec nos Arabes.

Il s'agit maintenant de trouver le Jourdain, non pas à son embouchure, infestée de Bédouins, mais au sommet d'une boucle voisine.

NOUS levâmes le camp et nous cheminâmes pendant une heure et demie, avec une peine excessive, dans une arène blanche et fine. Nous avançons vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarins, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du milieu d'un sol stérile. Tout à coup les Bethléémites s'arrêtèrent et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevois comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé et roulait avec lenteur une onde épaisse : c'était le Jourdain.

J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique¹ avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer.

Les Bethléémites se dépouillèrent et se plongèrent dans le Jourdain. Je n'osai les imiter, à cause de la fièvre qui me tourmentait toujours ; mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère. Ayant oublié d'apporter une Bible, nous ne pûmes réciter les passages de l'Évangile relatifs au lieu où nous étions ; mais le drogman, qui connaissait les coutumes, psalmodia l'*Ave, maris stella*. Nous y répondîmes comme des matelots au terme de leur voyage : le sire de Joinville n'était pas plus habile que nous. Je puisai ensuite de l'eau du fleuve dans un vase de cuir : elle ne me parut pas aussi douce que du sucre, ainsi que le dit un bon missionnaire ; je la trouvai, au contraire, un peu saumâtre ;

1. C'est fort douteux (voir *Voyage en Amérique*).

mais, quoique j'en busse en grande quantité, elle ne me fit aucun mal ; je crois qu'elle serait fort agréable si elle était purgée du sable qu'elle charrie.

Suit une dissertation sur les Arabes, entrecoupée d'observations pittoresques. Ce qui suit est, en quelques lignes, un tableau complet — dessin et couleur.

TOUT ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est vrai, et j'en vais citer un exemple : pendant la nuit que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethléemites étaient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, les chevaux attachés à des piquets, formant un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du cheik. Je voyais à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur ; quelques têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe, et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignait un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée. (III.)

Un Incident

Chateaubriand s'étend longuement sur Jérusalem, la vallée de Josaphat et le Saint-Sépulcre. A vrai dire, l'érudition est un peu pénible dans cette partie de l'*Itinéraire*, et l'émotion paraît quelquefois contrainte. Notons un beau et juste plaidoyer en faveur des croisades, avant d'arriver à l'incident tragi-comique que voici.

JE sortis à une heure du Saint-Sépulcre, et nous rentrâmes au couvent. Les soldats du pacha avaient envahi l'hospice, ainsi que je l'ai déjà raconté, et ils y vivaient à discrétion. En retournant à ma cellule et traversant le corridor avec le drogman Michel, je rencontrai deux jeunes spahis armés de pied en cap et faisant un bruit étrange : il est vrai qu'ils n'étaient pas bien redoutables, car, à la honte de Mahomet, ils étaient ivres à tomber. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils me fermèrent le passage en jetant de grands éclats de rire. Je m'arrêtai pour attendre la fin de ces jeux. Jusque-là il n'y avait point de mal ; mais bientôt un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit

la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baisant le collet de mon habit, me frappait le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des spahis ; je sautai à la gorge de celui qui m'avait saisi par la tête : d'une main lui arrachant la barbe et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau ; après quoi je le lâchai, lui ayant rendu jeu pour jeu et insulte pour insulte. L'autre spahi, chargé de vin et étourdi de mon action, ne songea point à venger la plus grande avanie que l'on puisse faire à un Turc, celle de le prendre par la barbe. Je me retirai dans ma chambre, et je me préparai à tout événement. Le père gardien n'était pas trop fâché que j'eusse un peu corrigé ses persécuteurs ; mais il craignait quelque catastrophe. Un Turc humilié n'est jamais dangereux, et nous n'entendîmes parler de rien. (IV, VOYAGE DE JÉRUSALEM.)

Les Couvents de Judée

Dans les villes de la Judée, Chateaubriand était hébergé par des religieux. Ce qu'il dit ici de leur existence n'a point perdu toute actualité.

ON voit donc les malheureux Pères, gardiens du tombeau de Jésus-Christ, uniquement occupés, pendant plusieurs siècles, à se défendre, jour par jour, de tous les genres d'insultes et de tyrannie. Il faut qu'ils obtiennent la permission de se nourrir, d'ensevelir leurs morts, etc. ; tantôt on les force de monter à cheval, sans nécessité, afin de leur faire payer des droits ; tantôt un Turc se déclare leur drogman malgré eux et exige un salaire de la communauté. On épuise contre ces infortunés moines les inventions les plus bizarres du despotisme oriental. En vain ils obtiennent à prix d'argent des ordres qui semblent les mettre à couvert de tant d'avanies ; ces ordres ne sont point exécutés : chaque année voit une oppression nouvelle et exige un nouveau firman. Le commandant prévaricateur, le prince, protecteur en apparence, sont deux tyrans qui s'entendent, l'un pour commettre une injustice avant que la loi soit faite, l'autre pour vendre à prix d'or une loi qui n'est donnée que quand le crime est commis. Le registre des firmans des Pères est un livre bien précieux, bien digne à tous égards de la bibliothèque de ces apôtres, qui, au milieu des tribulations, gardent avec une constance invincible le tombeau de Jésus-Christ. Les Pères ne sonnaient pas la valeur de ce catalogue évangélique ; ils ne croyaient pas qu'il pût m'intéresser ; ils n'y voyaient rien de curieux : souffrir leur est si naturel qu'ils s'étonnaient de mon étonnement. J'avoue que mon admiration pour tant de malheurs si courageusement supportés était grande et sincère ;

mais combien aussi j'étais touché en retrouvant sans cesse cette formule : *Copie d'un firman obtenu à la sollicitation de M. l'ambassadeur de France*, etc. ! Honneur à un pays qui, du sein de l'Europe, veille jusqu'au fond de l'Asie à la défense du misérable et protège le faible contre le fort ! Jamais ma patrie ne m'a semblé plus belle et plus glorieuse que lorsque j'ai retrouvé les actes de sa bienfaisance cachés à Jérusalem, dans le registre où sont inscrites les souffrances ignorées et les iniquités incon nues de l'opprimé et de l'opresseur.

J'espère que mes sentiments particuliers ne m'aveugleront jamais au point de méconnaître la vérité : il y a quelque chose qui marche avant toutes les opinions, c'est la justice. Si un philosophe ¹ faisait aujourd'hui un bon ouvrage ; s'il faisait quelque chose de mieux, une bonne action ; s'il montrait des sentiments nobles et élevés, moi chrétien, je lui applaudirais avec franchise. Et pourquoi un philosophe n'en agirait-il pas ainsi avec un chrétien ? Faut-il, parce qu'un homme porte un froc, une longue barbe, une ceinture de corde, ne lui tenir compte d'aucun sacrifice ? Quant à moi, j'irais chercher une vertu aux entrailles de la terre, chez un adorateur de Wishnou ou du grand Lama, afin d'avoir le bonheur de l'admirer : les actions généreuses sont trop rares aujourd'hui pour ne pas les honorer sous quelque habit qu'on les découvre, et pour regarder de si près à la robe du prêtre ou au manteau du philosophe. (iv.)

Cinq Mamelucks de France

Chateaubriand a quitté Jérusalem le 10 octobre ; le 15, il s'embarque à Jaffa, débarque à Alexandrie le 20, est le 23 à Rosette. De là il descend le Nil, admire les Pyramides et arrive au Caire, où le chargé d'affaires du consul d'Alexandrie le met en rapports avec des compatriotes naturalisés turcs.

CES mameluks étaient attachés au service du pacha. Les grandes armées laissent toujours après elles quelques traîneurs : la nôtre ² perdit ainsi deux ou trois cents soldats, qui restèrent éparpillés en Égypte. Ils prirent parti sous différents beys et furent bientôt renommés par leur bravoure. Tout le monde convenait que si ces déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis et avaient nommé un bey français, ils se seraient rendus maîtres du pays. Malheureusement ils manquèrent de chef et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avaient choisis. Lorsque j'étais au Caire, Mahamed-Ali-Pacha pleurait encore la mort d'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit

1. On dirait aujourd'hui « un libre penseur ».

2. Celle de Bonaparte et de ses successeurs.

tambour dans un de nos régiments, était tombé entre les mains des Turcs par les chances de la guerre : devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du pacha. Mahamed, qui ne le connaissait point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel est cet homme ? Ce ne peut être qu'un Français ; » et c'était en effet un Français. Depuis ce moment il devint le favori de son maître, et il n'était bruit que de sa valeur. Il fut tué peu de temps avant mon arrivée en Égypte, dans une affaire où les cinq autres mameluks perdirent leurs chevaux.

Ceux-ci étaient Gascons, Languedociens et Picards ; leur chef s'avouait le fils d'un cordonnier de Toulouse. Le second en autorité après lui servait d'interprète à ses camarades. Il savait assez bien le turc et l'arabe, et disait toujours en français, *j'étions j'allions, je faisons*. Un troisième, grand jeune homme maigre et pâle, avait vécu longtemps dans le désert avec les Bédouins, et il regrettait singulièrement cette vie. Il me contait que, quand il se trouvait seul dans les sables, sur un chameau, lui prenant des transports de joie dont il n'était pas le maître. Le pacha faisait un tel cas de ces cinq mameluks qu'il les préférait au reste de ses spahis : eux seuls retraçaient l'intrépidité de ces terribles cavaliers détruits par l'armée française à la journée des Pyramides. Nous sommes dans le siècle des merveilles ; chaque Français semble être appelé aujourd'hui à jouer un rôle extraordinaire : cinq soldats, tirés des derniers rangs de notre armée, se trouvaient, en 1806, à peu près les maîtres au Caire. Rien n'était amusant et singulier comme de voir Abdallah de Toulouse prendre les cordons de son cafetan, en donner par le visage des Arabes et des Albanais qui l'importunaient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses. Au reste, ces rois par l'exil avaient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs des peuples conquis ; ils portaient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes ; ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de première race ; toutes choses que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picardie. Mais, au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'était un uniforme haché de coups de sabre, qui couvrait le pied d'un lit fait à la française. Abdallah réservait peut-être ces honorables lambeaux pour la fin du songe, comme le berger devenu ministre :

Le coffre étant ouvert on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette¹.

(VI, VOYAGE D'ÉGYPTE.)

1. La Fontaine, l. X, fable 9.

En Méditerranée

Le 23 novembre, Chateaubriand fait ses adieux au consul français, M. Drovetti, à Alexandrie et à l'Égypte. La traversée jusqu'à Tunis fut longue et difficile.

LE 1^{er} décembre, le vent, se fixant à l'ouest, nous barra absolument le chemin. Peu à peu il descendit au sud-ouest et se changea en une tempête qui ne cessa qu'à notre arrivée à Tunis. Notre navigation ne fut plus qu'une espèce de continuuel naufrage de quarante-deux jours, ce qui est un peu long. Le 3, nous amenâmes toutes les voiles, et nous commençâmes à fuir devant la lame. Nous fûmes portés ainsi, avec une extrême violence, jusque sur les côtes de la Caramanie. Là, pendant quatre jours entiers, je vis à loisir les tristes et hauts sommets du Cragus, enveloppés de nuages. Nous battions la mer çà et là, tâchant, à la moindre variation du vent, de nous éloigner de la terre. Nous eûmes un moment la pensée d'entrer au port de Château-Rouge ; mais le capitaine, qui était d'une timidité extrême, n'osa risquer le mouillage. La nuit du 8 fut très pénible. Une rafale subite du midi nous chassa vers l'île de Rhodes ; la lame était si courte et si mauvaise qu'elle fatiguait singulièrement le vaisseau. Nous découvrîmes une petite felouque grecque à demi submergée et à laquelle nous ne pûmes donner aucun secours. Elle passa à une encablure de notre poupe. Les quatre hommes qui la conduisaient étaient à genoux sur le pont ; ils avaient suspendu un fanal à leur mât, et ils poussaient des cris que nous apportaient les vents. Le lendemain matin, nous ne revîmes plus cette felouque.

Le vent ayant sauté au nord, nous mîmes la misaine dehors, et nous tâchâmes de nous soutenir sur la côte méridionale de l'île de Rhodes. Nous avançâmes jusqu'à l'île de Scarpanto. Le 10, le vent retomba à l'ouest, et nous perdîmes tout espoir de continuer notre route. Je désirais que le capitaine renonçât à passer le canal de Libye, et qu'il se jetât dans l'Archipel, où nous avions l'espoir de trouver d'autres vents ; mais il craignait de s'aventurer au milieu des îles. Il y avait dix-sept jours que nous étions en mer. Pour occuper mon temps, je copiais et mettais en ordre les notes de ce voyage et les descriptions des *Martyrs*. La nuit, je me promenais sur le pont avec le second capitaine, Dinelli. Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. Les étoiles qui se montrent fugitives entre les nuages brisés, les flots étincelants autour de vous, les coups de la lame qui font sortir un bruit sourd des flancs du navire, le gémissement du vent dans

les mâts, tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme et que vous ne dépendez plus que de la volonté de Dieu. L'incertitude de votre avenir donne aux objets leur véritable prix ¹; et la terre, contemplée du milieu d'une mer orageuse, ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir.

Le navire a dérivé au nord et louvoie dans les parages de la Crète. On mouille dans le « triste port » de Stampalie.

LE vent continuant toujours de souffler du midi, nous appareillâmes le 16, à neuf heures du matin. Nous passâmes au sud de l'île de Nania, et le soir, au coucher du soleil, nous aperçûmes la Crète. Le lendemain 17, faisant route au nord-ouest, nous découvrimus le mont Ida : son sommet, enveloppé de neige, ressemblait à une immense coupole. Nous portâmes sur l'île de Cérigo, et nous fûmes assez heureux pour la passer le 18. Le 19, je revis les côtes de la Grèce, et je saluai le Ténare. Un orage du sud-est s'éleva à notre grande joie, et en cinq jours nous arrivâmes dans les eaux de l'île de Malte. Nous la découvrimus la veille de Noël ; mais le jour de Noël même, le vent se rangeant à l'ouest-nord-ouest, nous chassa au midi de Lampedouse. Nous restâmes dix-huit jours sur la côte orientale du royaume de Tunis, entre la vie et la mort. Je n'oublierai de ma vie la journée du 28. Nous étions à la vue de la Pantalerie : un calme profond survint tout à coup à midi ; le ciel, éclairé d'une lumière blafarde, était menaçant. Vers le coucher du soleil, une nuit si profonde tomba du ciel qu'elle justifia à mes yeux la belle expression de Virgile : *Ponto nox incubat atra* ². Nous entendîmes ensuite un bruit affreux. Un ouragan fondit sur le navire et le fit pirouetter comme une plume sur un bassin d'eau. Dans un instant la mer fut bouleversée de telle sorte que sa surface n'offrait qu'une nappe d'écume. Le vaisseau, qui n'obéissait plus au gouvernail, était comme un point ténébreux au milieu de cette terrible blancheur ; le tourbillon semblait nous soulever et nous arracher des flots ; nous tournions en tous sens, plongeant tour à tour la poupe et la proue dans les vagues. Le retour de la lumière nous montra notre danger. Nous touchions presque à l'île de Lampedouse. Le même coup de vent fit périr, sur l'île de Malte, deux vaisseaux de guerre anglais, dont les gazettes du temps ont parlé. M. Dinelli regardant le naufrage comme inévitable, j'écrivis un billet ainsi conçu : « F. A. de Chateau-

1. Vigny, dans *Servitude et Grandeur militaires*, parle de l'amour du danger chez le marin en des termes qui rappellent ce passage.

2. « Une nuit noire se couche sur la mer. »

briand, naufragé sur l'île de Lampedouse, le 28 décembre 1806, en revenant de la Terre Sainte.» J'enfermai ce billet dans une bouteille vide, avec le dessein de la jeter à la mer au dernier moment.

La Providence nous sauva. Un léger changement dans le vent nous fit tomber au midi de Lampedouse, et nous nous trouvâmes dans une mer libre. Le vent remontant toujours au nord, nous hasardâmes de mettre une voile, et nous courûmes sur la petite syrte. Le fond de cette syrte va toujours s'élevant jusqu'au rivage ; de sorte qu'en marchant la sonde à la main, on vient mouiller à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents ; et cette plage, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

Nous jetâmes l'ancre devant les îles Kerkeni, tout auprès de la ligne des pêcheries. J'étais si las de cette longue traversée que j'aurais bien voulu débarquer à Sfax et me rendre de là à Tunis par terre ; mais le capitaine n'osa chercher le port de Sfax, dont l'entrée est en effet dangereuse. Nous restâmes huit jours à l'ancre dans la petite syrte, où je vis commencer l'année 1807. Sous combien d'astres et dans combien de fortunes diverses j'avais déjà vu se renouveler pour moi les années, qui passent si vite ou qui sont si longues ! Qu'ils étaient loin de moi ces temps de mon enfance, où je recevais avec un cœur palpitant de joie la bénédiction et les présents paternels ! Comme ce premier jour de l'année était attendu ! Et maintenant, sur un vaisseau étranger, au milieu de la mer, à la vue d'une terre barbare, ce premier jour s'envolait pour moi, sans témoins, sans plaisirs, sans les embrassements de la famille, sans ces tendres souhaits de bonheur qu'une mère forme pour son fils avec tant de sincérité ! Ce jour, né du sein des tempêtes, ne laissait tomber sur mon front que des soucis, des regrets et des cheveux blancs.

Toutefois nous crûmes devoir chômer sa fête, non comme la fête d'un hôte agréable, mais comme celle d'une vieille connaissance. On égorga le reste des poulets, à l'exception d'un brave coq, notre horloge fidèle, qui n'avait cessé de veiller et de chanter au milieu des plus grands périls. Le rabbin, le Barbaresque et les deux Maures sortirent de la cale du vaisseau et vinrent recevoir leurs étrennes à notre banquet. C'était là mon repas de famille ! Nous bûmes à la France : nous n'étions pas loin de l'île des Lotophages, où les compagnons d'Ulysse oublièrent leur patrie : je ne connais point de fruits assez doux pour me faire oublier la mienne. (VI.)

Souvenir du Canada

Le 6 janvier 1807, la tempête calmée, le navire remonte la côte tunisienne et mouille le 12 devant la Goulette, où Chateaubriand, évitant les ennuis de la quarantaine, peut enfin débarquer le 18.

JE trouvai chez M. et M^{me} Devoise¹ l'hospitalité la plus généreuse et la société la plus aimable : ils eurent la bonté de me garder six semaines au sein de leur famille, et je jouis enfin d'un repos dont j'avais un extrême besoin. On approchait du carnaval, et l'on ne songeait qu'à rire, en dépit des Maures. Les cendres de Didon et les ruines de Carthage entendaient le son d'un violon français. On ne s'embarrassait ni de Scipion, ni d'Annibal, ni de Marius, ni de Caton d'Utique, qu'on eût fait boire (car il aimait le vin), s'il se fût avisé de venir gourmander l'assemblée. Saint Louis eût été respecté, en sa qualité de Français ; mais le bon et grand roi n'eût pas trouvé mauvais que ses sujets s'amusassent dans le même lieu où il avait tant souffert.

Le caractère national ne peut s'effacer. Nos marins disent que, dans les colonies nouvelles, les Espagnols commencent par bâtir une église ; les Anglais, une taverne, et les Français, un fort : et j'ajoute, une salle de bal. Je me trouvais en Amérique, sur la frontière du pays des sauvages : j'appris qu'à la première journée je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Cayugas, tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt on voyait une espèce de grange ; je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes, et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours : il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beau-

1. M. Devoise était notre consul à Tunis.

coup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait en iroquois : *A vos places !* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons. Voilà ce que c'est que le génie des peuples. (VII, VOYAGE DE TUNIS ET RETOUR EN FRANCE.)

Conclusion

Toute la septième partie n'est qu'une dissertation assez fastidieuse sur l'histoire de Carthage et de la Tunisie. Le 9 mars, le voyageur appareille de la Goulette et débarque le 6 avril à Cadix, après une escale à Algésiras. Il n'a qu'un mot pour Grenade : le *Dernier Abencerage* sera plus explicite. C'est le 3 mai qu'ayant traversé l'Espagne il arrive en terre de France. Voici les dernières lignes de l'*Itinéraire*.

QUAND les anciens pèlerins avaient accompli le voyage de la Terre Sainte, ils déposaient leur bourdon¹ à Jérusalem et prenaient pour le retour un bâton de palmier : je n'ai point rapporté dans mon pays un pareil symbole de gloire, et je n'ai point attaché à mes derniers travaux une importance qu'ils ne méritent pas. Il y a vingt ans que je me consacre à l'étude au milieu de tous les hasards et de tous les chagrins, *diversa exsilia et desertas quærerere terras*² : un grand nombre de feuilles de mes livres ont été tracées sous la tente, dans les déserts, au milieu des flots ; j'ai souvent tenu la plume sans savoir comment je prolongerais de quelques instants mon existence : ce sont là des droits à l'indulgence et non des titres à la gloire. J'ai fait mes adieux aux Muses dans les *Martyrs*, et je les renouvelle dans ces Mémoires, qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage. Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie ; si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont empoisonné les premiers. Je ne suis plus jeune ; je n'ai plus l'amour du bruit ; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages³ : dans tous les cas, j'ai assez écrit si mon nom doit vivre ; beaucoup trop, s'il doit mourir.



1. Gourde pendue au bâton des pèlerins ou pomme de ce bâton.

2. « Chercher des exils variés et des pays déserts. »

Les *Martyrs* avaient été très critiqués.



LES NATCHEZ

1826

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

Dans la Préface des Natchez, Chateaubriand a dit les vicissitudes par lesquelles passa le volumineux manuscrit qu'il avait élaboré en Amérique, à l'armée des princes, en Angleterre. En 1800, quand il vint en France sous le nom de « La Sagne, citoyen suisse », il se contenta d'y prélever les épisodes de René et d'Atala, laissant le reste dans une malle, à Londres, aux bons soins d'une logeuse dont il oublia depuis le nom et l'adresse. Il n'eut pas à s'en inquiéter sous l'Empire, époque du blocus continental. Avec la Restauration et la reprise des relations franco-britanniques, il s'avisa d'y songer et chargea MM. de Thuisy de recherches qui aboutirent merveilleusement. L'œuvre parue en 1826 est ce manuscrit, allégé d'Atala, de René, du Voyage en Amérique, qui sera publié l'année suivante, enfin de maintes descriptions et anecdotes qui avaient passé dans l'Essai, dans le Génie et jusque dans l'Itinéraire. Ajoutons qu'il subit une révision ajoutée par l'auteur. Chateaubriand insiste d'ailleurs sur la prudence avec laquelle il a fait cette révision et le souci qu'il a eu de ne pas éteindre, sous prétexte de correction, « les touches plus vives de la jeunesse ». Et le fait est que, même à travers les remaniements, la jeunesse se sent ici, non seulement aux incertitudes du plan (une première partie en douze livres, d'où est tirée Atala, est une épopée en prose à la façon des Martyrs ; la seconde partie, qui contenait primitivement René, est un roman), mais encore à une véritable pléthore de l'imagination et au luxe inouï des réminiscences littéraires. L'auteur est plein de ses lectures comme on l'est à vingt ans ; il mêle ensemble la Nouvelle Héloïse et les Lettres persanes, Homère, Virgile, Milton, le merveil-

leux chrétien, païen, indien ; ceci sans préjudice des impressions les plus personnelles, de paysages vécus, de visages observés, aimés peut-être (on a cru retrouver Charlotte Yves dans Céluta), et de la fidèle peinture de son propre mal dans le spleenétique et attirant personnage de René.

L'Arrivée aux Natchez

Le nom de Natchez désigne à la fois un peuple indien et son village. René y arrive et rencontre Céluta, dont le portrait, qu'on va lire, semble fidèlement tracé sur le modèle de Charlotte Ives, ce qui contribuerait à le dater.

RENÉ, accompagné de ses guides, avait remonté le cours du Meschacebé¹ ; sa barque flottait au pied des trois collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez se montrait à quelque distance dans une plaine parsemée de bocages de sassafras : çà et là erraient des Indiennes, aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissaient ; leur bras gauche était chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau ; elles cueillaient des fraises, dont l'incarnat teignait leurs doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtaient à quelque distance pour voir passer les étrangers et puis s'enfuyaient vers les bois : ainsi des colombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village ; ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc ; les hommes fumaient le calumet, les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne vierge au milieu du cercle : un nœud de bambou servait pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil et dirent : « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix et dit : « Où est le Soleil ? » Le chef répondit : « Absent. » Et le silence recommença.

1. Mississipi. — 2. Le Soleil, le Grand Chef ou l'empereur des Natchez (Ch.).

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée, tenait à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnaient sa tête : telle parut Héro aux fêtes d'Abydos ; telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambrosie qu'exhalait sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent et disent : « Nous nous en allons. » Et le chef indien répond : « Allez où le veulent les génies. » Et ils sortent avec René, sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis.

Puis voici paraître Chactas, le héros d'*Atala*. Son nom signifie « voix harmonieuse ». Il est le Nestor du poème.

C'ÉTAIT l'heure où les fleurs de l'hibiscus commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes et où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables. Les étrangers avaient déjà passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane, quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle et se retire en souriant devant lui. On vit alors paraître un vieillard. Le ciel avait voulu l'éprouver : ses yeux ne voyaient plus la lumière du jour. Il chemina tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenait au milieu de la foule charmée ; les sachems¹ mêmes paraissaient saisis de respect et faisaient, en le suivant, un cortège de siècles au vénérable homme qui jetait tant d'éclat et attirait tant d'amour sur le vieil âge...

Le frère d'Amélie ne se lassait point d'admirer le sachem.

1. Chefs indiens.

Chactas (c'était son nom) ressemblait aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie, et qui semblent naturellement aveugles. La paix des passions éteintes se mêlait, sur le front de Chactas, à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue ; soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un calme qui s'étend sur l'âme ; de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

Le sachem, prenant le calumet¹ de paix chargé de feuilles odorantes du laurier de montagne, poussa la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Ensuite il le présente aux étrangers. Alors le frère d'Amélie dit : — Vieillard, puisse le ciel te bénir dans tes enfants ! Es-tu le pasteur de ce peuple qui t'entourne ? permets-moi de me ranger parmi ton troupeau.

Chactas répond d'abord qu'il n'est que sachem aux Natchez, et qu'il a visité la France dans sa jeunesse.

CHACTAS, après quelques moments de silence, reprit ainsi la parole : — Étranger du pays de l'Aurore, si je t'ai bien compris, il me semble que tu es venu pour habiter les forêts où le soleil se couche. Tu fais là une entreprise périlleuse : il n'est pas aussi aisé que tu le penses d'errer par les sentiers du chevreuil. Il faut que les manitous² du malheur t'aient donné des songes bien funestes, pour t'avoir conduit à une pareille résolution. Raconte-nous ton histoire, jeune étranger : je juge par la fraîcheur de ta voix et en touchant tes bras je vois par leur souplesse que tu dois être dans l'âge des passions. Tu trouveras ici des cœurs qui pourront compatir à tes souffrances. Plusieurs des sachems qui nous écoutent connaissent la langue et les mœurs de ton pays ; tu dois apercevoir aussi, dans la foule des blancs, tes compatriotes du fort Rosalie³, qui seront charmés d'entendre parler de leur pays.

Le frère d'Amélie répondit d'une voix troublée : — Indien, ma vie est sans aventures, et le cœur de René ne se raconte point.

Ces paroles brusques furent suivies d'un profond silence : les regards du frère d'Amélie étincelaient d'un feu sombre ; les pensées s'amoncelaient et s'entr'ouvraient sur son front comme des nuages ; ses cheveux avaient une légère agitation sur ses tempes. Mille sentiments confus régnaient dans la multitude : les uns prenaient l'étranger pour un insensé, les autres pour un génie revêtu de la forme humaine.

1. Pipe indienne. — 2. Génies. — 3. Forteresse avancée construite par les Français de la Louisiane.

Chactas, étendant la main dans l'ombre, prit celle de René. — Étranger, lui dit-il, pardonne à ma prière indiscreète : les vieillards sont curieux ; ils aiment à écouter des histoires, pour avoir le plaisir de faire des leçons.

Sortant de l'amertume de ses pensées et ramené au sentiment de sa nouvelle existence, René supplia Chactas de le faire admettre au nombre des guerriers natchez et de l'adopter lui-même pour son fils.

— Tu trouveras une natte dans ma cabane, répondit le sachem, et mes vieux ans s'en réjouiront. Mais le Soleil est absent : tu ne peux être adopté qu'après son retour. Mon hôte, réfléchis bien au parti que tu veux prendre. Trouveras-tu dans nos savanes le repos que tu viens y chercher ? Es-tu certain de ne jamais nourrir dans ton cœur les regrets de la patrie ? Tout se réduit souvent, pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs. L'homme entretient dans son sein un désir de bonheur qui ne se détruit ni ne se réalise ; il y a dans nos bois une plante dont la fleur se forme et ne s'épanouit jamais : c'est l'espérance. (LIVRE PREMIER.)

Céluta et Mila

René n'a passé qu'une nuit au village, et voici commencer, avec son initiation à la vie sauvage, la rivalité tendre dont il sera l'objet entre Céluta et Mila, la Julie et la Claire des *Natches*.

CEPENDANT les femmes souriaient des manières de l'étranger ; c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point. Céluta fut chargée d'appréter le repas de l'hôte de Chactas : elle prit de la farine de maïs qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine ; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille ; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax : ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Céluta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie : elle lui servit en même temps, avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-ci, enseigné par Chactas, se leva, imposa les deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avait perdu son père et sa mère, et elle n'avait plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve : Céluta retourna à son ouvrage ; René commença son repas du matin.

Alors Céluta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disait :

« Voici le plaqueminier ; sous ce plaqueminier il y a un gazon ; sous ce gazon repose une femme. Moi qui pleure sous le plaqueminier, je m'appelle Céluta : je suis fille de la femme qui repose sous le gazon ; elle était ma mère.

» Ma mère me dit en mourant : Travaille ; sois fidèle à ton époux quand tu l'auras trouvé ; s'il est heureux, sois humble et timide ; n'approche de lui que lorsqu'il te dira : Viens, mes lèvres veulent parler aux tiennes.

» S'il est infortuné, sois prodigue de tes caresses ; que ton âme environne la sienne, que ta chair soit insensible aux vents et aux douleurs. Moi, qui m'appelle Céluta, je pleure maintenant sous le plaqueminier ; je suis la fille de la femme qui repose sous le gazon. »

L'Indienne, en chantant ces paroles, tremblait, et des larmes coulaient comme des perles le long de ses joues : elle ne savait pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenait des derniers conseils de sa mère. René sentait lui-même ses yeux humides. La famille partageait l'émotion de Céluta ; et toute la cabane pleurait de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

A peine cette scène était terminée qu'un guerrier parut : il apportait une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtît une cabane. Il conduisait en même temps une vierge plus belle et plus jeune que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Céluta baissa la tête dans son sein : Chactas, averti de ce qui se passait, devina le reste. Alors d'une voix courroucée : « Veut-on faire un affront à Chactas ? Le guerrier adopté par moi ne doit pas être traité comme un étranger. »

Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria : « René, adopté par Chactas, ne doit pas être regardé comme un étranger. »

Cependant Chactas conseilla au frère d'Amélie de faire un présent à Mila, dans la crainte d'offenser une famille puissante qui comptait plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya ; il en tira un collier de porcelaine : ce collier était monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre de refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisait ces choses par le conseil de Chactas ; il donna le collier à Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre père et votre mère ! plus heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

La paix descendit sur la cabane le reste de la journée ; Céluta retourna chez son frère Outougamiz ; Mila, chez ses parents ; et Chactas alla converser avec les sachems. (II.)

L'Amour de Céluta

Pendant que le conseil délibère sur la question d'adopter ou non le nouveau venu, René se promène et arrive jusqu'à la hutte d'Outougamiz et de Céluta.

LA fille des Natchez était assise sur une natte ; elle traçait en fil de pourpre, sur une peau d'original, les guerres des Natchez contre les Siminoles. On voyait Chactas au moment d'être brûlé dans le cadre de feu et délivré par Atala. Profondément occupée, Céluta se penchait sur son ouvrage ; ses cheveux, semblables à la fleur d'hyacinthe, se partageaient sur son cou et tombaient des deux côtés de son sein, comme un voile. Lorsqu'elle venait à tirer en arrière un long fil, en déployant lentement son bras nu, les Grâces étaient moins charmantes. (III.)

La conversation s'engage. René et Outougamiz se jurent amitié.

RENÉ, Outougamiz et Céluta errèrent ensuite dans la forêt ; Outougamiz s'appuyait sur le bras de René ; Céluta les suivait. Outougamiz tournait souvent la tête pour la regarder, et autant de fois il rencontrait les yeux de l'Indienne, où l'on voyait sourire des larmes. Comme trois vertus habitant la même âme, ainsi passaient dans ce lieu ces trois modèles d'amitié, d'amour et de noblesse. Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié ; ils disaient :

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur le tronc des pins : nous écarterons avec le même rameau l'insecte des savanes : nos paroles secrètes seront entendues dans la cime des arbres.

» Si vous êtes dans un désert, c'est mon ami qui en fait le charme ; si vous dansez dans l'assemblée des peuples, c'est encore mon ami qui cause vos plaisirs.

« Mon ami et moi avons tressé nos cœurs comme des lianes : ces lianes fleuriront et se dessècheront ensemble. »

Tels étaient les chants du couple fraternel. Le soleil, dans ce moment, vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt : les roseaux, les buissons, les chênes s'animent ; chaque fontaine soupirait ce que l'amitié a de plus doux, chaque arbre en parlait le langage, chaque oiseau en chantait les délices. Mais René était le génie du malheur égaré dans ces retraites enchantées.

Rentrés dans la cabane, on servit le festin de l'amitié : c'étaient des fruits entourés de fleurs. Les deux amis s'apprenaient à prononcer dans leur langue les noms de père, de mère,

de sœur, d'épouse. Outougamiz voulut que sa sœur s'occupât d'un vêtement indien pour l'homme blanc. Céluta déroule aussitôt un ruban de lin ; elle invite René à se lever et appuie une main tremblante sur l'épaule du fils de Chactas, en laissant pendre le ruban jusqu'à terre. Mais lorsque, passant le ruban sous le bras de René, elle approcha son sein si près de celui du jeune homme qu'il en ressentit la chaleur sur sa poitrine ; lorsque, levant sur le frère d'Amélie des yeux qui brillaient à travers ses longues paupières ; lorsque, s'efforçant de prononcer quelques mots, les mots vinrent expirer sur ses lèvres, elle trouva l'épreuve trop forte et n'acheva point l'ouvrage de l'amitié !

Douce journée ! votre souvenir ne s'effaça de la cabane des Natchez que quand les cœurs que vous aviez attendris cessèrent de battre. Pour apprécier vos délices, il faut avoir élevé comme moi sa pensée vers le ciel, du fond des solitudes du Nouveau Monde. (III.)

Combat imprévu

Mais René a un rival dans Ondouré, Indien ambitieux et retors que fatigue, tout en le servant, l'amour criminel d'Akan-sie, la Femme-Chef¹. De là ce combat homérique, présenté par Chateaubriand avec une curieuse surabondance de souvenirs littéraires et de comparaisons.

ENTRE la cabane de Chactas et celle d'Outougamiz s'élevait un bocage de smilax qui répandait une ombre noire sur la terre ; les chênes verts dont il était surmonté en augmentaient les ténèbres. Le frère d'Amélie, revenant de prêter le serment de l'amitié, s'était assis auprès d'une source qui coulait parmi ce bois : ainsi que l'Arabe accablé par la chaleur du jour s'arrête au puits du chameau, René s'était reposé sur la mousse qui bordait la fontaine. Soudain un cri perce les airs : c'était ce cri de guerre des sauvages dont il est impossible de peindre l'horreur, cri que la victime n'entend presque jamais, car elle est trappée de la hache au moment même : tel le boulet suit la lumière ; tel le cri du fils de Pélée retentit aux rives du Simoïs, lorsque le héros, la tête surmontée d'une flamme, s'avança pour sauver le corps de Patrocle : les bataillons se renversèrent, les chevaux effrayés prirent la fuite, et douze des premiers Troyens tombèrent dans l'éternelle nuit.

C'en était fait des jours du frère d'Amélie, si les esprits attachés à ses pas ne l'avaient eux-mêmes sauvé du coup fatal, afin que sa vie prolongée devînt encore plus malheureuse, plus

1. C'est la plus proche parente du Soleil ou Grand Chef natchez.

propre à servir les desseins de l'enfer. Docile aux ordres de Satan, la Nuit, toujours cachée dans ces lieux, détourna elle-même la hache, qui, sifflant à l'oreille de René, alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre.

A cette attaque imprévue, René se lève. Furieux d'avoir manqué le but, Ondouré se précipite, le poignard à la main, sur le frère d'Amélie, et le blesse au-dessous du sein. Le sang s'élançait en jet de pourpre, comme la liqueur de Bacchus jaillit sous le fer dont une troupe de joyeux vigneron a percé un vaste tonneau.

René saisit la main meurtrière et veut en arracher le poignard ; Ondouré résiste, jette son bras gauche autour du frère d'Amélie, essaye de l'ébranler et de le précipiter à terre. Les deux guerriers se poussent et se repoussent, se dégagent et se reprennent, font mille efforts, l'un pour dominer son adversaire, l'autre pour conserver son avantage. Leurs mains s'entrelacent sur le poignard que celui-ci veut garder, que celui-là veut saisir. Tantôt ils se penchent en arrière et tâchent par de mutuelles secousses de s'arracher l'arme fatale ; tantôt ils cherchent à s'en rendre maîtres, en la faisant tourner comme le rayon de la roue d'un char, afin de se contraindre à lâcher prise par la douleur. Leurs mains tordues s'ouvrent et changent adroitement de place sur la longueur du poignard ; leur genou droit plie, leur jambe gauche s'étend en arrière, leur corps se penche sur un côté, leurs têtes se touchent et mêlent leurs chevelures en désordre.

Tout à coup, se redressant, les adversaires s'approchent poitrine contre poitrine, front contre front : leurs bras tendus s'élèvent au-dessus de leurs têtes, et leurs muscles se dessinent comme ceux d'Hercule et d'Antée. Dans cette lutte, leur haleine devient courte et bruyante ; ils se couvrent de poussière, de sang et de sueur : de leurs corps meurtris s'élève une fumée, comme cette vapeur d'été que le soir fait sortir d'un champ brûlé par le soleil.

Sur les rivages du Nil ou dans les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps une femelle brillante : les rivaux s'élançant des bords opposés du fleuve et se joignent au milieu. De leurs bras ils se saisissent ; ils ouvrent des gueules effroyables ; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible ; leurs écailles se choquent comme les armures de deux guerriers ; le sang coule de leurs mâchoires écumantes et jaillit en gerbes de leurs naseaux brûlants : ils poussent de sourds mugissements, semblables au bruit lointain du tonnerre. Le fleuve, qu'ils frappent de leur queue, mugit autour de leurs flancs comme autour d'un vaisseau battu par la tempête. Tantôt ils s'abîment dans des gouffres sans fond et continuent

leur lutte au voisinage des enfers : un impur limon s'élève sur les eaux ; tantôt ils remontent à la surface des vagues, se chargent avec une furie redoublée, s'enfoncent de nouveau dans les ondes, reparaissent, plongent, reviennent, replongent et semblent vouloir éterniser leur épouvantable combat : tels se pressent les deux guerriers, tels ils s'étouffent dans leurs bras, serrés par les nœuds de la colère. Le lierre s'unit moins étroitement à l'ormeau, le serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une sœur chérie, l'enfant altéré à la mamelle de sa mère. La rage des deux guerriers monte à son comble. Le frère d'Amélie combat en silence son rival, qui lui résiste en poussant des cris. René, plus agile, a la bravoure du Français ; Ondouré, plus robuste, a la férocité du sauvage.

L'Éternel n'avait point encore pesé dans ses balances d'or la destinée de ces guerriers ; la victoire demeurerait incertaine. Mais enfin le frère d'Amélie rassemble toutes ses forces, porte une main à la gorge du Natchez, soulève ses pieds avec les siens, lui fait perdre à la fois l'air et la terre, le pousse d'une poitrine vigoureuse, l'abat comme un pin et tombe avec lui. En vain Ondouré se débat : René le tient sous ses genoux et le menace de la mort avec le poignard arraché à une main déloyale. Déjà généreux par la victoire, le frère d'Amélie sent sa colère expirer : un pêcher couvert de ses fleurs, au milieu des plaines de l'Arménie, cache un moment sa beauté dans un tourbillon de vent ; mais il reparait avec toutes ses grâces lorsque le tourbillon est passé, et le front de l'arbre charmant sourit immobile dans la sérénité des airs : ainsi René reprend sa douceur et son calme. Il se relève, et, tendant la main au sauvage : « Malheureux, lui dit-il, que t'ai-je fait ? » René s'éloigne et laisse Ondouré livré non à ses remords, mais au désespoir d'avoir été vaincu et désarmé. (III.)

Chactas en France

On est à l'époque de la chasse au castor. Chactas et René remontent sur la même pirogue le Meschacébé, puis l'Ohio. C'est là que le vieillard raconte l'histoire d'Atala¹, puis comment, adopté par la nation iroquoise, il fut traitreusement pris par les Français du Canada et visita la France en compagnie du gouverneur, comme jadis le Persan de Montesquieu. Le voici à Versailles.

« A TRAVERS une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Ononthio² : « Où

1. Détachée en 1801 des Natchez (voir CHATEAUBRIAND, *Atala, René, le Dernier Abencerage*, Bibliothèque Larousse). — 2. Le gouverneur du Canada (mot à mot : la haute montagne).

est donc la nation des guerriers libres ? » Nous trouvâmes le Soleil assis, comme un génie, sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton avec lequel il jugeait les peuples. Ononthio nous présenta à ce Grand Chef, en disant :

» — Sire, les sujets de Votre Majesté ¹...

» Je me tournai vers les chefs des Cinq-Nations et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux ; » et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier sachem :

» — Puissant Soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'étendent jusqu'au milieu de la terre, Ononthio vient de prononcer une parole qu'un génie ennemi lui aura sans doute inspirée : mais toi, qu'Athaënsic ² n'a pas privé de sens, tu es trop prudent pour te persuader que nous soyons tes esclaves.

» A ces paroles qui sortaient ingénument de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours.

» — Chef des chefs, tu nous as retenus dans la hutte de la servitude par la plus indigne trahison. Si tu étais venu chanter la chanson de paix chez nos vieillards, nous aurions respecté en toi les manitous vengeurs des traités. Cependant la grandeur de notre âme veut que nous t'excusions ; car le souverain Esprit ôte et donne la raison comme il lui plaît, et il n'y a rien de plus insensé et de plus misérable qu'un homme abandonné à lui-même. Enterrons donc la hache dont le manche est teint de sang ; éclaircissons la chaîne d'amitié, et puisse notre union durer autant que la terre et le soleil ! J'ai dit.

» En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au Soleil ; mais sans doute quelque génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son front : on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane. (vi.)

Chactas se promène dans Paris, va au spectacle et intéresse Ninon de Lenclos, qui l'emmène souper chez elle. On a parlé arts, belles-lettres et philosophie.

» DES esclaves annoncèrent le banquet aux conviés. Des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'oiseaux, nous offrirent leurs élégantes richesses. Le vin était excellent, la gaieté véritable, et les propos aussi fins que ceux des Hurons. La volage ikouessen ³, qui m'avait donné un siège à sa droite, se raillait de moi et me disait : « Parle-moi donc de tes forêts. Je voudrais savoir si en Huronie il y a, comme parmi nous, de grandes

1. Louis XIV (Ch.). — 2. La vengeance (Ch.). — 3. Courtisane.

dames qui veulent faire enfermer au couvent de pauvres jeunes filles, parce que ces jeunes filles prétendent jouir de leur liberté. Oh ! c'est un beau pays que le tien, où l'on dit ce que l'on pense au Grand Chef, et où chacun fait ce qu'il a envie de faire ! Ici c'est précisément le contraire : tout le monde est obligé de mentir au Soleil et de se soumettre à la volonté de son voisin : c'est pour cela que tout va chez nous à merveille. »

» Cette femme ajouta beaucoup d'autres propos où, sous l'apparence de la frivolité, je découvris des pensées très graves. On joua gracieusement sur la réponse que j'avais faite aux sorciers de la grande hutte, et que l'ikouessen disait être admirable. « Mais, ajouta-t-elle, je veux savoir à mon tour ce que tu as trouvé de plus sensé parmi nous. Comme je ne t'ai parlé ni de ta peau ni de tes oreilles, j'espère que tu me feras une autre réponse que celle qui t'a perdu dans l'esprit de nos philosophes. »

» — Mousse blanche des chênes qui sers à la couché des héros, répondis-je, les galériens et les femmes comme toi me semblent avoir toute la sagesse de ta nation.

» Ce mot fit rire la table hospitalière, et la coupe de la liberté fut vidée en l'honneur de Chactas.

» Alors les génies des amours déroberent la conversation et la tournèrent sur un sujet trop aimable. Le souvenir de la fille de Lopez remua les secrets de mon sein et le fit palpiter. Une convive remarqua que si la passion crée des tempêtes, l'âge les vient bientôt calmer, et que l'on recouvre en peu de temps la tranquillité d'âme où l'on était avant d'avoir perdu la paix de l'enfance. Les guerriers applaudirent à cette observation; je répondis :

» — Je ne puis trouver le calme dont on jouit après l'orage semblable à celui qui a précédé cet orage : le voyageur qui n'est pas parti n'est pas le voyageur revenu ; le bûcher qui n'a point encore été allumé n'est pas le bûcher éteint. L'innocence et la raison sont deux arbres plantés aux extrémités de la vie : à leurs pieds, il est vrai, on trouve également le repos ; mais, l'arbre de l'innocence est chargé de parfums, de boutons de fleurs, de jeune verdure ; l'arbre de la raison n'est qu'un vieux chêne séché sur sa tige, dépouillé de son ombrage par la foudre et les vents du ciel.

» C'était ainsi que nous devisions à ce festin : je t'en ai fait le détail minutieux, car c'est là qu'ayant aperçu les hommes à leur plus haut point de civilisation, je te les devais peindre avec une scrupuleuse exactitude. Les choses de la société et de la nature, présentées dans leur extrême opposition, te fourniront le moyen de peser, avec le moins d'erreur possible, le bien et le mal des deux états.

» Nous étions prêts à quitter les tables, lorsqu'on apporta

à notre magicienne un berceau couronné de fleurs : il renfermait un enfant du voisinage qui réclamait, disait la nourrice, les présents de naissance. L'ikouessen connaissait les parents du nouveau-né : elle le prit dans ses bras, lui trouva un air malicieux ¹, et promit de lui donner un jour des grains de porcelaine ² pour acheter des colliers ³. » (VI.)

Tristesse de René

Quand Chactas a fini le récit de ses aventures en France et en Amérique, la chasse commence. René, par inadvertance, tue des femelles sur le territoire des Illinois, que ce crime exaspère et qui déclarent la guerre aux Natchez. Sa tristesse habituelle s'en accroît.

LA passion de Céluta s'augmentait en silence. René était devenu l'ami d'Outougamiz. Ne serait-il pas possible à Céluta d'obtenir la main de René ? Les murmures que l'on commençait à élever de toutes parts contre le guerrier blanc ne faisaient qu'attacher davantage l'Indienne à ce guerrier : l'amour se plaît au dévouement et aux sacrifices. Les prêtres ne cessaient de répéter que des signes s'étaient montrés dans les airs, la nuit de la convocation du conseil ; que le serpent sacré avait disparu le jour d'une adoption funeste ; que les femelles de castors avaient été tuées ; que le salut de la nation se trouvait exposé par la présence d'un étranger sacrilège : il fallait des expiations. Redits autour d'elle, ces propos troublaient Céluta : l'injustice de l'accusation la révoltait, et le sentiment de cette injustice fortifiait son amour, désormais irrésistible.

Mais René ne partageait point ce penchant ; il n'avait point changé de nature ; il accomplissait son sort dans toute sa rigueur. Déjà la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avaient produite dans son âme commençait à perdre sa puissance : les tristesses du frère d'Amélie revenaient, et le souvenir de ses chagrins, au lieu de s'affaiblir par le temps, semblait s'accroître. Les déserts n'avaient pas plus satisfait René que le monde, et, dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avait déjà tari la solitude, comme il avait épuisé la société. Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur,

1. Voltaire (Ch.). — 2. De l'argent (Ch.). — 3. Des livres (Ch.).

sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir. (ix.)

Français et Peaux Rouges

Cependant, grâce aux machinations d'Ondouré, la guerre a éclaté entre les Français de la Louisiane et les Natchez. Le livre X raconte à la manière épique leur grande bataille. C'est une première épreuve du livre VI des *Marbrys*. On en jugera par quelques extraits. Voici l'épisode d'Outougamiz et de Bois-Robert, qui pourrait bien avoir inspiré Vigny dans une page célèbre de la *Canne de jonc* (la bataille de Reims).

OUTOUGAMIZ fait tourner l'arme héréditaire¹ autour de sa tête, et, la laissant échapper, elle va, d'un vol impétueux, frapper Valbel au-dessous de l'oreille gauche : la vertèbre est coupée. Le soldat ami de la joie penche la tête sur l'épaule droite, tandis que son sang rougit son bras et sa poitrine : on dirait qu'il s'endort au milieu des coupes de vin répandues, comme il voulait faire dans les orgies d'un festin.

Le rapide sauvage suit la hache qu'il a lancée, la reprend, et en décharge un coup effroyable sur Bois-Robert, dont la poitrine s'ouvre comme celle d'une blanche victime sous le couteau du sacrificateur. Bois-Robert avait pour aïeul ce guerrier qui escalada les rochers de Fécamp. Il comptait à peine dix-sept années : sa mère, assise sur le rivage de la France, avait longtemps regardé, en répandant des pleurs, le vaisseau qui emportait le fils de son amour. Outougamiz est tout à coup frappé de la pâleur du jeune homme, de la grâce de cette chevelure blonde qui ombrage un front décoloré, et descend, second voile, sur des yeux déjà recouverts de leurs longues paupières.

« Pauvre nonpareille, lui dit-il, qui te revêtais à peine d'un léger duvet, te voilà tombé de ton nid ! Tu ne chanteras plus sur la branche ! Puisse ta mère, si tu as une mère, pardonner à Outougamiz ! Les douleurs d'une mère sont bien grandes. Hélas ! tu étais à peu près de mon âge ! Et moi aussi, il me faudra mourir ! Mais les esprits sont témoins que je n'avais aucune haine contre toi ; je n'ai fait ce mal qu'en défendant la tombe de ma mère. » Ainsi vous parliez, naïf et tendre sauvage ; les larmes roulaient dans vos yeux. Bois-Robert entendit votre simple éloge funèbre, et il sourit en exhalant son dernier soupir. (x.)

1. Sa hache.

La bataille continuerait si le roi des enfers, jugeant le massacre suffisant, n'ordonnait à la Nuit de l'arrêter. Ainsi, dans les *Martyrs*, la mer sépare les Romains et les Francs.

IL vole à la grotte où le démon de la Nuit se cache pendant que le soleil anime la nature. La reine des ténèbres était alors occupée à se parer. Les Songes plaçaient des diamants dans sa chevelure azurée ; les Mystères couvraient son front d'un bandeau, et les Amours, nouant autour d'elle les crêpes de son écharpe, ne laissaient paraître qu'une de ses mamelles, semblable au globe de la lune : pour sceptre, elle tenait un bouquet de pavots. Tantôt elle souriait dans un profond silence, tantôt elle faisait entendre des chants comme ceux du rossignol ; la Volupté rouvrait sans cesse ses yeux, qu'un doux sommeil fermait sans cesse ; le bruit de ses ailes imitait le murmure d'une source ou le frémissement du feuillage ; les zéphyrus naissaient de son haleine. Ce démon de la Nuit avait toutes les grâces de l'ange de la Nuit ; mais, comme celui-ci, il ne présidait point au repos de la vertu, et ne pouvait inspirer que des plaisirs ou des crimes ¹.

Jamais le monarque des ombres n'avait vu sa fille aussi charmante. « Ange ravissant, lui dit-il, il n'est pas temps de vous parer : quittez ces brillants atours, et prenez votre robe des tempêtes. Vous savez ce que vous me devez : vous n'étiez pas avant la chute de l'homme, et vous avez pris naissance dans mes ténèbres. »

La Nuit, fille obéissante, arrache ses ornements : elle se revêt de vapeurs et de nuages, comme lorsqu'elle veut favoriser des amours funestes ou les noirs complots de l'assassin. Elle attelle à son char deux hiboux qui poussent des cris dolents et lamentables : conduite par le prince des enfers, elle arrive sur le champ de bataille.

Soudain les guerriers cessent de se voir et ne portent plus dans l'ombre que des coups inutiles. Le ciel ouvre ses cataractes ; un déluge, se précipitant des nues, éteint les salpêtres de Mars. Les vents agitent les forêts ; mais cet orage est sans tonnerre, car Jéhovah s'est réservé les trésors de la grêle et de la foudre.

Le combat cesse. Chépar fait sonner la retraite ; l'armée française se replie confusément dans l'obscurité et rétrograde vers ses retranchements. Chaque chef suit avec sa troupe le chemin qu'il croit le plus court, tandis que des soldats égarés tombent dans les précipices ou se noient dans les torrents.

Alors la Nuit, déchirant ses voiles et calmant ses souffles,

1. Voir dans *l'Eloa* de Vigny, qui fut d'ailleurs publiée avant les *Natchez* :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas...

laisse descendre une lueur incertaine sur le champ du combat, où les Indiens étaient demeurés épars. Aux reflets de la lune, on apercevait des arbres brisés par les bombes et les boulets, des cadavres flottant dans le débordement du Meschacebé, des chevaux abattus ou errant à l'aventure, des caissons, des affûts et des canons renversés, des armes et des drapeaux abandonnés, des groupes de jeunes sauvages immobiles et quelques sachems isolés, dont la tête chauve et mouillée jetait une pâle lumière. Ainsi, du haut de la forteresse de Memphis, quand le Nil a surmonté ses rivages, on découvre, au milieu des plaines inondées, quelques palmiers à demi déracinés, des ruines qui sortent du sein des flots et le sommet grisâtre des Pyramides. (x.)

Le Retour de René

Une autre bataille a eu lieu entre Natchez et Illinois. René, blessé et pris, allait être torturé : Outougamiz le délivre et le ramène expirant aux abords du village.

UN bruit léger et le souffle d'un air parfumé firent relever la tête à Outougamiz : une femme était à ses côtés. Malgré la pâleur et le vêtement en désordre de cette femme, comment l'Indien l'aurait-il méconnue ? Outougamiz laisse échapper, de surprise et de joie, le front de René ; il s'écrie : « Ma sœur, est-ce toi ? »

Céluta recule ; elle s'était approchée des deux amis sans les découvrir ; le son de la voix de son frère l'a étonnée : « Mon frère ! répond-elle ; mon frère ! les génies me l'ont ravi ! L'homme blanc a expiré dans le cadre de feu ¹ ! Tous les jours je viens attendre les voyageurs à cette limite ; mais ils ne reparaitront plus ! »

Outougamiz se lève, s'avance vers Céluta, qui aurait pris la fuite si elle n'avait remarqué avec une pitié profonde la marche chancelante du guerrier. Vous eussiez vu sur le front de l'Indienne passer tour à tour le sentiment de la plus profonde terreur et de la plus vive espérance. Céluta hésitait encore, quand elle aperçoit, attaché au sein de son frère, le manitou de l'amitié. Elle vole à Outougamiz, qu'elle embrasse et soutient à la fois ; mais Outougamiz :

— Je l'ai sauvé ! il est là... mais il est mort si tu n'as rien pour le nourrir.

L'amour a entendu la voix de l'amitié ! Céluta est déjà à genoux : timide et tremblante, elle a relevé le front de l'étranger mourant ; René lui-même a reconnu la fille du désert, et ses

1. Où l'on torturait les prisonniers.

lèvres ont essayé de sourire. Outougamiz, la tête penchée dans son sein, les mains jointes et tombantes, disait : Témoin du serment de l'amitié, ma sœur, tu viens voir si je l'ai bien tenu. J'aurais dû ramener mon ami plein de vie, et le voilà qui expire ! je suis un mauvais ami, un guerrier sans force. Mais toi, as-tu quelque chose pour ranimer mon ami ?

— Je n'ai rien ! s'écrie Céluta désespérée. Ah ! s'il eût été mon époux, s'il eût fécondé mon sein, il pourrait boire avec son enfant à la source de la vie ! Souhait divin de l'amante et de la mère !

La chaste Indienne rougit comme si elle eût craint d'avoir été comprise de René. Les yeux de cette femme étaient fixés au ciel, son visage était inspiré : on eût dit que, dans une illusion passionnée, Céluta croyait nourrir et son fils et le père de son fils.

Amitié, qui m'avez raconté ces merveilles, que ne me donâtes-vous le talent pour les peindre ! j'avais le cœur pour les sentir ¹. (XII.)

Le Mariage de René

La deuxième partie continue, sans appareil épique, l'histoire de René aux Natchez. Le héros est guéri et, par reconnaissance, épouse Céluta sans l'aimer.

CEPENDANT les blessures de René se fermaient ; des simples, connus des sauvages, rétablissaient ses forces avec une étonnante rapidité. Il n'avait qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'était d'épouser Céluta. Le sacrifice était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie ; aucune passion ne pouvait entrer dans son cœur ; mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance ; du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée que de trouver un malheur dans un devoir.

Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Céluta à Adario ; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami allait devenir son frère. Céluta, rougissant, accorda son consentement avec cette grâce modeste qui respirait en elle ; mais elle éprouvait quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge près de passer dans les bras d'un époux. Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisait l'image, elle était frappée d'une tristesse involontaire ;

1. C'est ici que s'arrête la première partie des *Natchez*, celle qu'on peut en appeler l'épopée. Ce qui suit n'est plus qu'un simple récit, pour lequel l'auteur, renonçant à la forme épique, adopte celle de la narration (Ch.).

un secret pressentiment serrait son cœur : René lui inspirait une terreur dont elle ne se pouvait défendre ; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein de cet homme comme on tombe dans un abîme...

Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu d'un cercle de leurs parents, René et Céluta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devaient habiter.

L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au Maître de la nature, comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

Les regards distraits du frère d'Amélie se promenaient sur la solitude : son bonheur ressemblait à du repentir. René avait désiré un désert, une femme et la liberté : il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui, du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité.

Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme était plus belle que Céluta ? Il l'emmena au fond des forêts, et promena son indépendance de solitude en solitude ; mais quand il avait pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices ; quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées.

Le vide qui s'était formé au fond de son âme ne pouvait plus être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du ciel, qui faisait à la fois son supplice et son génie ; René troublait tout par sa présence : les passions sortaient de lui, n'y pouvaient rentrer : il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience et qui le portait à regret.

La Moisson de la folle avoine

C'est peu après qu'a lieu la moisson de la folle avoine, dont le récit rappelle assez celui des vendanges de Clarens (*Nouvelle Héloïse*), avec une tout autre poésie.

ON s'embarque dans des canots, sur la rivière qui coulait au bas de la colline où la cabane de René était bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière était bordée y répandaient l'ombre ; les pirogues s'ouvraient un chemin à travers les plantes qui couvraient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pé-

nétrait la profondeur des flots roulant sur des sables d'or, ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposaient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyaient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

On arrive au lieu désigné : c'était une baie où la folle avoine ¹ croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des sauvages, prend racine dans les eaux ; son grain est de la nature du riz : il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs ; avec ces cordes ils saisissaient les tiges de la folle avoine, qu'ils liaient en gerbe ; puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappaient avec un fléau léger ; le grain mûr tombait dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des sauvages animaient cette scène moitié marine, moitié rustique.

Le champ était moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte ; sa lumière descendait sur la rivière, entre les saules à peine frémissants. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivaient les canots à la nage, comme des sirènes ou des tritons ; l'air s'embaumait de l'odeur de la moisson nouvelle, mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du Grand Chef était à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisait le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil ! tu n'as pas toujours été heureuse ! Lorsque, contrainte par Athaënsic de quitter le lit nuptial, tu sors des portes du matin, tes bras arrondis, étendus vers l'orient, appellent inutilement ton époux.

» Ce sont encore ces beaux bras que tu entr'ouvres lorsque tu te retournes vers l'occident, et que la cruelle Athaënsic ² force à son tour le Soleil à fuir devant toi.

» Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est devenue ta

1. Sorte de riz qui croit dans les rivières (Ch.).

2. Génie de la vengeance.

compagne : elle ne te quitte jamais, soit que tu te plaises à errer à travers les nuages, soit qu'immobile dans le ciel, tu tiennes tes yeux fixés sur les bois ; soit que, penchée au bord des ondes du Meschacébé, tu t'abandonnes à la rêverie ; soit que tes pas s'égarerent avec les fantômes le long des pâles bruyères.

» Mais, ô Lune ! que tu es belle dans ta tristesse ! L'Ourse étoilée s'éclipse devant tes charmes, tes regards veloutent l'azur du ciel : ils rendent les nues diaphanes ; ils font briller les fleuves comme des serpents ; ils argentent la cime des arbres ; ils couvrent de blancheur le sommet des montagnes ; ils changent en une mer de lait les vapeurs de la vallée.

» C'est ta lumière, ô Lune ! qui donne de grandes pensées aux sachems ; c'est ta lumière qui remplit le cœur d'un amant du souvenir de sa maîtresse : à ta clarté, la mère veille au berceau de son fils ; à ta clarté, les guerriers marchent aux ennemis de la patrie ; à ta clarté, les chasseurs tendent des pièges aux hôtes des forêts ; et maintenant, à ta clarté, chargés des dons du Grand Esprit, nous allons revoir nos heureuses cabanes. »

Ainsi chantait le prêtre : à chaque strophe, la conque mêlait ses sons au chœur général des Natchez ; un recueillement religieux avait saisi Céluta, René, d'Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux Chactas : le pressentiment d'un avenir malheureux s'était emparé de leurs cœurs. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs ; et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice elle y mêle la crainte de le perdre. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions ; cette voix semblait sortir de l'eau ; elle disait : « Mon libérateur, me voici. » René, d'Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila qui nageait auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montrait au-dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide ; quelques épis de folle avoine, capricieusement tressés, ornaient son front. Sa figure riante brillait à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux ; des filets d'argent coulaient le long de ses joues : on eût pris la petite Indienne pour une naïade qui avait dérobé la couronne de Cérés.

— Outougamiz, disait-elle, viens donc te baigner avec moi. Pour le guerrier blanc, ton frère, j'en aurais peur.

Outougamiz saute par-dessus le bord de la pirogue. Mila se mit à nager de concert avec lui. Tantôt elle se balançait lentement, le visage tourné vers le ciel : vous eussiez cru qu'elle dormait sur les vagues ; tantôt, frappant de son pied l'onde élastique, elle glissait rapidement dans le fleuve. Quelquefois, s'élevant à demi, elle avait l'air de se tenir debout ; quelquefois

ses bras écartaient l'onde avec grâce : dans cette position, elle tournait un peu la tête, et l'extrémité de ses pieds se montrait à la surface des flots. Son sein, légèrement enflé à l'œil sous le voile liquide, paraissait enfermé dans un globe de cristal : elle traçait, par ses mouvements, une multitude de cercles qui, se poussant les uns sur les autres, s'étendaient au loin : Mila s'ébattait au milieu de ces ondulations brillantes comme un cygne qui baigne son cou et ses ailes.

La langueur des attitudes de Mila aurait pu faire croire qu'elle cherchait des voluptés cachées dans ces ondes mystérieuses ; mais le calme de sa voix et la simplicité de ses paroles ne décelaient que la plus tranquille innocence. Il en était ainsi des caprices de l'élégante Indienne avec Outougamiz : elle passait à son cou un bras humide ; elle approchait son visage si près du sien qu'elle lui faisait sentir à la fois la fraîcheur de ses joues et la chaleur de ses lèvres. Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, elle n'était séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendait encore ses entrelacements plus doux : « N'était-ce pas ainsi, disait-elle, que tu étais couché avec René sur le lit de roseaux, au fond du marais ? » Il ne fallait chercher dans ces jeux que ceux d'un enfant plein de charme ; et si quelque chose d'inconnu se mêlait aux pensées de Mila, ce n'était point à Outougamiz que s'adressaient ces pensées.

Tant de grâces n'avaient point échappé à la fille de Tabamica : moins René y avait paru sensible, plus elle craignit une délicatesse affectée. Rentrée dans sa demeure, elle se trouva mal : bien que son sein maternel n'eût encore compté que sept fois le retour de l'astre témoin des plaisirs de Mila, Céluta sentit que l'enfant de René se hâterait d'arriver à la triste lumière des cieux, afin de partager les destinées de son père.

Le frère d'Amélie avait passé la nuit dans les bois : au lever du soleil, il ne retrouva Céluta ni dans la cabane, ni à la fontaine, ni au champ des fleurs. Il apprit bientôt que, pressée pendant la nuit par des douleurs, son épouse s'était retirée à la hutte que lui avaient bâtie les matrones, selon l'usage, et qu'elle resterait dans cette hutte un nombre de jours plus ou moins long, selon le sexe de l'enfant.

Entre Mila et Céluta

Eprise de René, Mila le poursuit de ses coquetteries ingénues auxquelles il ne sait comment répondre.

UN soir, celui-ci était assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau Monde. Quelques baumiers isolés bordaient le rivage ; le pélican, le cou reployé,

le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenait immobile à la pointe d'un rocher ; les dindes sauvages élevaient leur voix rauque du haut des magnolias ; les flots du lac, unis comme un miroir, répétaient les feux du soleil couchant. Mila survint.

— Me voici ! dit-elle ; je suis tout étonnée, je t'assure, j'avais peur d'être grondée.

— Et pourquoi vous gronder ? dit René.

— Je ne sais, répondit Mila en s'asseyant et s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

— N'auriez-vous point quelque secret ? répliqua René.

— Grand Esprit ! s'écria Mila, est-ce que j'aurais un secret ? J'ai beau penser, je ne me souviens de rien.

Mila posa ses deux petites mains sur les genoux de René, inclina la tête sur ses mains, et se mit à rêver en regardant le lac. René souffrait de cette attitude, mais il n'avait pas le courage de repousser cette enfant. Il s'aperçut au bout de quelque temps que Mila s'était endormie.

Age de candeur, qui ne connais aucun péril ! âge de confiance, que tu passes vite ! — Quel bonheur pour toi, Mila, murmura sourdement René, si tu dormais ici ton dernier sommeil !

— Que dis-tu ? s'écria Mila, tirée de son assoupissement. Pourquoi m'as-tu réveillée ? Je faisais un si beau rêve !

— Vous feriez mieux, dit René, de me chanter une chanson plutôt que de dormir ainsi comme un enfant.

— C'est bien vrai, dit Mila. Attends que je me réveille. Et elle frotta ses yeux humides de sommeil et de larmes.

— Je me souviens, reprit-elle, d'une chanson de Céluta. O Céluta ! comme elle est heureuse ! comme elle mérite de l'être ! C'est ta femme, n'est-ce pas ?

Mila se prit à chanter ; elle avait dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter longtemps ; elle brouilla tous ses souvenirs et pleura de dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

La mère de Mila, qui la suivait, la trouva assise aux genoux de René ; elle la frappa avec une touffe de lilas qu'elle tenait à la main, et Mila s'échappa en jetant des feuilles à sa mère. L'imprudente colère de la matrone révéla la course de sa fille ; le bruit s'en répandit de toutes parts. Mila elle-même s'empressa de dire à Céluta qu'elle avait dormi sur les genoux du guerrier blanc, au bord du lac. Céluta n'avait pas besoin de ce qu'elle prenait pour une nouvelle preuve du malheur qui l'avait frappée.

Il reste aussi indifférent à l'amour de Céluta, sa femme.

RENÉ, vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui ;

il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait, ou qu'il aurait méprisées s'il les eût connues, calomnies qui n'en allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries dans cette espèce de solitude morale, il devenait de plus en plus farouche et sauvage : impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient : on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure ; il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait : lui-même ne le savait pas. Était-il agité de remords ou de passions ? cachait-il des vices ou des vertus ? c'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point, elle n'accusait qu'elle-même : elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme maîtresse du cœur de René ; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenait, Céluta apprêtait le repas ; elle ne prononçait que des paroles de douceur ; elle ne craignait que de se rendre importune ; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres ; et lorsque, jetant des regards furtifs sur René, elle le voyait pâle et agité, elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

En prison

René, étant allé à Nouvelle-Orléans dans l'espoir d'amener la paix entre Français et Natchez, est accusé de manœuvres louches et incarcéré.

LE frère d'Amélie fut reconduit en prison, entre deux rangs de marchands d'esclaves, de mariniers étrangers, de trafiquants de tous les pays, de toutes les couleurs, qui l'accablaient d'outrages sans savoir pourquoi.

Rentré dans la tour de la geôle, René désira écrire quelques lettres. Le gardien lui apporta une mauvaise feuille de papier, un peu d'encre dans le fond d'un vase brisé, et une vieille plume ; laissant ensuite le prisonnier, il ferma la porte, qu'il assujettit avec les verrous. Demeuré seul, René se mit à genoux au bord du lit de camp dont la planche lui servit de table ; et, éclairé par le faible jour qui pénétrait à travers les barreaux d'une fenêtre grillée, il écrivit à Chactas : il chargeait le sachelin de traduire les deux lettres qu'il adressait en même temps à Céluta et à Outougamiz.

La femme du géôlier entra ; un enfant de six à sept ans lui aidait à porter une partie du souper. René demanda à cette femme si elle n'aurait pas quelque livre à lui prêter : elle répondit qu'elle n'avait que la Bible. Le prisonnier pria la géôlière de lui confier le livre saint. Adélaïde¹ n'avait point oublié René ; et, lorsqu'il demanda une lampe pour passer la nuit, le gardien, adouci par les présents de la fille du gouverneur, ne refusa point cette lampe.

Le lendemain, on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Au près du quatrième verset du septième chapitre de l'*Ecclésiastique*, on déchiffrait ces mots :

« Comme cela est vrai : *la tristesse du cœur est une plaie universelle !* Dans le chagrin, toutes les parties du corps deviennent douloureuses ; les os meurtris ne trouvent plus de couche assez molle. Tout est triste pour le malheureux, tout saigne comme son cœur : *c'est une plaie universelle !* »

D'autres passages étaient commentés dans le même esprit.

Ce premier verset du dixième chapitre de Job : *Mon âme est fatiguée de ma vie*, était souligné.

Une des furieuses tempêtes de l'équinoxe du printemps s'était élevée pendant la nuit : les vents mugissaient ; les vagues du fleuve s'enflaient comme celles de la mer ; la pluie tombait en torrents. René crut distinguer des plaintes à travers le fracas de l'orage : il ferma la Bible, s'approcha de la fenêtre, écouta, et n'entendit plus rien. Comme il regagnait le fond de sa prison, les plaintes recommencèrent ; il retourna à la fenêtre : les accents de la voix d'une femme parviennent alors distinctement à son oreille. Il dérange la planche qui recouvrait la grille de la croisée, regarde à travers les barreaux, et, à la lueur d'un réverbère agité par le vent, il croit distinguer une femme assise sur une borne en face de la prison : « Malheureuse créature ! lui cria René, pourquoi restez-vous exposée à l'orage ? Avez-vous besoin de quelque secours ? »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il voit l'espèce de fantôme se lever et accourir sous la tourelle. Le frère d'Amélie reconnaît le vêtement d'une femme indienne ; une lueur mobile du réverbère vient en même temps éclairer le visage pâle de Céluta ; c'était elle ! René tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Dieu tout-puissant, dit-il, sauve cette femme ! » Céluta a entendu la voix de René ; les entrailles de l'épouse et de la mère tressaillent de douleur et de joie. La sœur d'Outougamiz fut quelques moments sans pouvoir prononcer une parole ; recouvrant enfin la voix, elle s'écrie : « Guerrier, où es-tu ? je ne te vois pas dans l'ombre et à travers la pluie.

1. Fiancée de Harlay, l'avocat de René.

Excuse-moi, je t'importune : je suis venue pour te servir. Voici ta fille.

— Femme, répondit René, c'est trop de vertu ! retire-toi ; cherche un abri ; n'expose pas ta vie et celle de ta fille. Oh ! qui t'a conduite ici ? »

Céluta répondit : « Ne crains rien, je suis forte ; ne suis-je pas Indienne ? Si j'ai fait quelque chose qui te déplaît, punis-moi, mais ne me renvoie pas. »

Cette réponse brisa le cœur de René : « Ma bien-aimée, lui dit-il, ange de lumière, fuis cette terre de ténèbres ; tu es ici dans un antre où les hommes te dévoreront. Du moins pour le moment, tâche de trouver quelque retraite. Tu reviendras, si tu le veux, quand l'orage sera dissipé. »

Cette permission vainquit en apparence la résistance de Céluta. « Bénis ta fille, dit-elle à René, avant que je m'éloigne ; elle est faible : la pâture a manqué au petit oiseau, parce que son père n'a pu lui aller chercher des graines dans la savane. »

En disant cela, la mère ouvrit le méchant manteau chargé de pluie sous lequel elle tenait sa fille abritée ; elle éleva l'innocente créature vers la tourelle, pour recevoir la bénédiction de René. René passa ses mains à travers les barreaux, les étendit sur la petite Amélie ¹, et s'écria : « Enfant, ta mère te reste ! »

Une Idylle

Sans oublier René, qui est parti au pays des Illinois, Mila s'est laissé toucher par l'amour du bon et simple Outougamiz.

ON voit quelquefois à la fin de l'automne une fleur tardive ; elle sourit seule dans les campagnes et s'épanouit au milieu des feuilles séchées qui tombent de la cime des bois : ainsi les amours de Mila et d'Outougamiz répandaient un dernier charme sur des jours de désolation. Avant de demander la jeune fille en mariage, le frère de Céluta se conforma à la coutume indienne, appelée *l'épreuve du flambeau* : éteindre le flambeau qu'on lui présente, c'est pour une vierge donner son consentement à un hymen projeté.

Outougamiz, tenant une torche odorante à la main, sortit au milieu de la nuit ; les brises agitaient les rayons d'or de l'étoile amoureuse, comme on raconte que les zéphirs se jouaient à Paphos dans la chevelure embaumée de la mère des Grâces. Le jeune homme entrevoit le toit de sa maîtresse : des craintes et des espérances soulèvent son sein. Il s'approche, il relève l'écorce suspendue devant la porte de la cabane de Mila et se

1. Rene avait nommé sa fille Amélie, en souvenir de l'Amélie d'Europe.

trouve dans la partie même de cette cabane où l'Indienne dormait seule.

La jeune fille était couchée sur un lit de mousse. Un voile d'écorce de mûrier se roulait en écharpe autour d'elle ; ses bras nus reposaient sur sa tête, et ses mains avaient laissé tomber des fleurs.

Un pied tendu en arrière, le corps penché en avant, Outougamiz contemplait à la lueur de son flambeau la scène charmante. Agitée par les illusions d'un songe, Mila murmure quelques mots ; un sourire se répand sur ses lèvres. Outougamiz croit distinguer son nom dans les paroles à demi formées ; il s'incline au bord de la couche, prend une branche de jasmin des Florides échappée à la main de Mila et réveille la fille des bois, en passant légèrement sur sa bouche virginale la fleur parfumée.

Mila s'éveille, fixe des regards effrayés sur son amant, sourit, reprend son air d'épouvante, sourit encore. « C'est moi ! s'écrie Outougamiz, moi, le frère de Céluta, le guerrier qui veut être ton époux. » Mila hésite, avance ses lèvres pour éteindre la torche de l'hymen, retire la tête avec précipitation, rapproche encore sa bouche du flambeau... La nuit s'étend dans la cabane.

Quelques instants de silence suivirent l'invasion des ombres. Outougamiz dit ensuite à Mila : « Je t'aime comme la lumière du soleil, je veux être ton frère.

— Et moi, ta sœur, répondit Mila.

— Tu deviendras mon épouse, continua l'ami de René ; un petit guerrier te sourira ; tu baiseras ses yeux, tu lui chanteras les exploits de ses pères ; tu lui apprendras à prononcer le nom d'Outougamiz.

— Tu me fais pleurer, répondit Mila : moi, je t'accompagnerai dans les forêts, je porterai tes flèches, et j'allumerai le bûcher de la nuit. »

La lune descendait alors à l'occident : un de ses rayons, pénétrant par la porte de la hutte, vint tomber sur le visage et sur le sein de Mila. La reine des nuits se montrait au milieu d'un cortège d'étoiles : quelques nuages étaient déployés autour d'elle, comme les rideaux de sa couche. Dans les bois régnait une sorte de douteuse obscurité semblable à celle d'une âme qui s'entr'ouvre pour la première fois aux tendres passions de la vie. Le couple heureux tomba dans un recueillement d'esprit involontaire : on n'entendait que le bruit de la respiration tremblante de la jeune sauvage. Mais bientôt Mila :

— Il faut nous quitter : l'oiseau de l'aube a commencé son premier chant ; retourne, sans être aperçu, à ta demeure. Si les guerriers te voyaient, ils diraient : « Outougamiz est faible ; les Illinois le prendront dans la bataille, car il fréquente la cabane des Indiennes. »

Outougamiz répondit : « Je serai la liane noire qui se détourne dans la forêt de tous les autres arbres, et qui va chercher le sassafras, auquel elle veut uniquement s'attacher. »

Mila se couvrit la tête d'un manteau, et dit : « Guerrier, je ne te vois plus. »

Outougamiz enterra le flambeau nuptial à la porte de la cabane et s'enfonça dans les bois.

Le Discours d'Ondouré

Les tribus indiennes se sont réunies pour délibérer sur la conduite à tenir envers les blancs. Les pages où Chateaubriand décrit leur congrès sont de celles où il a le plus prodigué de « couleur locale », sans préjudice de souvenirs classiques.

ONDOURÉ porte la parole au nom des Natchez. Six sachems, chargés de garder dans leur mémoire le discours du chef, se distribuèrent les bûchettes qui devaient servir à noter la partie du discours que chacun d'eux était obligé de retenir.

— L'arbre de la paix, dit Ondouré, étendait ses rameaux sur toute la terre des chairs rouges qui croyaient être seules dans le monde. Nos pères vivaient rassemblés à l'ombre de l'arbre : les forêts ne savaient que faire de leurs chevreuils, et les lacs de leurs poissons.

« Donnez douze colliers de porcelaine bleue. »

Le jongleur des Natchez jette douze colliers au milieu du conseil.

— Un jour, reprit Ondouré, jour fatal ! un bruit vint du levant ; ce bruit disait : « Des guerriers, vomissant le feu et montés sur des monstres marins, sont arrivés à travers le lac sans rivages. Nos aïeux rirent : guerriers mexicains que je vois ici, vous savez si le bruit disait vrai !

Nos pères, enfin convaincus de l'apparition des étrangers, délibérèrent. Ils dirent : « Bien que les étrangers soient blancs, ils n'en sont pas moins des hommes : on leur doit l'hospitalité. »

Alléchés par nos richesses, les blancs descendirent de toutes parts sur nos rives. Mexicains, ils vous ensevelirent dans la terre ; Chicassaws, ils vous obligèrent de vous enfoncer dans la solitude ; Paraoustis, ils vous exterminèrent ; Abénaquis, ils vous empoisonnèrent avec une poudre ; Iroquois, Algonquins, Hurons, ils vous détruisirent les uns par les autres ; Esquimaux, ils s'emparèrent de vos filets ; et nous, infortunés Natchez, nous succombons aujourd'hui sous leurs perfidies. Nos sachems ont été enchaînés ; le champ qui couvrait les cendres de nos ancêtres est labouré par les étrangers que nous avons reçus avec le calumet de paix.

« Donnez douze peaux d'élan pour la cendre des morts. »

Le jongleur donna douze peaux d'élan.

— Mais pourquoi, continua Ondouré, m'étendrais-je sur les maux que les étrangers ont fait souffrir à notre patrie ? Voyez ces hommes injustes se multiplier à l'infini, tandis que nos nations diminuent sans cesse. Ils nous détruisent encore plus par leurs vices que par leurs armes ; ils nous dévorent en s'approchant de nous : nous ne pouvons respirer l'air qu'ils respirent ; nous ne pouvons vivre sur le même sol. Les blancs, en avançant et en abattant nos bois, nous chassent devant eux, comme un troupeau de chevreuils sans asile. La terre manquera bientôt à notre fuite, et le dernier des Indiens sera massacré dans la dernière de ses forêts ¹.

« Donnez un grand soleil de pierre rouge pour le malheur des Natchez. »

Le jongleur jette une pierre en forme de soleil au centre du conseil.

Ondouré se rassied : les sauvages frappent leurs casse-têtes en signe d'applaudissements.

Le chef natchez, voyant les esprits préparés à tout entendre, crut qu'il était temps de dévoiler le secret. Il se lève de nouveau, et, reprenant la parole, il fait observer d'abord qu'un coup soudainement frappé est le seul moyen de délivrer les Indiens ; qu'attaquer les blancs à force ouverte, c'était s'exposer à une destruction certaine, puisque ceux-ci étaient sûrs de triompher par la supériorité de leurs armes ; que, le crime étant prouvé, peu importait la manière de le punir ; que se laisser arrêter par une pitié pusillanime, c'était sacrifier la liberté des générations à venir aux petites considérations d'un moment. « Voici donc, dit-il, ce que les Natchez vous proposent. »

Le silence redouble dans l'assemblée ; Outougamiz sent sa peau se coller à ses os.

— Dans tous ces lieux où il se trouve des blancs, il faut que les Indiens paraissent leurs amis et même leurs esclaves. Une nuit, les chairs rouges se lèveront à la fois et extermineront leurs ennemis. Les esclaves noirs nous aideront dans notre vengeance, qui sera la leur ; deux races seront délivrées du même coup : les Indiens, chez lesquels il n'y a point d'étrangers, se réuniront à leurs frères opprimés pour accomplir la justice.

Le moment de cette justice sera fixé à l'époque des grands jeux chez les nations. Ces jeux offriront le prétexte naturel des rassemblements ; mais, comme il est essentiel que le coup soit frappé partout la même nuit, on formera des gerbes de roseaux contenant autant de roseaux qu'il y aura de jours à compter

1. Voir Tacite, *Vie d'Agricola* (discours de Galgacus).

du jour de l'ouverture des jeux au jour de l'exécution ; les jongleurs seront chargés de la garde de ces gerbes ; chaque nuit ils retireront un roseau et le brûleront, de sorte que le dernier roseau brûlé sera la dernière heure des blancs. « Jetez un poignard. »

Lettre de René à Céluta

René, sans rien soupçonner du complot, était toujours en voyage. Un matin d'automne, un missionnaire remit à Céluta cette lettre, complaisante et sombre peinture du futur « mal du siècle » et de l'amour romantique. Sainte-Beuve l'a vivement critiquée (27 mai 1850).

« Au désert, la trente-deuxième neige de ma naissance.

» JE comptais vous attendre aux Natchez ; j'ai été obligé de partir subitement, sur un ordre des sachems. J'ignore quelle sera l'issue de mon voyage : il peut se faire que je ne vous revoie plus. J'ai dû vous paraître si bizarre que je serais fâché de quitter la vie sans m'être justifié auprès de vous.

» J'ai reçu de l'Europe, à mon retour de la Nouvelle-Orléans, une lettre qui m'a appris l'accomplissement de mes destinées ¹ : j'ai raconté mon histoire à Chactas et au père Souël ; la sagesse et la religion doivent seules la connaître.

» Un grand malheur m'a frappé dans ma première jeunesse ; ce malheur m'a fait tel que vous m'avez vu. J'ai été aimé, trop aimé : l'ange qui m'environna de sa tendresse mystérieuse ferma pour jamais, sans les tarir, les sources de mon existence. Tout amour me fit horreur : un modèle de femme était devant moi, dont rien ne pouvait approcher ; intérieurement consumé de passions, par un contraste inexplicable je suis demeuré glacé sous la main du malheur.

» Céluta, il y a des existences si rudes qu'elles semblent accuser la Providence et qu'elles corrigeraient de la manie d'être. Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins : j'en portais le germe en moi, comme l'arbre porte le germe de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes sentiments : je me reprochais jusqu'à ces joies nées de la jeunesse et fugitives comme elle.

» Que fais-je à présent dans le monde, et qu'y faisais-je auparavant ? j'étais toujours seul, alors même que la victime palpait encore au pied de l'autel. Elle n'est plus, cette victime ; mais le tombeau ne m'a rien ôté ; il n'est pas plus inexorable

1. La mort d'Amélie. Le récit fait à Chactas et au père Souël était devenu René, vingt-quatre ans avant la publication des *Natchez*.

pour moi que ne l'était le sanctuaire. Néanmoins je sens que quelque chose de nécessaire à mes jours a disparu. Quand je devrais me réjouir d'une perte qui délivre deux âmes, je pleure ; je demande, comme si on me l'avait ravi, ce que je ne devais jamais retrouver ; je désire mourir ; et dans une autre vie une séparation qui me tue n'en continuera pas moins l'éternité durable.

» L'éternité ! peut-être, dans ma puissance d'aimer, ai-je compris ce mot incompréhensible. Le ciel a su et sait encore, au moment même où ma main agitée trace cette lettre, ce que je pouvais être : les hommes ne m'ont pas connu.

» J'écris assis sous l'arbre du désert, au bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes forêts qui la couvrirent lorsque les temps commencèrent. Je suppose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme ? Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même. Prends garde, femme de vertu ! recule devant cet abîme : laisse-le dans mon sein ! Père tout-puissant, tu m'as appelé dans la solitude ; tu m'as dit : René ! René ! qu'as-tu fait de ta sœur ? Suis-je donc Caïn ?

» *Continuée au lever de l'aurore.*

» Quelle nuit j'ai passée ! Créateur, je te rends grâces ; j'ai encore des forces, puisque mes yeux revoient la lumière que tu as faite ! Sans flambeau pour éclairer ma course, j'errais dans les ténèbres : mes pas, comme intelligents d'eux-mêmes, se frayaient des sentiers à travers les lianes et les buissons. Je cherchais ce qui me fuit ; je pressais le tronc des chênes ; mes bras avaient besoin de serrer quelque chose. J'ai cru, dans mon délire, sentir une écorce aride palpiter contre mon cœur : un degré de chaleur de plus, et j'animais des êtres insensibles. Le sein nu et déchiré, les cheveux trempés de la vapeur de la nuit, je croyais voir une femme qui se jetait dans mes bras ; elle me disait : « Viens échanger des feux avec moi, et perdre la vie ! » mêlons des voluptés à la mort ! Que la voûte du ciel nous cache » en tombant sur nous ! »

» Céluta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort. Vous savez si René a résisté et à quel prodige d'amitié il a cru devoir le sacrifice d'une indépendance qui du moins n'était funeste qu'à lui. Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour et le bonheur d'être père : j'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger au delà de moi. Le sang qui fit battre mon cœur douloureux animera celui de ma fille : je t'au-

rai transmis, pauvre Amélie, ma tristesse et mes malheurs ! Déjà appelé par la terre, je ne protégerai point les jours de ton enfance ; plus tard, je ne verrai point se développer en toi la douce image de ta mère, mêlée aux charmes de ma sœur et aux grâces de la jeunesse. Ne me regrette pas : dans l'âge des passions j'aurais été un mauvais guide.

» Céluta, je vous recommande particulièrement Amélie : son nom est un nom fatal. Qu'elle ne soit instruite dans aucun art de l'Europe ; que sa mère lui cache l'excès de sa tendresse : il n'est pas bon de s'accoutumer à être trop aimé. Qu'on ne parle jamais de moi à ma fille ; elle ne me doit rien : je ne souhaitais pas lui donner la vie.

» Que René reste pour elle un homme inconnu, dont l'étrange destin raconté la fasse rêver sans qu'elle en pénètre la cause : je ne veux être à ses yeux que ce que je suis, un pénible songe.

» Céluta, il y a dans ma cabane des papiers écrits de ma main : c'est l'histoire de mon cœur ; elle n'est bonne à personne, et personne ne la comprendrait : anéantissez ces chimères.

» Retournez sous le toit fraternel ; brûlez celui que j'ai élevé de mes mains ; semez des plantes parmi ses cendres ; rendez à la forêt l'héritage que j'avais envahi. Effacez le sentier qui monte de la rivière à la porte de ma demeure ; je ne veux pas qu'il reste sur la terre la moindre trace de mon passage. Cependant j'ai écrit un nom sur des arbres, dans la profondeur des bois ; il serait impossible de le retrouver ; qu'il croisse donc avec le chêne inconnu qui le porte ! Le chasseur indien s'enfuira à la vue de ces caractères gravés par un mauvais génie.

» Donnez mes armes à Outougamiz : que cet homme sublime fasse, en mémoire de moi, un dernier effort : qu'il vive. Chactas me suivra, s'il ne m'a devancé.

» Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous pourrez chercher après moi l'union d'une âme plus égale que la mienne. Toutefois ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme ; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu du désert, dans les vents de l'orage, lorsque, après vous avoir portée de l'autre côté d'un torrent, j'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur. C'est toi, Etre suprême, source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me créas tel que je suis, et toi seul me peux comprendre. Oh ! que ne me suis-je précipité dans les cataractes, au milieu des ondes écumantes ! je serais rentré dans le sein de la nature avec toute mon énergie. Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi, même en n'aimant pas ? Ces solitudes

que je rendrais brûlantes vous paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que chercheriez-vous dans les bois et sous les ombrages ? Il n'est plus pour vous d'illusions, d'enivrement, de délire : je t'ai tout ravi en te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie incurable était au fond de mon âme. Ne crois pas, Céluta, qu'une femme à laquelle on a fait des aveux aussi cruels, pour laquelle on a formé des souhaits aussi odieux que les miens ; ne crois pas que cette femme oublie jamais l'homme qui l'aima de cet amour ou de cette haine extraordinaire.

» Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré¹ : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne ? je serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir : si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né ou être à jamais oublié.

» Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je doive vous revoir encore, Céluta, quelque chose me dit que ma destinée s'accomplit ; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus funeste : René ne peut reculer que vers le malheur. Regardez donc cette lettre comme un testament. »

Mort de Chactas

Le vieux sachem était chez les Muscogulges pendant que se décidait le massacre des Français. A son retour il proteste contre les intrigues d'Ondouré, puis, à bout de forces, s'éteint.

CHACTAS fut porté sous un tulipier planté au sommet d'un tertre d'où l'on découvrait le fleuve et le désert.

L'aurore entr'ouvrait le ciel ; à mesure que la terre accomplissait sa révolution d'occident en orient, il sortait de dessous l'horizon des zones de pourpre et de rose, magnifiques rubans déroulés de leur cylindre. Du fond des bois s'élevaient des vapeurs matinales ; elles se changeaient en fumée d'or en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les oiseaux-moqueurs chantaient ; les colibris voltigeaient sur la tige des anémones sauvages, tandis que les cigognes montaient au haut des airs pour découvrir le soleil. Les cabanes des Indiens, dispersées sur les collines et dans les vallées, se peignaient des rayons du levant : jusqu'aux bocages de la Mort, tout riait dans la solitude.

1. Il le dévora jusqu'à la fin, surtout après 1830. Chateaubriand a vraiment vécu le mal qu'il dépeint, quoi qu'il dise, dans la *Préface* de 1826, qu'il réprouve cette lettre et qu'il ne l'écrirait plus.

Outougamiz et Céluta se tenaient à genoux à quelque distance de l'arbre sous lequel le sachem rendait le dernier soupir. Un peu plus loin, Adario, debout, les bras croisés, le vêtement déchiré, le poil hérissé, regardait mourir son ami ; Chactas était assis et appuyé contre le tronc du tulipier : la brise se jouait dans sa chevelure blanche, et le reflet des roses de l'aurore colorait son front pâlisant.

Faisant un dernier effort, le sachem tira de son sein un crucifix que lui avait donné Fénelon ¹. « Atala, dit-il d'une voix ranimée, que je meure dans ta religion ! que j'accomplisse ma promesse au père Aubry ² ! Je n'ai point été purifié par l'eau sainte ; mais je demande au ciel le baptême de désir. Vertueux chef de la prière, qui remis dans mes mains ce signe de mon salut, viens me chercher aux portes du ciel. Je donnerai peu de peine à la mort ; une partie de son ouvrage est déjà faite : elle n'aura point à clore mes paupières comme celles des autres hommes : je vais au contraire ouvrir à la clarté divine des yeux fermés depuis longtemps à la lumière terrestre. »

Chactas exhala la vertu avec son dernier soupir : l'arbre parfumé des forêts américaines embaume l'air quand le temps ou l'orage l'ont renversé sur son sol natal. Outougamiz et Céluta, ayant vu le sachem s'affaïsser, se levèrent, s'approchèrent du tulipier et embrassèrent les pieds déjà glacés du vieillard : ils perdaient en lui leur dernière espérance. Adario s'éloigna sans prononcer un mot, comme le voyageur qui va bientôt rejoindre son compagnon parti quelques heures avant lui.

Retour et mort de René

Les Illinois ont refusé la paix que René leur offrait au nom des Natchez. Après s'être égaré, il revient au village, sans soupçonner les calomnies qui l'ont perdu pendant son absence : Ondouré l'avait accusé de trahir au profit des blancs.

DEPUIS le jour où René avait rencontré l'Indienne qui lui enseigna sa route ³, il s'était avancé paisiblement vers le pays des Natchez. A mesure qu'il marchait, il se trouvait moins triste ; ses noirs chagrins paraissaient se dissiper ; il touchait au moment de revoir sa femme et sa fille, objets charmants qui n'avaient contre eux que le malheur dont le frère d'Amélie avait été frappé. René se reprochait sa lettre ; il se reprochait cette sorte d'indifférence qu'un chagrin dévorant avait laissée au fond de son cœur : démentant son caractère, il se laissait aller

1. Il l'avait connu pendant son séjour en France. — 2. Qui l'avait aidé à enterrer Atala (voir CHATEAUBRIAND, *Atala, René, le Dernier Abencerrage*, Bibliothèque Larousse). — 3. Il allait au nord, au lieu de descendre au midi.

peu à peu aux sentiments les plus tendres et les plus affectueux ; retour au calme qui ressemblait à ce soulagement que le mourant éprouve avant d'expirer. Céluta était si belle ! elle avait tant aimé René ! elle avait tant souffert pour lui ! Outougamiz, Chactas, d'Artaguettes¹, Mila, attendaient René. Il allait retrouver cette petite société supérieure à tout ce qui existait sur la terre ; il allait élever sur ses genoux cette seconde Amélie qui aurait les charmes de la première, sans en avoir le malheur.

Ces idées, si différentes de celles qu'il nourrissait habituellement, amenèrent René jusqu'à la vue des bois des Natchez ; il sentit quelque chose d'extraordinaire en découvrant ces bois. Il en vit sortir une fumée qu'il prit pour celle de ses foyers ; il était encore assez loin, et il précipita sa marche. Le soleil se coucha dans les nuages d'une tempête, et la nuit la plus obscure (celle même du massacre) couvrit la terre.

René fit un long détour afin d'arriver chez lui par la vallée. La rivière qui coulait dans cette vallée ayant grossi, il eut quelque peine à la traverser ; deux heures furent ainsi perdues dans une nuit dont chaque minute était un siècle. Comme il commençait à gravir la colline sur le penchant de laquelle était bâtie sa cabane, un homme s'approcha de lui dans les ténèbres pour le reconnaître et disparut.

Le frère d'Amélie n'était plus qu'à la distance d'un trait d'arc de la demeure qu'il s'était bâtie : une faible clarté s'échappant par la porte ouverte en dessinait le cadre au dehors sur l'obscurité du gazon. Aucun bruit ne sortait du toit solitaire. René hésitait maintenant à entrer ; il s'arrêtait à chaque demipas ; il ne savait pourquoi il était tenté de retourner en arrière, de s'enfoncer dans les bois et d'attendre le retour de l'aurore. René n'était plus le maître de ses actions : une force irrésistible le soumettait aux décrets de la Providence : poussé malgré lui jusqu'au seuil qu'il redoutait de franchir, il jette un regard dans la cabane.

Céluta, la tête baissée dans son sein, les cheveux pendants et rabattus sur son front, était à genoux, les mains croisées, les bras levés dans le mouvement de la prière la plus humble et la plus passionnée. Un maigre flambeau, dont la mèche allongée par la durée de la veille obscurcissait la clarté, brûlait dans un coin du foyer. Le chien favori de René, étendu sur la pierre de ce foyer, aperçut son maître et donna un signe de joie ; mais il ne se leva point, comme s'il eût craint de hâter un moment fatal. Suspendue dans son berceau à l'une des solives sculptées de la cabane, la fille de René poussait de temps en temps une petite plainte, que Céluta, absorbée dans sa douleur, n'entendait pas.

1. Officier français du Fort-Rosalie, ami de René.

René, arrêté sur le seuil, contemple en silence ce triste et touchant spectacle ; il devine que ces vœux adressés au ciel sont offerts pour lui : son cœur s'ouvre à la plus tendre reconnaissance ; ses yeux, dans lesquels un brûlant chagrin avait depuis longtemps séché les larmes, laissent échapper un torrent de pleurs délicieux. Il s'écrie : « Céluta ! ma Céluta ! » et il vole à l'infortunée, qu'il relève, qu'il presse avec ardeur. Céluta veut parler ; l'amour, la terreur, le désespoir, lui ferment la bouche ; elle fait de violents efforts pour trouver des accents ; ses bras s'agitent, ses lèvres tremblent ; enfin un cri aigu sort de sa poitrine, et lui rendant la voix : « Sauvez-le, sauvez-le ! Esprits secourables, emportez-le dans votre demeure ! »

Céluta jette ses bras autour de son époux, l'enveloppe et semble vouloir le faire entrer dans son sein pour l'y cacher.

René prodigue à son épouse des caresses inaccoutumées. « Qu'as-tu, ma Céluta ? lui disait-il ; rassure-toi. Je viens te protéger et te défendre. »

Céluta, regardant vers la porte, s'écrie : « Les voilà ! les voilà ! » Elle se place devant René pour le couvrir de son corps : « Barbaires, vous n'arriverez à lui qu'à travers mon sein ! »

— Ma Céluta, dit René, il n'y a personne : qui te peut troubler ainsi ? »

Céluta, frappant la terre de ses pieds : « Fuis, fuis ! tu es mort ! Non, viens ; cache-toi sous les peaux de ma couche ; prends des vêtements de femme. » L'épouse désolée, arrachant ses voiles, en veut couvrir son époux.

— Céluta, disait celui-ci, reprends ta raison ; aucun péril ne me menace.

— Aucun péril ! dit Céluta l'interrompant. N'est-ce pas moi qui te tue ? n'est-ce pas moi qui hâte ta mort ? n'est-ce pas moi qui en ai fixé le jour en déroband les roseaux ¹ ? Un secret... O ma patrie !

— Un secret ? repartit René ².

— Je ne te l'ai pas dit ! s'écrie Céluta. Oh ! ne perds pas ce seul moment laissé à ton existence ! Fuyons tous deux ; viens te précipiter avec moi dans le fleuve !

Céluta est aux genoux de René ; elle baise la poussière de ses pieds, elle le conjure par sa fille de s'éloigner seulement pour quelques heures : « Au lever du soleil, dit-elle, tu seras sauvé ; Outougamiz viendra ; tu sauras tout ce que je ne puis te dire dans ce moment ! »

— Eh bien ! dit René, -si cela peut guérir ton mal, je m'é-

1. Ceux dont il est question à la fin du discours d'Ondouré. Une nuit, Céluta avait essayé de les dérober, mais n'avait pu qu'en ôter quelques-uns : c'était précipiter le jour du massacre. — 2. Au congrès tous avaient juré de ne pas révéler la décision qui serait prise.

loigne ; tu m'expliqueras plus tard ce mystère, qui n'est sans doute que celui de ta raison troublée par une fièvre ardente. »

Céluta, ravie, s'élançait au berceau de sa fille, présente Amélie au baiser de son père, et avec ce même berceau pousse René vers la porte. René va sortir : un bruit d'armes retentit au dehors. René tourne la tête ; la hache lancée l'atteint et s'enfonce dans son front, comme la cognée dans la cime d'un chêne, comme le fer qui mutile une statue antique, image d'un dieu et chef-d'œuvre de l'art. René tombe dans sa cabane : René n'est plus !

Ondouré a fait retirer ses complices : il est seul avec Céluta évanouie, étendue dans le sang et auprès du corps de René. Ondouré rit d'un rire sans nom. A la lueur du flambeau expirant, il promène ses regards de l'une à l'autre victime. De temps en temps il foule aux pieds le cadavre de son rival et le perce à coups de poignard. Il dépouille en partie Céluta et l'admire. Il fait plus... Éteignant ensuite le flambeau, il court présider à d'autres assassinats, après avoir fermé la porte du lieu témoin de son double crime.

La Vengeance

Ondouré ne jouit pas longtemps de son crime. Outougamiz venge René.

LA rage d'Ondouré était assouvie, mais non sa passion. Sortant d'une épouvantable orgie, enivré de vin, de succès, d'ambition et d'amour, il voulut revoir Céluta. Dans toute la pompe du meurtre et de la débauche, il s'avance au sanctuaire de la douleur ; ses crimes marchaient avec lui, comme les bourreaux accompagnent le condamné. Les bruyants éclats de rire du tuteur du Soleil et de ses satellites se faisaient entendre au loin.

Ondouré arrive à la cabane : il avait ordonné à ses amis de se tenir à quelque distance, car il avait ses desseins. Il recule quelques pas, lorsque, au lieu de Céluta, il n'aperçoit qu'Outougamiz. Reprenant bientôt son assurance : « Que fais-tu là ? dit-il à l'Indien.

— Je t'attendais, répondit celui-ci ; j'étais sûr que tu viendrais avec tes enfants célébrer le festin du prisonnier de guerre. Apportes-tu la chaudière du sang ? C'est un excellent mets qu'une chair blanche ! Ne dévore pas tout : je ne te demande que le cœur de mon ami.

— C'est juste, dit l'atrocité Ondouré ; nous te le réserverons. » De nouveaux rires accompagnèrent ces paroles.

— Mais, dis-moi, continua le pervers, à qui la vapeur du vin ôtait la prévoyance, où est ta sœur ? Comme elle a été fidèle cette nuit à ce beau guerrier blanc ! Elle a perdu pour moi toute

sa haine ; elle m'a pardonné mon amour pour Akansie. Viens, ma charmante colombe ; où es-tu donc ? m'accorderas-tu un second rendez-vous ? » Et Ondouré entre dans la cabane.

Outougamiz se lève, s'appuyant sur un fusil de chasse que lui avait donné René : « Illustre chef, dit-il, changeant tout à coup de langage et de contenance, tous nos ennemis sont-ils morts ¹ ?

— En doutes-tu ? s'écria Ondouré.

— Ainsi, dit Outougamiz, la patrie est sauvée ; elle n'a plus besoin de défenseurs ? Tout est-il en sûreté pour l'avenir ? Peux-tu, fameux guerrier, te reposer en paix ?

— Oui, mon cher Outougamiz, répondit le tuteur du Soleil, qui n'avait pas ce qu'il fallait pour comprendre à la fois et le danger et la magnanimité de la question, oui, je puis me reposer cent neiges avec ta sœur sur la natte du plaisir. »

Le corps de René séparait Ondouré d'Outougamiz : « La nuit, dit celui-ci, a été fatigante pour toi, Ondouré : va donc à ton repos, puisque ton bras n'est plus nécessaire à la patrie. Je vais te rendre ta hache. »

Outougamiz relève la hache avec laquelle le tuteur du Soleil avait frappé René ; elle était restée dans la cabane. Ondouré avance le bras pour la reprendre. « Non, pas comme cela, » dit Outougamiz ; et, levant la hache avec les deux mains, il fend d'un seul coup la tête du monstre, qui tombe sur le corps de René sans avoir le temps de proférer un blasphème.

Mort de Céluta et de Mila

Les Natchez ont quitté leur pays et se sont enfoncés dans le désert. Céluta a eu d'Ondouré une fille, qui meurt au bout de quelques lunes. Mila est veuve. Toutes deux se décident à mourir. C'est ici la dernière page du roman.

UN soir, lorsque les bannis prenaient leur repos à la porte de leurs tentes, Céluta sortit de la sienne. Elle était vêtue d'une robe de peaux d'oiseaux et de quadrupèdes cousues ensemble, ouvrage ingénieux de Mila : ses cheveux blancs flottaient en boucles sur sa jeune tête, ornée d'une couronne de ronces à fleurs bleues ; elle portait dans ses bras la fille de René, et Mila, à moitié nue, suivait sa compagne. Les bannis, étonnés et charmés de les voir, se levèrent, les comblèrent de bénédictions et leur formèrent un cortège. Ils arrivèrent tous ainsi au bord d'une cataracte dont on entendait de loin les mugissements. Cette cataracte, qu'aucun voyageur n'avait visitée, tombait entre deux montagnes dans un abîme. Céluta donna un baiser à sa fille, la déposa sur le gazon, mit sur les genoux de l'enfant

1. C'étaient les Français du Fort-Rosalie, tous massacrés au jour prévu.

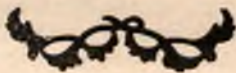
la manitou d'or et l'urne où le sang s'était desséché¹. Mila et Céluta, se tenant par la main, s'approchèrent du bord de la cataracte comme pour regarder au fond, et, plus rapides que la chute du fleuve, elles accomplirent leur destinée. Céluta s'était souvenue que René, dans sa lettre, avait regretté de ne s'être pas précipité dans les ondes écumantes.

Les femmes prirent dans leurs bras la fille de René, laissée sur la rive ; elles la portèrent au plus vieux sachem qui en confia le soin à une matrone renommée. Cette matrone suspendit au cou de l'enfant le manitou d'or, comme une parure. Le nom français d'Amélie étant ignoré des sauvages, les sachems en imposèrent un autre à l'orpheline, qui vit ainsi périr jusqu'à son nom.

Lorsque la fille de Céluta eut atteint sa seizième année, on lui raconta l'histoire de sa famille. Elle parut triste le reste de sa vie, qui fut courte. Elle eut elle-même, d'un mariage sans amour, une fille plus malheureuse encore que sa mère. Les Indiens chez lesquels les Natchez s'étaient retirés périrent presque tous dans une guerre contre les Iroquois, et les derniers enfants de la nation du Soleil se vinrent perdre dans un second exil au milieu des forêts de Niagara.

Il y a des familles que la destinée semble persécuter : n'accusons pas la Providence. La vie et la mort de René furent poursuivies par des feux illégitimes qui donnèrent le ciel à Amélie et l'enfer à Ondouré : René porta le double châtiment de ses passions coupables. On ne fait point sortir les autres de l'ordre sans avoir en soi quelque principe de désordre ; et celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

Puisse mon récit avoir coulé comme tes flots, ô Meschacébé !



1. Le sang de René, jadis recueilli par Outougamiz.



VOYAGE EN AMÉRIQUE

1827

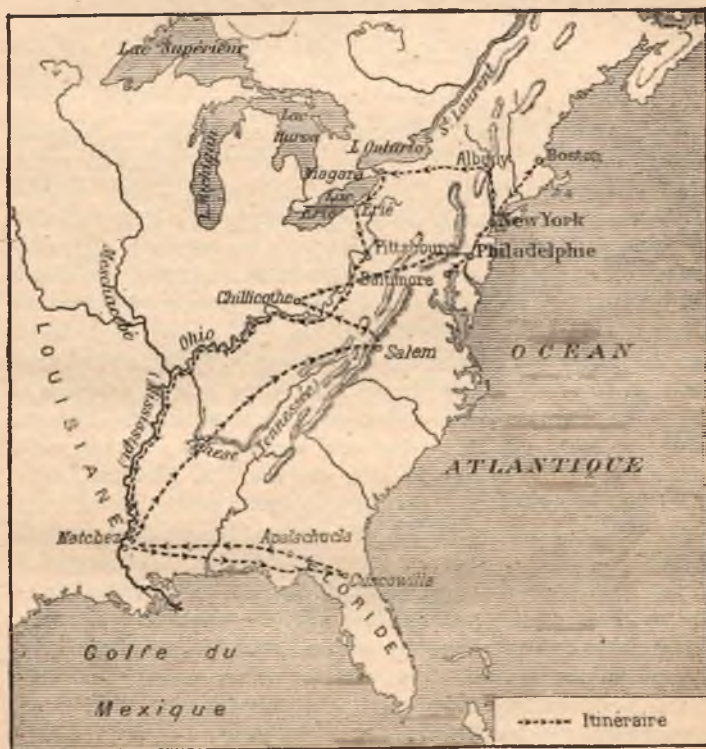
NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

C'est en 1827 que Chateaubriand publia ce Voyage, sur des notes datant, selon lui, de 1791, en tous cas antérieures, semble-t-il, à 1800. Il l'accompagnait d'un bref Avertissement, d'une copieuse Préface « qui est une espèce d'histoire des voyages », et d'une Introduction chargée d'expliquer l'objet primitif de son exploration : il s'agissait de retrouver la mer Polaire entre le détroit de Behring et la baie d'Hudson, après avoir traversé l'Amérique jusqu'au Far-West et exploré la côte occidentale du Canada. Vaste programme, qu'il n'avait pas les moyens et n'eut pas le temps de remplir. Parti de Saint-Malo le 8 avril 1791, à bord du brick le Saint-Pierre, il débarque le 10 juillet à Baltimore et se rembarque à Philadelphie le 10 décembre. A-t-il seulement pu, en ces cinq mois, accomplir la randonnée qu'il prétend de la côte aux grands lacs, des lacs à la Louisiane, de la Louisiane aux Florides et des Florides, après maint crochel, à la côte ? M. Joseph Bédier a calculé, en lui faisant la part aussi belle que possible, qu'à suivre point par point cet itinéraire, il eût manqué de treize jours — ces treize jours seraient un minimum irréductible — le navire de rembarquement. En réalité Chateaubriand se serait borné à une excursion jusqu'au lac Erié et au Niagara. L'Essai sur les révolutions, qui est la plus ancienne de ses œuvres, n'en mentionne pas davantage. C'est à partir d'Atala qu'il descend le Meschacébé, d'abord pour ses lecteurs et finalement pour lui-même. Si déconcertant qu'un tel cas d'autosuggestion nous paraisse, il s'en faut qu'il soit isolé. Ceci dit, nous distinguerons dans le Voyage en Amérique :

1° Un amas de documents, pris à Bartram, Charlevoix, Carver, etc.,

sur la faune et la flore américaines, sur les Indiens, leurs mœurs, leurs lois, leur politique. Des souvenirs de Rousseau y interviennent ; tour à tour nous sont présentés le despotisme, la monarchie limitée et la république « dans l'état de nature ». C'est la partie technique, philosophique et un peu ennuyeuse de l'œuvre ;

2° Des notes personnelles, esquisses, croquis, tableaux, méditations, anecdotes, où nous retrouvons Chateaubriand, son mouvement, son enthousiasme, son amertume et son admirable palette. A cette seconde catégorie appartient la plupart des lignes qu'on va lire.



Carte de l'itinéraire suivi par Chateaubriand.

Voyages modernes

Cette fin de la Préface en est le morceau capital. Il semble fait pour 1910 autant que pour 1827. On notera aussi que, pour un ancien adversaire de madame de Staël et de la « perfectibilité », Chateaubriand s'y montre partisan assez convaincu du progrès international.

LE monde ne ressemble plus au monde de Colomb. Sur ces mers ignorées au-dessus desquelles on voyait s'élever une *main noire*, la *main de Satan*¹, qui saisissait les vaisseaux pendant la nuit et les entraînait au fond de l'abîme ; dans ces régions antarctiques, séjour de la nuit, de l'épouvante et des fables ; dans ces eaux furieuses du cap Horn et du cap des Tempêtes où pâlassaient les pilotes ; dans ce double océan qui bat ses doubles rivages ; dans ces parages jadis si redoutés, des bateaux de poste font régulièrement des trajets pour le service des lettres et des voyageurs. On s'invite à dîner d'une ville florissante en Amérique à une ville florissante en Europe, et l'on arrive à l'heure marquée. Au lieu de ces vaisseaux grossiers, malpropres, infects, humides, où l'on ne vivait que de viandes salées, où le scorbut vous dévorait, d'élégants navires offrent aux passagers des chambres lambrissées d'acajou, ornées de tapis, de glaces, de fleurs, de bibliothèques, d'instruments de musique, et toutes les délicatesses de la bonne chère. Un voyage qui demandera plusieurs années de perquisitions sous les latitudes les plus diverses n'amènera pas la mort d'un seul matelot.

Les tempêtes ? On en rit. Les distances ? Elles ont disparu. Un simple baleinier fait voile au pôle austral : si la pêche n'est pas bonne, il revient au pôle boréal : pour prendre un poisson, il traverse deux fois les tropiques, parcourt deux fois un diamètre de la terre, et touche en quelques mois aux deux bouts de l'univers. Aux portes des tavernes de Londres on voit affichée l'annonce du départ du *paquebot de la terre de Diemen* avec toutes les *commodités possibles* pour les passagers aux Antipodes, et cela auprès de l'annonce du départ du *paquebot de Douvres à Calais*. On a des *itinéraires de poche*, des *guides*, des *manuels* à l'usage des personnes qui se proposent de faire un *voyage d'agrément autour du monde*. Ce voyage dure neuf ou dix mois, quelquefois moins. On part l'hiver en sortant de l'opéra, on touche aux îles Canaries, à Rio-Janeiro, aux Philippines, à la Chine, aux Indes, au cap de Bonne-Espérance, et l'on est revenu chez soi pour l'ouverture de la chasse.

Les bateaux à vapeur ne connaissent plus de vents contraires

1. Voyez les vieilles cartes et les navigateurs arabes (Ch.).

sur l'Océan, de courants opposés dans les fleuves : kiosques ou palais flottants à deux ou trois étages, du haut de leurs galeries on admire les plus beaux tableaux de la nature dans les forêts du Nouveau Monde. Des routes commodes franchissent le sommet des montagnes, ouvrent des déserts naguère inaccessibles : quarante mille voyageurs viennent de se rassembler en partie de plaisir à la cataracte de Niagara. Sur des chemins de fer glissent rapidement les lourds chariots du commerce ; et s'il plaisait à la France, à l'Allemagne et à la Russie d'établir une ligne télégraphique jusqu'à la muraille de la Chine, nous pourrions écrire à quelques Chinois de nos amis et recevoir la réponse dans l'espace de neuf ou dix heures. Un homme qui commencerait son pèlerinage à dix-huit ans, et le finirait à soixante, en marchant seulement quatre lieues par jour, aurait achevé dans sa vie près de sept fois le tour de notre chétive planète. Le génie de l'homme est véritablement trop grand pour sa petite habitation : il faut en conclure qu'il est destiné à une plus haute demeure.

Est-il bon que les communications entre les hommes soient devenues aussi faciles ? Les nations ne conserveraient-elles pas mieux leur caractère en s'ignorant les unes les autres, en gardant une fidélité religieuse aux habitudes et aux traditions de leurs pères ? J'ai vu dans ma jeunesse de vieux Bretons murmurer contre les chemins que l'on voulait ouvrir dans leurs bois, alors même que ces chemins devaient élever la valeur des propriétés riveraines.

Je sais qu'on peut appuyer ce système de déclamations fort touchantes : le bon vieux temps a sans doute son mérite ; mais il faut se souvenir qu'un état politique n'en est pas meilleur parce qu'il est caduc et routinier ; autrement il faudrait convenir que le despotisme de la Chine et de l'Inde, où rien n'a changé depuis trois mille ans, est ce qu'il y a de plus parfait dans ce monde. Je ne vois pourtant pas ce qu'il peut y avoir de si heureux à s'enfermer pendant une quarantaine de siècles avec des peuples en enfance et des tyrans en décrépitude.

Le goût et l'admiration du stationnaire viennent des jugements faux que l'on porte sur la vérité des faits et sur la nature de l'homme : sur la vérité des faits, parce qu'on suppose que les anciennes mœurs étaient plus pures que les mœurs modernes, complète erreur ; sur la nature de l'homme, parce qu'on ne veut pas voir que l'esprit humain est perfectible.

Les gouvernements qui arrêtent l'essor du génie ressemblent à ces oiseleurs qui brisent les ailes de l'aigle pour l'empêcher de prendre son vol.

Enfin on ne s'élève contre les progrès de la civilisation que par l'obsession des préjugés : on continue à voir les peuples

comme on les voyait autrefois, isolés, n'ayant rien de commun dans leurs destinées. Mais si l'on considère l'espèce humaine comme une grande famille qui s'avance vers le même but ; si l'on ne s'imagine pas que tout est fait ici-bas pour qu'une petite province, un petit royaume, restent éternellement dans leur ignorance, leur pauvreté, leurs institutions politiques, telles que la barbarie, le temps et le hasard les ont produites, alors ce développement de l'industrie, des sciences et des arts semblera ce qu'il est en effet, une chose légitime et naturelle ¹. Dans ce mouvement universel on reconnaîtra celui de la société, qui, finissant son histoire particulière, commence son histoire générale.

Autrefois, quand on avait quitté ses foyers comme Ulysse, on était un objet de curiosité ; aujourd'hui, excepté une demi-douzaine de personnages hors de ligne par leur mérite individuel, qui peut intéresser au récit de ses courses ? Je viens me ranger dans la foule des voyageurs obscurs qui n'ont vu que ce que tout le monde a vu, qui n'ont fait aucun progrès aux sciences, qui n'ont rien ajouté au trésor des connaissances humaines ; mais je me présente comme le dernier historien des peuples de la terre de Colomb, de ces peuples dont la race ne tardera pas à disparaître ; je viens dire quelques mots sur les destinées futures de l'Amérique, sur ces autres peuples héritiers des infortunés Indiens : je n'ai d'autre prétention que d'exprimer des regrets et des espérances. (PRÉFACE, 1827.)

Un Bain dangereux

Après une relâche de quinze jours à l'île Saint-Pierre, le navire qui porte Chateaubriand fait voile vers le Maryland, et c'est là que se place ce bain, plus dangereux peut-être que réel, en pleine Atlantique.

LA chaleur nous accablait ; le vaisseau, dans un calme plat, sans voile, et trop chargé de ses mâts, était tourmenté par le roulis. Brûlé sur le pont et fatigué du mouvement, je voulus me baigner, et quoique nous n'eussions point de chaloupe dehors, je me jetai du mât de beaupré à la mer. Tout alla d'abord à merveille, et plusieurs passagers m'imitèrent. Je nageais sans regarder le vaisseau ; mais quand je vins à tourner la tête, je m'aperçus que le courant l'avait déjà entraîné bien loin. L'équipage était accouru sur le pont ; on avait filé un grélin aux autres nageurs. Des requins se montraient dans les

1. Il avait dit (*Essai sur les révolutions*, I) : « Ce que nous gagnons du côté des sciences, nous le perdons en sentiment. L'âme des anciens aimait à se plonger dans le vague infini ; la nôtre est circonscrite par nos connaissances. »

eaux du navire, et on leur tirait du bord des coups de fusil pour les écarter. La houle était si grosse qu'elle retardait mon retour et épuisait mes forces. J'avais un abîme au-dessous de moi, et les requins pouvaient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment, on s'efforçait de mettre un canot à la mer ; mais il fallait établir un palan, et cela prenait un temps considérable.

Par le plus grand bonheur, une brise presque insensible se leva : le vaisseau, gouvernant un peu, se rapprocha de moi ; je pus m'emparer du bout de la corde ; mais les compagnons de ma témérité s'étaient accrochés à cette corde ; et quand on nous attira au flanc du bâtiment, me trouvant à l'extrémité de la file, ils pesaient sur moi de tout leur poids. On nous repêcha ainsi un à un, ce qui fut long. Les roulis continuaient ; à chacun d'eux nous plongeions de dix ou douze pieds dans la vague, ou nous étions suspendus au bout d'une ligne. A la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir ; un roulis de plus, et c'en était fait. Enfin on me hissa sur le pont à demi mort : si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres !

Une Visite au général Washington

Cette visite eut-elle lieu ? Elle était fort naturelle. Et cependant les dates que donne ou laisse supposer l'auteur la rendent au contrôle, assez problématique.

LORSQUE j'arrivai à Philadelphie, le grand Washington n'y était pas. Je fus obligé de l'attendre une quinzaine de jours ; il revint. Je le vis passer dans une voiture qu'emportaient avec rapidité quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus ; Cincinnatus en carrosse dérangeait un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvait-il être autre chose qu'un rustre piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue ? Mais quand j'allai porter ma lettre de recommandation à ce grand homme, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des Etats-Unis : point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, sir*, « Entrez, monsieur ; » et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent

de vestibule aux maisons anglaises : elle m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé ; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

Au bout de quelques minutes le général entra. C'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble : il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence ; il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut tout haut avec exclamation : « Le colonel Armand ! » C'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de La Rouairie ¹.

Nous nous assîmes ; je lui expliquai, tant bien que mal, le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes français ou anglais, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. » *Well, Well, young man* ² ! s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la Révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille : ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais qu'on se distribuait alors dans les deux mondes. Si Washington avait vu, comme moi, dans les ruisseaux de Paris, les *vainqueurs de la Bastille*, il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de la Révolution n'étaient pas dans ces orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne l'ai jamais revu ; il partit le lendemain pour la campagne, et je continuai mon voyage.

Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout un monde. Washington est descendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas ; j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu ; il était dans tout son éclat, et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi ! je m'en suis senti échauffé

1. Gentilhomme breton, qui avait combattu en Amérique avec La Fayette. Il fut l'un des organisateurs de l'insurrection vendéenne. — 2. « Bien, bien, jeune homme ! »

le reste de ma vie : il y a une vertu dans les regards d'un grand homme.

J'ai vu depuis Buonaparte : ainsi la Providence m'a montré les deux personnages qu'elle s'était plu à mettre à la tête des destinées de leurs siècles.

Si l'on compare Washington et Buonaparte homme à homme, le génie du premier semble d'un vol moins élevé que celui du second. Washington n'appartient pas, comme Buonaparte, à cette race des Alexandre et des César, qui dépasse la stature de l'espèce humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne ; il n'est point placé sur un vaste théâtre ; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps ; il ne traverse point les mers ; il ne court point de Memphis à Vienne et de Cadix à Moscou : il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans souvenir et sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes sanglants d'Arbelles et de Pharsale ; il ne renverse point les trônes pour en recomposer d'autres avec leurs débris ; *il ne met point le pied sur le cou des rois* ; il ne leur fait point dire, sous les vestibules de son palais :

Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie.

Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington ; il agit avec lenteur : on dirait qu'il se sent le mandataire de la liberté de l'avenir, et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce, ce sont celles de son pays ; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas. Mais de cette profonde obscurité quelle lumière va jaillir ! Cherchez les bois inconnus où brilla l'épée de Washington, qu'y trouverez-vous ? Des tombeaux ? Non, un monde ! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

Buonaparte n'a aucun trait de ce grave Américain : il combat sur une vieille terre, environnée d'éclat et de bruit ; il ne veut créer que sa renommée ; il ne se charge que de son propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui descend de si haut s'écoulera promptement : il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde ; il paraît sur tous les rivages, il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples ; il jette en courant des couronnes à sa famille et à ses soldats ; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire ; mais en écrasant l'anarchie il étouffe la

liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Chacun est récompensé selon ses œuvres : Washington élève une nation à l'indépendance : magistrat retiré, il s'endort paisiblement sous son toit paternel, au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération de tous les peuples.

Buonaparte ravit à une nation son indépendance : empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'Océan. Tant qu'il se débat contre la mort, faible et enchaîné sur un rocher, l'Europe n'ose déposer les armes. Il expire : cette nouvelle, publiée à la porte du palais devant laquelle le conquérant avait fait proclamer tant de funérailles, n'arrête ni n'étonne le passant : qu'avaient à pleurer les citoyens ?

La république de Washington subsiste ; l'empire de Buonaparte est détruit : il s'est écoulé entre le premier et le second voyage d'un Français qui a trouvé une nation reconnaissante là où il avait combattu pour quelques colons opprimés.

Washington et Buonaparte sortirent du sein d'une république : nés tous deux de la liberté, le premier lui a été fidèle, le second l'a trahie. Leur sort, d'après leur choix, sera différent dans l'avenir.

Le nom de Washington se répandra avec la liberté d'âge en âge ; il marquera le commencement d'une nouvelle ère pour le genre humain.

Le nom de Buonaparte sera redit aussi par les générations futures ; mais il ne se rattachera à aucune bénédiction, et servira souvent d'autorité aux oppresseurs, grands ou petits.

Washington a été tout entier le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque ; il a secondé, au lieu de contrarier le mouvement des esprits ; il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle il était appelé : de là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme, qui frappe peu, parce qu'il est naturel et dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays ; sa gloire est le patrimoine commun de la civilisation croissante ; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires où coule une source intarissable pour le peuple.

Buonaparte pouvait enrichir également le domaine public : il agissait sur la nation la plus civilisée, la plus intelligente, la plus brave, la plus brillante de la terre. Quel serait aujourd'hui le rang occupé par lui dans l'univers s'il eût joint la magnanimité à ce qu'il avait d'héroïque, si, Washington et Buonaparte à la fois, il eût nommé la liberté héritière de sa gloire !

Mais ce géant démesuré ne liait point complètement ses destinées à celles de ses contemporains : son génie appartenait

à l'âge moderne, son ambition était des vieux jours ; il ne s'aperçut pas que les miracles de sa vie dépassaient de beaucoup la valeur d'un diadème, et que cet ornement gothique lui siérait mal. Tantôt il faisait un pas avec le siècle, tantôt il reculait vers le passé ; et, soit qu'il surmontât ou suivît le cours du temps, par sa force prodigieuse il entraînait ou repoussait les flots. Les hommes ne furent à ses yeux qu'un moyen de puissance, aucune sympathie ne s'établit entre leur bonheur et le sien. Il avait promis de les délivrer, et il les enchaîna ; il s'isola d'eux, ils s'éloignèrent de lui. Les rois d'Égypte plaçaient leurs pyramides funèbres non parmi des campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles : ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude : Buonaparte a bâti, à leur image, le monument de sa renommée.

Ceux qui, ainsi que moi, ont vu le conquérant de l'Europe et le législateur de l'Amérique détournent aujourd'hui les yeux de la scène du monde : quelques histrions qui font pleurer ou rire ne valent pas la peine d'être regardés.

La Veuve indienne

Nous sommes sur le chemin des Lacs, au pays des Onondagas, peuplade iroquoise. Chateaubriand s'est assis sur un coteau et rêve, en regardant une hutte et, dans un pré, une vache maigre.

J'AVAIS à peine passé ainsi quelques minutes, que j'entendis des voix au fond du vallon. J'aperçus trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses. Après les avoir mises paître dans les prairies, ils marchèrent vers la vache maigre, qu'ils éloignèrent à coups de bâton.

L'apparition de ces Européens dans un lieu si désert me fut extrêmement désagréable ; leur violence me les rendit encore plus importuns. Ils chassaient la pauvre bête parmi les roches en riant aux éclats, et en l'exposant à se rompre les jambes. Une femme sauvage, en apparence aussi misérable que sa vache, sortit de la hutte isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela doucement et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à elle en allongeant le cou avec un petit mugissement de joie. Les colons menacèrent de loin l'Indienne, qui revint à sa cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte, où son amie la flattait de la main, tandis que l'animal reconnaissant léchait cette main secourable. Les colons s'étaient retirés.

Je me levai, je descendis la colline, je traversai le vallon, et, remontant la colline opposée, j'arrivai à la hutte, résolu de réparer autant qu'il était en moi la brutalité des hommes blancs. La vache m'aperçut et fit un mouvement pour fuir ; je m'a-

vançai avec précaution, et je parvins, sans qu'elle s'en allât, jusqu'à l'habitation de sa maîtresse.

L'Indienne était rentrée chez elle. Je prononçai le salut qu'on m'avait appris : Sièghoh ! *Je suis venu !* L'Indienne, au lieu de me rendre mon salut par la répétition d'usage : *Vous êtes venu !* ne répondit rien. Je jugeai que la visite d'un de ses tyrans lui était importune. Je me mis alors à mon tour à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée : je vis sur son visage noble et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y a de la douceur à pleurer sur les maux qui n'ont été pleurés de personne.

Mon hôtesse me regarda encore quelque temps avec un reste de doute, comme si elle craignait que je ne cherchasse à la tromper ; elle fit ensuite quelques pas et vint elle-même passer sa main sur le front de sa compagne de misère et de solitude.

Encouragé par cette marque de confiance, je dis en anglais, car j'avais épuisé mon indien : « Elle est bien maigre ! » L'Indienne repartit aussitôt en mauvais anglais : « Elle mange fort peu. » *She eats very little.* « On l'a chassée rudement, » repris-je. Et la femme me répondit : « Nous sommes accoutumées à cela toutes deux, *both.* » Je repris : « Cette prairie n'est donc pas à vous ? » Elle répondit : « Cette prairie était à mon mari, qui est mort. Je n'ai point d'enfants, et les blancs mènent leurs vaches dans ma prairie. »

Je n'avais rien à offrir à cette indigente créature : mon dessein eût été de réclamer la justice en sa faveur ; mais à qui m'adresser dans un pays où le mélange des Européens et des Indiens rendait les autorités confuses, où le droit de la force enlevait l'indépendance sauvage, et où l'homme policé, devenu à demi sauvage, avait secoué le joug de l'autorité civile ?

Nous nous quittâmes, moi et l'Indienne, après nous être serré la main. Mon hôtesse me dit beaucoup de choses que je ne compris point, et qui étaient sans doute des souhaits de prospérité pour l'étranger. S'ils n'ont pas été entendus du ciel, ce n'est pas la faute de celle qui priaït, mais la faute de celui pour qui la prière était offerte : toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons.

Au Niagara

Libre encore à qui veut de sourire au récit de ces accidents ! Chateaubriand aimait à redire les périls courus, et peut-être à les embellir. N'oublions pas pourtant qu'il avait contracté dans son enfance malouine des goûts aventureux et des façons de casse-cou.

A la cataracte de Niagara, l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de

mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal : j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche : je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara. En arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras ; tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins ; le cheval s'effraye, recule en se cabrant et en approchant du gouffre. Je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne avec lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette et s'élançe à dix pieds loin du bord.

Je n'avais qu'une fracture simple au bras : deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison. Mon Hollandais¹ ne voulut pas aller plus loin. Je le payai, et il retourna chez lui. Je fis un nouveau marché avec des Canadiens de Niagara, qui avaient une partie de leur famille à Saint-Louis des Illinois, sur le Mississipi.

1. C'était le guide qu'on lui avait procuré à Albany.

Journal sans date

Il est fâcheux pour la critique que ce journal soit « sans date », comme l'intitule Chateaubriand, et ne mentionne aucun itinéraire précis. Mais comment nier la sincérité de ces splendides ébauches et méconnaître l'ardeur qui les anime ?

LE ciel est pur sur un a tête, l'onde limpide sous mon canot qui fuit devant une légère brise. A ma gauche sont des collines taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias, de longues graminées, des plantes saxatiles de toutes les couleurs ; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot avance, s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue : tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues ; ici c'est une forêt de cyprès, dont on aperçoit les portiques sombres ; là c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine ? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois ; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre ; égorgez-vous pour un mot, pour un maître ; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses : moi j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée ; je serai libre comme la nature ; je ne reconnaitrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes¹.

Sept heures du soir.

Nous avons traversé la fourche de la rivière et suivi la branche du sud-ouest. Nous cherchions le long du canal une anse où nous pussions débarquer. Nous sommes entrés dans une crique qui s'enfonce sous un promontoire chargé d'un bocage de tulipiers.

1. Je laisse toutes ces choses de la jeunesse : on voudra bien les pardonner (Ch.). C'est tout pardonné. Mais Chateaubriand craignait sans doute de trop rappeler Jean-Jacques, qui n'eût pas désavoué cette apostrophe.

Ayant tiré notre canot à terre, les uns ont amassé des branches sèches pour notre feu, les autres ont préparé l'ajoupa. J'ai pris mon fusil, et je me suis enfoncé dans le bois voisin.

Je n'y avais pas fait cent pas que j'ai aperçu un troupeau de dindes occupées à manger des baies de fougères et des fruits d'aliziers. Ces oiseaux diffèrent assez de ceux de leur race naturalisés en Europe : ils sont plus gros ; leur plumage est couleur d'ardoise, glacé sur le cou, sur le dos, et à l'extrémité des ailes d'un rouge de cuivre ; selon les reflets de la lumière, ce plumage brille comme de l'or bruni. Ces dindes sauvages s'assemblent souvent en grandes troupes. Le soir elles se perchent sur les cimes des arbres les plus élevés. Le matin elles font entendre du haut de ces arbres leur cri répété ; un peu après le lever du soleil leurs clameurs cessent, et elles descendent dans les forêts.

Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîcheur ; les bagages ont été rembarqués ; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avons de hautes terres chargées de forêts : le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyait sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'était toute la variété du prisme ; loin de nous, dans les détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés. Les arbres harmoniaient¹ ensemble leurs formes : les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cône, d'autres s'arrondissaient en boule, d'autres étaient taillés en pyramide. Mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire.

Dix heures du matin.

Nous avançons lentement. La brise a cessé, et le canal commence à devenir étroit : le temps se couvre de nuages.

Midi.

Il est impossible de remonter plus haut en canot ; il faut maintenant changer notre manière de voyager : nous allons tirer notre canot à terre, prendre nos provisions, nos armes, nos fourrures pour la nuit, et pénétrer dans les bois.

Trois heures.

Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers un voile de feuillage, répand

1. Nous dirions : *harmonisaient*.

dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes ; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes et l'épais humus composé des débris des végétaux ; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns aux autres, et qui semblent se serrer en s'éloignant : l'idée de l'infini se présente à moi.

Six heures.

J'avais entrevu de nouveau une clarté, et j'avais marché vers elle. Me voilà au point de lumière : triste champ, plus mélancolique que les forêts qui l'environnent ! Ce champ est un ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans cette double solitude de la mort et de la nature : est-il un asile où j'aimasse mieux dormir pour toujours ?

Sept heures.

Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin : éclairé en dessous par la lueur scarlatine, le feuillage paraît ensanglanté ; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde.

Minuit.

Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir ? D'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme.

Minuit et demi.

Le repos continue ; mais l'arbre décrépît se rompt, il tombe. Les forêts mugissent ; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent ; ils meurent dans des lointains presque imaginaires : le silence envahit de nouveau le désert.

Une heure du matin.

Voici le vent ; il court sur la cime des arbres ; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillés les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure ? Un court silence succède ; la musique aérienne recommence ; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière.

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on croit ouïr des glas continus ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie.

En Floride

S'il est vrai que Chateaubriand n'est jamais allé en Floride, on pourra du moins prendre ce qui suit pour une hardie transposition de choses vues et d'émotions éprouvées ailleurs.

POUR regagner l'anse où nous avons notre établissement, nous n'eûmes qu'à nous laisser dériver au gré de l'eau et des brises. Le soleil approchait de son couchant : sur le premier plan de l'île paraissaient des chênes verts, dont les branches horizontales formaient le parasol, et des azalées qui brillaient comme des réseaux de corail.

Derrière ce premier plan s'élevaient les plus charmants de tous les arbres, les papayas : leur tronc droit, grisâtre et guilloché, de la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, soutient une touffe de longues feuilles à côtes, qui se dessinent comme l'S gracieux d'un vase antique. Les fruits, en forme de poire, sont rangés autour de la tige ; on les prendrait pour des cristaux de verre ; l'arbre entier ressemble à une colonne d'argent ciselé surmontée d'une urne corinthienne.

Enfin, au troisième plan, montaient graduellement dans l'air les magnolias et les liquidambers.

Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine : à mesure qu'il descendait, les mouvements de l'ombre et de la lumière répandaient quelque chose de magique sur le tableau : là, un rayon se glissait à travers le dôme d'une futaie et brillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre ; ici, la lumière divergeait entre les troncs et les branches, et projetait sur les gazons des colonnes croissantes et des treillages mobiles. Dans les cieux, c'étaient des nuages de toutes les couleurs, les uns fixes, imitant de gros promontoires, ou de vieilles tours près d'un torrent, les autres flottant en fumée de rose ou

en flocons de soie blanche. Un moment suffisait pour changer la scène aérienne : on voyait alors des gueules de four enflammées, de grands tas de braise, des rivières de laves, des paysages ardents. Les mêmes teintes se répétaient sans se confondre ; le feu se détachait du feu, le jaune pâle du jaune pâle, le violet du violet : tout était éclatant, tout était enveloppé, pénétré, saturé de lumière.

Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore.

A notre droite étaient les ruines indiennes, à notre gauche notre camp de chasseurs ; l'île déroulait devant nous ses paysages gravés ou modelés dans les ondes. A l'orient, la lune, touchant l'horizon, semblait reposer immobile sur les côtes lointaines ; à l'occident, la voûte du ciel paraissait fondue en une mer de diamants et de saphirs, dans laquelle le soleil, à demi plongé, avait l'air de se dissoudre.

Les animaux de la création étaient, comme nous, attentifs à ce grand spectacle : le crocodile, tourné vers l'astre du jour, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées ; perché sur un rameau desséché, le pélican louait à sa manière le Maître de la nature, tandis que la cigogne s'envolait pour le bénir au-dessus des nuages !

Nous te chanterons aussi, Dieu de l'univers, toi qui prodigues tant de merveilles ! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert : tu distingueras les accents du faible fils de la femme, au milieu du bruit des sphères que ta main fait rouler, du mugissement de l'abîme dont tu as scellé les portes...

Après le souper, je me suis assis à l'écart sur la rive ; on n'entendait que le bruit du flux et du reflux du lac, prolongé le long des grèves ; des mouches luisantes brillaient dans l'ombre et s'éclipsaient lorsqu'elles passaient sous les rayons de la lune. Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait ; je me sentais vivre comme partie du grand tout et végéter avec les arbres et les fleurs. C'est peut-être la disposition la plus douce pour l'homme, car, alors même qu'il est heureux, il y a dans ses plaisirs un certain fonds d'amertume, un je ne sais quoi qu'on pourrait appeler la tristesse du bonheur. La rêverie du voyageur est une sorte de plénitude de cœur et de vide de tête qui vous laisse jouir en repos de votre existence : c'est par la pensée que nous troublons la félicité que Dieu nous donne : l'âme est paisible, l'esprit est inquiet.

Les sauvages de la Floride racontent qu'il y a au milieu d'un lac une île où vivent les plus belles femmes du monde. Les Muscogulges ont voulu plusieurs fois tenter la conquête de l'île ma-

gique ; mais les retraites élyséennes fuyant devant leurs canots finissaient par disparaître : naturelle image du temps que nous perdons à la poursuite de nos chimères¹. Dans ce pays était aussi une fontaine de Jouvence : qui voudrait rajeunir ?

Siminoles et Muscogulges

C'est encore à Bartram que sont empruntés la plupart des documents qui suivent, y compris le sujet de cette chanson indienne, poétique contrefaçon à insérer parmi celles de MacPherson et de La Villemarqué.

Le Siminole respire la gaieté, le contentement, l'amour ; sa démarche est légère, son abord ouvert et serein ; ses gestes décelent l'activité de la vie : il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. Ce caractère aimable et volage est si prononcé chez ce peuple qu'il peut à peine prendre un maintien digne dans les assemblées politiques de la confédération.

Les Siminoles et les Muscogulges sont d'une assez grande taille, et, par un contraste extraordinaire, leurs femmes sont la plus petite race de femmes connue en Amérique : elles atteignent rarement la hauteur de quatre pieds deux ou trois pouces ; leurs mains et leurs pieds ressemblent à ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice : leur taille est élégante et gracieuse ; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse : si on ne les voyait pas, lorsqu'elles parlent, on croirait entendre des enfants qui ne prononcent que des mots à moitié formés.

Les femmes creeks² travaillent moins que les autres femmes indiennes : elles s'occupent de broderies, de teinture et d'autres petits ouvrages. Les esclaves leur épargnent le soin de cultiver la terre ; mais elles aident pourtant, ainsi que les guerriers, à recueillir la moisson.

Les Muscogulges sont renommés pour la poésie et pour la musique. La troisième nuit de la fête du maïs nouveau, on s'assemble dans la galerie du conseil ; on se dispute le prix du chant. Ce prix est décerné, à la pluralité des voix, par le mico³ : c'est une branche de chêne vert : les Hellènes briguaient une branche d'olivier. Les femmes concourent, et souvent obtiennent la couronne ; une de leurs odes est restée célèbre :

1. Le fait est relaté dans les *Voyages* de W. Bartram (1791), où Chateaubriand a dû le trouver. — 2. Les Siminoles formaient avec les Muscogulges la confédération des Creeks. — 3. Le mico est le chef de tribu.

CHANSON DE LA CHAIR BLANCHE

« La chair blanche vient de la Virginie. Elle était riche ; elle avait des étoffes bleues, de la poudre, des armes et du poison français ¹. La chair blanche vit Tibéma l'ikouessen ².

« Je t'aime, dit-elle à la fille peinte : quand je m'approche de toi, je sens fondre la moelle de mes os ; mes yeux se troublent, je me sens mourir.

« La fille peinte, qui voulait les richesses de la chair blanche, lui répondit : Laisse-moi graver mon nom sur tes lèvres ; presse mon sein contre ton sein.

« Tibéma et la chair blanche bâtirent une cabane. L'ikouessen dissipa les grandes richesses de l'étranger et fut infidèle. La chair blanche le sut, mais elle ne put cesser d'aimer. Elle allait de porte en porte mendier des grains de maïs pour faire vivre Tibéma. Lorsque la chair blanche pouvait obtenir un peu de feu liquide ³, elle le buvait pour oublier sa douleur.

« Toujours aimant Tibéma, toujours trompé par elle, l'homme blanc perdit l'esprit et se mit à courir dans les bois. Le père de la fille peinte, illustre sachem, lui fit des réprimandes : le cœur d'une femme qui a cessé d'aimer est plus dur que le fruit du papaya.

« La chair blanche revint à sa cabane. Elle était nue, elle portait une longue barbe hérissée ; ses yeux étaient creux, ses lèvres pâles : elle s'assit sur une natte pour demander l'hospitalité dans sa propre cabane. L'homme blanc avait faim : comme il était devenu insensé, il se croyait un enfant, et prenait Tibéma pour sa mère.

« Tibéma, qui avait retrouvé des richesses avec un autre guerrier dans l'ancienne cabane de la chair blanche, eut horreur de celui qu'elle avait aimé. Elle le chassa. La chair blanche s'assit sur un tas de feuilles à la porte, et mourut. Tibéma mourut aussi. Quand le Siminole demande quelles sont les ruines de cette cabane recouverte de grandes herbes, on ne lui répond point.»

Fin du voyage

Remonté au nord après avoir, prétend-il, exploré la Louisiane, les Florides et les Montagnes Bleues, Chateaubriand se trouvait aux environs de Chillicothe quand il apprit la sensationnelle nouvelle qui interrompit si brusquement son voyage.

EN errant de forêts en forêts, je m'étais rapproché des défrichements américains. Un soir j'avisai au bord d'un ruisseau

1. Eau-de-vie (Ch.). — 2. Courtisane (Ch.). — 3. Eau-de-vie (Ch.).

une ferme bâtie de troncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité ; elle me fut accordée.

La nuit vint : l'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer : je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que mon hôtesse préparait le souper, je m'amusai à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre. J'aperçus, écrits en grosses lettres, ces mots : FLIGHT OF THE KING, *fuite du roi*. C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal racontait aussi les progrès de l'émigration, et la réunion de presque tous les officiers de l'armée sous le drapeau des princes français. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets.

Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-huit jours sur la côte de France, où je fis un demi-nauffrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Je pris terre au Havre. Au mois de juillet 1792, j'émigrâi avec mon frère. L'armée des princes était déjà en campagne, et sans l'intercession de mon malheureux cousin, Armand de Chateaubriand ¹, je n'aurais pas été reçu. J'avais beau dire que j'arrivais tout exprès de la cataracte du Niagara, on ne voulait rien entendre, et je fus au moment de me battre pour obtenir l'honneur de porter un havresac. Mes camarades, les officiers du régiment de Navarre, formaient une compagnie au camp des princes, mais j'entraï dans une des compagnies bretonnes. On peut voir ce que je devins dans la nouvelle préface de mon *Essai historique*.

Ainsi ce qui me sembla un devoir renversa les premiers dessein que j'avais conçus et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avaient pas besoin sans doute qu'un cadet de Bretagne revînt d'outre-mer pour leur offrir son obscur dévouement, pas plus qu'ils n'ont eu besoin de ses services lorsqu'il est sorti de son obscurité ² : si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence, car personne ne savait que j'existais. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde : j'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat ; mais de tous les témoins c'est celui aux yeux duquel je craignais le plus de rougir.

Pourquoi les solitudes de l'Érié et de l'Ontario se présentent-elles aujourd'hui avec plus de charme à ma pensée que le brillant spectacle du Bosphore ?

1. Fusillé en 1809. Fidèle à la cause royaliste, il fut l'un des agents les plus zélés des princes. — 2. Ministre des affaires étrangères dans le cabinet Villèle, il fut assez brutalement remercié le 6 juin 1824.

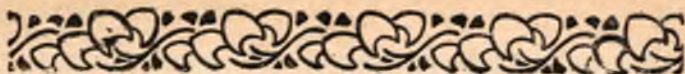
C'est qu'à l'époque de mon voyage aux États-Unis j'étais plein d'illusions ; les troubles de la France commençaient en même temps que commençait ma vie ; rien n'était achevé en moi ni dans mon pays. Ces jours me sont doux à rappeler, parce qu'ils ne reproduisent dans ma mémoire que l'innocence des sentiments inspirés par la famille et par les plaisirs de la jeunesse.

Quinze ou seize ans plus tard, après mon second voyage, la révolution s'était déjà écoulée : je ne me berçais plus de chimères ; mes souvenirs, qui prenaient alors leur source dans la société, avaient perdu leur candeur. Trompé dans mes deux pèlerinages, je n'avais point découvert le passage du nord-ouest ; je n'avais point enlevé la gloire du milieu des bois où j'étais allé la chercher, et je l'avais laissée assise sur les ruines d'Athènes.

Parti pour être voyageur en Amérique, revenu pour être soldat en Europe, je ne fournis jusqu'au bout ni l'une ni l'autre de ces carrières : un mauvais génie m'arracha le bâton et l'épée, et me mit la plume à la main. A Sparte, en contemplant le ciel pendant la nuit, je me souvenais des pays qui avaient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé : j'avais salué sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu des mers, dans les forêts canadiennes, les mêmes étoiles que je voyais briller sur la patrie d'Hélène et de Ménélas. Mais que me servait de me plaindre aux astres, immobiles témoins de mes destinées vagabondes ? Un jour leur regard ne se fatiguera plus à me poursuivre ; il se fixera sur mon tombeau. Maintenant, indifférent moi-même à mon sort, je ne demanderai pas à ces astres malins de l'incliner par une plus douce influence, ni de me rendre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les lieux où il passe.



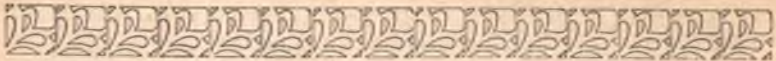
#18184



TABLE

	Pages.
GÉNIE DU CHRISTIANISME.	5
LETTRE A FONTANES	31
VOYAGE AU MONT-BLANC	39
LES MARTYRS	45
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM	99
LES NATCHEZ	149
VOYAGE EN AMÉRIQUE	187





LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6^e)

Bibliothèque LAROUSSE

Publiée sous la direction de Georges MOREAU



Molière.

La Bibliothèque Larousse embrassera, dans une collection véritablement encyclopédique, à la fois tout ce qui intéresse la vie pratique (hygiène, économie domestique, connaissances techniques, etc.) et tout ce qui peut contribuer à la culture générale de l'esprit (lettres, arts, sciences, etc.). Divisée en plusieurs séries, elle ne comprend que de jolis volumes, illustrés toutes les fois qu'il y a lieu, et d'une forme soignée et élégante malgré leur extrême bon marché, et permettra à tout le monde de se constituer à peu de frais une bibliothèque d'un intérêt durable et d'une valeur réelle (format 13,5 x 20).

LITTÉRATURE

1^o *Chefs-d'œuvre des grands écrivains.* — Cette section a pour objet de mettre à la portée du public, sous une forme aussi élégante qu'économique, tous les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, depuis les classiques du xvi^e et du xvii^e siècle jusqu'aux auteurs modernes. C'est la plus jolie collection qui existe dans ce genre, et elle surpasse de beaucoup toutes les collections similaires publiées jusqu'ici.

Racine : Théâtre complet illustré. Avec biographie et notes, par H. CLOUARD. *Trois vol. illustrés de 32 gr. dont 12 hors texte d'après DE SÈVE.* Chaque volume, br. 1 franc

1 fr. 30

Relié toile souple
Se vend également en un seul volume, reliure demi-peau, tête dorée. 6 francs
(Voir la suite page suivante.)

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

- Corneille : Théâtre choisis illustré.** Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Trois volumes* illustrés de 24 gravures, dont 13 hors texte d'après GRAVELOT. Chaque volume, broché, 1 fr. ; relié toile souple 1 fr. 30
Se vend également en *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. 6 francs
- Molière : Théâtre complet illustré.** Avec biographie et notes, par Th. COMTE, agrégé de l'Université. *Sept volumes* illustrés de 63 gravures, dont 36 hors texte d'après BOUCHER. Chaque volume, broché, 1 fr. ; relié toile souple. . . 1 fr. 30
Se vend également en *deux volumes*, reliure demi-peau, tête dorée. 13 francs
- La Fontaine : Fables illustrées.** Avec biographie et notes, par M. MOREL, agrégé de l'Université. *Deux volumes* illustrés de 24 gravures d'après OUDRY et 4 hors texte. Chaque volume, broché, 1 fr. ; relié toile souple. 1 fr. 30
Se vend également en *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. 4 fr. 50
- Boileau : Œuvres poétiques illustrées.** Avec biographie et notes, par L. COQUELIN. 8 gravures et 1 autographe. Broché, 1 fr. ; relié toile souple. . 1 fr. 30
- Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées.** Avec biographie et notes, par DUPOUX, agrégé de l'Université. *Trois volumes* illustrés de 17 gravures dont 13 hors texte. Chaque volume, broché, 1 fr. ; relié toile souple. 1 fr. 30
- Balzac : Le Père Goriot.** Avec portrait. Broché, 1 fr. ; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Eugénie Grandet.** 1 portrait et 1 autogr. Br., 1 fr. ; relié t. 1 fr. 30
- Balzac : La Cousine Bette.** *Deux vol.* Chaque vol., br., 1 fr. ; rel. t. 1 fr. 30
- Balzac : Le Cousin Pons.** Avec portrait. Broché, 1 fr. ; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : Le Médecin de campagne.** 1 gr. Broché, 1 fr. ; relié t. 1 fr. 30
- Balzac : Le Lys dans la vallée.** 1 grav. Broché, 1 fr. ; relié toile. 1 fr. 30
- Balzac : La Peau de chagrin.** 1 grav. Broché, 1 fr. ; relié toile. 1 fr. 30
- (N. B. — *Les huit volumes de Balzac peuvent être achetés reliés sous étui au prix de 11 fr.*)
- Musset : Premières poésies.** 1 gravure. Br., 1 fr. ; relié toile. . . 1 fr. 30
- Musset : Poésies nouvelles.** 1 gravure. Br., 1 fr. ; relié toile. . . . 1 fr. 30
- Musset : Comédies et Proverbes.** *Trois volumes.* Avec 2 gravures et 1 autographe. Chaque volume, broché, 1 fr. ; relié toile 1 fr. 30
- Musset : La Confession d'un enfant du siècle.** 1 gr. Br., 1 fr. ; rel. t. 1 fr. 30
- Musset : Nouvelles.** 1 gravure. Broché, 1 fr. ; relié toile 1 fr. 30
- Musset : Contes.** 1 gravure. Broché, 1 fr. ; relié toile. 1 fr. 30
- (N. B. — *Les huit volumes de Musset peuvent être achetés reliés sous étui au prix de 11 fr.*)
- Anthologie des écrivains français du XIX^e siècle.** Avec biographies et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Quatre volumes* (Poésie, 2 vol. ; Prose, 2 vol.). Nombreux portraits et autographes. Chaque vol., broché, 1 fr. ; relié toile. 1 fr. 30
- ^{2e} *Études littéraires.* — Conçus sur un plan uniforme, les volumes ci-dessous comportent, avec la vie des écrivains, l'étude de leur œuvre accompagnée d'extraits caractéristiques.
- Montaigne**, par Louis COQUELIN. Vie de Montaigne et étude de son œuvre (nombreux extraits). 6 gravures. Broché, 0 fr. 75 ; relié toile. 1 fr. 05
- Musset**, par GAUTHIER-FERRIÈRES, lauréat de l'Académie française. Vie de Musset, avec extraits de son œuvre. 4 grav. Broché, 0 fr. 75 ; relié toile. 1 fr. 05
- Daudet**, par P. et V. MARGUERITE, G. GEFFROY, etc. Vie de Daudet et étude de son œuvre (nombreux extraits). 8 grav. Broché, 0 fr. 75 ; rel. toile. 1 fr. 05
- Schiller**, par Charles SIMOND, lauréat de l'Académie française. Vie de Schiller et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 grav. Br., 0 fr. 75 ; rel. t. 1 fr. 05

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

- Gœthe**, par Charles SIMOND. Vie de Gœthe et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- Tolstoï**, par OSSIP-LOURIÉ, lauréat de l'Institut. Vie de Tolstoï et étude de son œuvre (nombreux extraits). 4 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- Ibsen**, par OSSIP-LOURIÉ, lauréat de l'Institut. Vie d'Ibsen; son œuvre (nombreux extraits); *l'ibsenisme*. 4 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05
- 3^e *Histoire de la Littérature*. — Cette section mettra à la disposition du public, sous une forme peu coûteuse, d'excellents précis des diverses littératures, pour la plupart desquelles il n'existait guère jusqu'ici que des traités d'un prix assez élevé.
- La Littérature française au XIX^e siècle**, par Ch. LE GOFFIC. 76 gravures. Broché, 1 fr. 75; relié toile. 2 fr. 25
- Littérature anglaise**, par W. THOMAS. 56 gr. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50
- Littérature italienne**, par G.-M. GATTI. 23 gr. Br., 1 fr.; rel. toile. 1 fr. 30
- Histoire de la Littérature russe**, par Louis LEGER, membre de l'Institut. Nombreuses gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

BEAUX-ARTS

- Rembrandt**, par A. BRÉAL. 24 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- L'Art à l'École**, par Ch.-M. COUYBA, sénateur, et les membres du Comité de la Société nationale de l'Art à l'École. 70 grav. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

- Histoire de Russie**, par L. LEGER. 12 gr., 2 cartes. Br., 0 fr. 75; rel. 1 fr. 05
- Géographie rapide de l'Europe**, par O. RECLUS. 16 gravures, 1 carte. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Géographie rapide de la France**, par RECLUS. 18 gr. Br., 1 fr. 20; rel. 1 fr. 50

VIE SOCIALE ET DROIT USUEL

- Entre locataires et propriétaires**, par D. MASSÉ. Guide pratique de droit usuel en matière de location. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Ce que la loi punit**, par GUYON. Code pénal expliqué. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20
- Les Assurances**, par E. ADAM. Guide pratique. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
- Les Accidents du travail**, par L. ANDRÉ. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20
- Assistance aux vieillards, aux infirmes, aux incurables**. Guide pratique à l'usage des fonctionnaires départementaux, etc. Br., 1 fr. 20; rel. toile. 1 fr. 50
- Code municipal**, par Max LEGRAND. Manuel clair et commode à l'usage des maires, adjoints, secrétaires de mairie, etc. Br., 1 fr. 20; relié toile 1 fr. 50

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

- La Définition de la Science**, entretiens philosophiques, par F. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. 88 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- La Photographie des couleurs**, par COUSTET. 22 gr. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
- Les Alliages métalliques**, par HÉMARDINQUER. 9 gr. Br., 0 fr. 50; rel. t. 0 fr. 75
- La Voix professionnelle**, par le D^r P. BONNIER. Leçons pratiques de physiologie appliquée aux carrières vocales, enseignement, barreau, théâtre (cours du théâtre Réjane 1907-1908). 39 gravures. Broché, 2 fr.; relié toile. . . 2 fr. 50

(Voir la suite page suivante)

Bibliothèque Larousse

MÉDECINE ET HYGIÈNE

- L'Estomac : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr M.-A. LEGRAND.
 14 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- L'Œil : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr VALUDE, médecin de la clinique nationale des Quinze-Vingts. 54 grav. Broché, 1 fr.; rel. toile. 1 fr. 30
- L'Oreille : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr M.-A. LEGRAND.
 74 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- La Bouche et les Dents : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr P. ROSENTHAL. 28 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- Le Nez et la Gorge : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr A. NEPVEU.
 48 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile. 1 fr. 30
- La Peau et la Chevelure : hygiène, maladies, traitement**, par le Dr M.-A. LEGRAND. 65 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Arthritisme et artério sclérose**, par le Dr LAUMONIER. Broché. . . 1 fr. 20
 Relié toile. 1 fr. 50
- Précis d'alimentation rationnelle**, p. le Dr PASCAULT. Br., 1 fr. 20; r. 1 fr. 50
- Pour élever les nourrissons**, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Conseils pratiques à l'usage des jeunes mères. 62 grav. Broché, 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20
- Pour préserver des maladies vénériennes**, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE.
 34 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile. 1 fr. 05

AGRICULTURE

- Routine et progrès en agriculture**, par R. DUMONT. Excellent ouvrage à répandre parmi les petits et moyens cultivateurs. 92 gr. Br., 1 fr. 80; rel. 2 fr. 25
- Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur**, par P. BERTRAND. Manuel pratique de jardinage. 60 grav. et 9 pl. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50
- Le Verger de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur**, par P. BERTRAND.
 193 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile. 1 fr. 50
- Le Bétail**, par Marcel VACHER, membre du Conseil supérieur de l'Agriculture. Amélioration et reproduction. 10 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile. . . 1 fr. 15
- Le Porc**, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 15
- Toute la Basse-Cour**, par H. VOITELLIER. Traité pratique et complet d'élevage productif. 11 gravures, 24 planches. Broché, 1 fr. 50; cartonné. . . 1 fr. 95
- Améliorations du sol (Drainage et irrigations)**, par M. ABADIE, prof. à l'École nat^{le} d'agriculture de Rennes. 95 grav. Br., 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20
- Des fourrages verts toute l'année**, par H. COMPAIN, chef de culture à l'École nationale de Grignon. 44 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

CONNAISSANCES PRATIQUES

- Défends ton argent**, par G. SOREPH. 4 gr. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20
- La Cuisine à bon marché**, par M^{me} J. SÉVRETTE. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20
- Le Guide mondain**, par la C^{tesse} DE MAGALLON. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20
- Le Passe-temps des mois**, par V. DELOSIÈRE. Mémento des diverses occupations à toutes les époques de l'année. 111 grav. Br., 0 fr. 75; relié t. 1 fr. 05
- La Maison fleurie**, par F. FAIDEAU. 61 grav. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20
- Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier**, par CHEVRIER. Manuel pratique à l'usage des ouvriers, contremaîtres, etc. Nomb. grav. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05
- Pour former un tireur**, par VIOLET et VOULQUIN (publié sous le patronage de l'Union des Sociétés de tir de France). 38 gr. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 05
- Frontières françaises, forts, camps retranchés**, par G. VOULQUIN. *Trois vol.* illustrés de nombreuses grav. et cartes. Chaque vol. br., 1 fr. 20; rel. 1 fr. 50

Une merveilleuse encyclopédie
à bon marché



Reproduction réduite (format 21 × 30, 5 cent.).

Le Larousse pour tous

Publié sous la direction de Claude AUGÉ

Deux magnifiques volumes de près de 4 000 pages chacun (format 21 × 30, 5), 17 325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 superbes planches en couleurs. Prix de l'ouvrage complet, broché 35 francs
Relié demi-chagrin, fers spéciaux de George AURIOL 45 francs

Payement par traites de 5 francs tous les deux mois

(Au comptant, 10 0/0 d'escompte)

Avoir un « Larousse », une de ces encyclopédies si universellement renommées où on trouve tout ce qu'on peut avoir besoin de savoir, qui vous renseigne sur tout ce qui vous embarrasse, qui vous donne, peut-on dire, dans la vie une véritable supériorité intellectuelle et pratique, c'était là un privilège réservé jusqu'ici à ceux qui pouvaient acquérir des ouvrages d'un prix élevé comme le *Grand Dictionnaire Larousse* ou le *Nouveau Larousse illustré*. Chacun maintenant, grâce au **Larousse pour tous**, va enfin pouvoir, si modestes que soient ses moyens, bénéficier des immenses avantages que procure journellement la possession d'un tel ouvrage.

Ce sont **toutes les connaissances humaines**, tous les résultats de la science et de l'érudition, toute l'essence de la littérature et de l'art, toutes les données de la vie pratique, que ce merveilleux dictionnaire encyclopédique met désormais véritablement à la portée de tous, à un prix des plus modiques. On y trouve tous les mots de la langue, la grammaire, les étymologies, l'histoire de toutes les littératures et l'analyse des œuvres remarquables, la description des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, l'histoire, la mythologie, la biographie de tous les personnages célèbres, la géographie, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, les sciences appliquées, les connaissances pratiques et professionnelles, etc. : le tout présenté sous la forme la plus accessible, la plus commode et la plus claire, et accompagné de **milliers de gravures** et d'une profusion de **planches et cartes en noir et en couleurs** de toute beauté.

Demander le prospectus spécimen.

Tous ceux qui lisent, tous ceux
qui étudient ont besoin d'un

Petit Larousse illustré

Magnifique volume de 1 664 pages (format 13,5 × 20), 5 800 gravures, 680 portraits, 130 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 120 cartes dont 7 en couleurs. — Relié toile, fers spéciaux de E. GRASSET, en trois tons. 5 francs
En reliure peau, très élégante 7 fr. 50

(1 franc en sus pour frais d'envoi dans les localités non desservies
par le chemin de fer, et à l'étranger.)



Reproduction réduite
du *Petit Larousse illustré* (13,5 × 20).

Le *Petit Larousse illustré* est unanimement reconnu comme le meilleur, le plus complet et le plus pratique de tous les dictionnaires manuels. Il contient plus de matières, des informations plus nombreuses, des développements encyclopédiques plus abondants, une illustration plus riche et plus strictement documentaire qu'aucun des ouvrages similaires, même d'un prix plus élevé. Divisé en trois parties (LANGUE FRANÇAISE, — LOCUTIONS LATINES ET ÉTRANGÈRES, — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE), il renferme : le *vocabulaire complet* de la langue, avec de nombreux exemples à l'appui des définitions, les sens divers de tous les mots, la *prononciation figurée* de tous ceux qui offrent quelque difficulté ; la *grammaire* ; les *étymologies* ; les *synonymes et antonymes* ; les *proverbes, locutions proverbiales et expressions diverses* ; de nombreux *développements encyclopédiques* (droit, médecine usuelle, beaux-arts, sciences, etc.) ; des *résumés historiques, géographiques, biographiques, mythologiques* ; des *notices bibliographiques* sur les principaux ouvrages de toutes les littératures ; des *notices sur les œuvres d'art célèbres* ; les *types et personnages littéraires et sociaux*, etc. C'est un ouvrage indispensable dans la famille et on le consultera toujours avec profit pour les mille renseignements dont on a journalièrement besoin ;

il sera tout particulièrement précieux aux jeunes gens pour leurs études par la richesse de sa documentation et le caractère instructif de son illustration. (600 000 exemplaires vendus à ce jour.)

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Toutes les connaissances
utiles en un volume.

Mémento Larousse

Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume toutes les connaissances d'utilité journalière : un traité de grammaire, un abrégé d'histoire, une géographie avec un atlas de 50 cartes en couleurs, une cosmographie, une arithmétique, des éléments d'arpentage, un traité de dessin, un traité de sciences physiques et naturelles, des notions d'agriculture, le droit usuel, le savoir-vivre, l'hygiène, des recettes et procédés, etc. (*Vingt ouvrages en un seul.*)

Beau volume de 730 pages (format 13,5 × 20), 900 gravures, 82 cartes, dont 50 en couleurs.
Cartonné 5 francs
Relié toile, fers spéciaux de GIRALDON, titre or. . . 6 francs

Règles de grammaire, principes d'arithmétique, notions de sciences, d'histoire, etc., il ne se passe pour ainsi dire pas de jour que nous n'ayons besoin de retrouver quelque connaissance oubliée, quelque renseignement qui nous échappe. Tout le monde a remarqué la rapidité avec laquelle s'effacent les leçons apprises au temps de notre enfance, et qui ne s'est vu maintes fois embarrassé devant des questions auxquelles répondrait le premier écolier venu? On saisit donc quels services continuels rendra à tous un livre comme le *Mémento Larousse* : un livre qui résume, en un volume maniable et facile à consulter, tous les livres de classe qu'on ne possède plus et auxquels il serait du reste incommode d'avoir recours. Le *Mémento Larousse* est plus encore. Englobant sous une forme méthodique et substantielle tous les matériaux d'une solide instruction, il ne s'en tient pas aux programmes scolaires. Il a cette originalité de faire place, à côté de la partie purement intellectuelle, à une foule de notions de la vie usuelle qu'on aurait peine à trouver réunies ailleurs. Il forme ainsi un tout d'une exceptionnelle valeur pratique, un véritable vade-mecum. C'est le complément naturel du *Petit Larousse*, et on peut dire que ces deux ouvrages, l'un dans l'ordre alphabétique, l'autre dans l'ordre méthodique, condensent l'essence même des connaissances utiles.



Reproduction réduite
du *Mémento Larousse* (13,5 × 20).

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Dictionnaires divers

Dictionnaire usuel de Droit, par Max LEGRAND, avocat. Un volume in-8^o de 840 pages, 15 grav., 3 cartes. 8^e mille. Br., 7 fr. 50; relié toile. 9 francs
Supplément. 60 pages. Broché 1 franc

Rédigé dans un esprit essentiellement pratique, ce dictionnaire met à la portée de tous ce qu'il peut être utile de savoir en matière juridique, sous une forme aussi claire et accessible que possible, et l'ordre alphabétique en rend en outre la consultation infiniment plus commode que celle d'un code. Il est superflu d'insister sur les services qu'un ouvrage ainsi conçu peut rendre à chacun dans la conduite de ses affaires : ce sera en particulier un guide des plus précieux toutes les fois qu'on aura un contrat à passer, un procès à intenter ou à soutenir, ou simplement quelque formalité administrative ou judiciaire à remplir. Un appendice placé à la fin du volume donne la formule d'un certain nombre d'actes d'une application courante : reconnaissances, procurations, baux, etc.

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le D^r GALTIER-BOISSIÈRE (Ouvrage honoré de souscriptions des ministères de l'Instruction publique et de la Guerre). Un volume in-8^o de 576 pages, 849 gravures, photographies, radiographies, 4 cartes, 4 pl. en couleurs. 32^e mille. Broché, 6 fr.; relié toile. 7 fr. 50

Voici un ouvrage qui sera précieux dans la famille. Médications et traitements divers, description des organes, hygiène préventive et curative, pharmacie de ménage, soins spéciaux aux mères et aux enfants, accidents, empoisonnements, falsifications, etc., tout y est exposé avec une clarté remarquable et un sens pratique sur lequel on ne saurait trop insister dans un livre de ce genre. Un développement étendu a été donné en particulier à la médication par l'eau chaude ou froide, par la gymnastique française ou suédoise, par le massage, par l'électricité, par les petits moyens de la médecine d'urgence sans drogue proprement dite : à l'hygiène des exercices, comme le cyclisme, l'équitation, la chasse; à l'hygiène professionnelle, etc.

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par H. STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, etc. Un volume in-12 de 960 pages. 5^e édition. Relié toile. 6 francs

Dans ce livre on trouvera, groupés d'une façon méthodique, tous les mots de la langue française de même provenance, qui, dans les autres dictionnaires, se trouvent forcément éparpillés d'après l'ordre alphabétique. On comprend quel intérêt présente cet ouvrage, tant au point de vue des recherches étymologiques qu'au point de vue de l'étude des mots.

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, précédé d'un traité de versification, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. 3^e édition. Relié toile. 2 fr. 50

Ce dictionnaire offre des avantages considérables sur tous les ouvrages similaires. Outre que sa nouveauté le met au courant des derniers enrichissements de la langue, il se recommande par l'originalité de son plan, grâce auquel les rimes sont présentées d'une façon particulièrement pratique.

Dictionnaire des Opéras, par F. CLÉMENT et P. LAROUSSE, revu et mis à jour par Arthur POUJIN. Analyse et nomenclature de tous les opéras, opéras-comiques, opérettes et drames lyriques représentés en France et à l'étranger depuis l'origine de ces genres d'ouvrages jusqu'à nos jours. Un volume in-8^o de 1 300 pages. Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. 25 francs

Livres d'intérêt pratique

Pour choisir une carrière, par Daniel MASSÉ, juge de paix de Nogent-sur-Marne. Un vol. in-8° de xxxii-520 pages. 2^e éd. Br., 4 fr. 50; relié. t. 5 fr. 50

Cet ouvrage se distingue de tous ceux qui ont déjà paru dans ce genre par la largeur de son plan et par une précision de renseignements à laquelle on n'avait pas encore atteint en pareille matière. On y trouvera, non seulement sur les professions administratives, libérales, commerciales et industrielles, mais même sur les métiers manuels, des indications aussi pratiques que détaillées.

Manuel du Commerçant, par E. SEGAUD, ancien président du Tribunal de commerce d'Arras. Un vol. in-8° de 320 pages. Broché, 3 fr. 50; rel. t. 4 fr. 50

Ce volume présente, sous une forme simple et commode à consulter, les diverses notions juridiques et pratiques d'un intérêt courant dans la vie commerciale. Dû à la plume d'un homme du métier, il rendra les plus grands services aux commerçants, qui auront avec lui sous la main la solution des mille cas qui peuvent journellement les embarrasser.

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, avec notions sur le commerce, le crédit, les sociétés et la législation commerciale, par Gustave SOREPH. Un vol. in-8° de 270 pages. 3^e édit. Br., 3 fr.; rel. toile. 4 francs

Cet ouvrage met la comptabilité à la portée de tous sous une forme véritablement pratique et claire; il se recommande tout particulièrement aux jeunes gens qui se destinent aux carrières commerciales, à ceux qui veulent se créer une position dans nos grands établissements financiers, aux candidats qui se préparent aux examens de la Banque de France, du Crédit foncier, etc.

Pour gérer sa fortune, par Pierre DES ESSARS. Conseils pratiques sur les placements de capitaux et les assurances. 4^e édit. In-8°. Br., 2 fr. 50; rel. 3 fr. 50

Ce petit livre, qui a été l'objet des appréciations les plus élogieuses dans la presse quotidienne et financière, est essentiellement un ouvrage de vulgarisation pratique. Sous sa forme concise et condensée, il guidera utilement le capitaliste, en exposant avec simplicité et avec clarté les diverses opérations financières qu'un particulier peut être appelé à traiter dans son existence.

Les Impôts, guide pratique du contribuable, par un PERCEPTEUR. In-8°, 160 pages. Broché. 2 francs

Ce petit volume permettra à chacun de connaître avec précision l'étendue de ses obligations envers le fisc. On y trouvera sur chaque contribution des indications pratiques dues à la plume d'un professionnel (matière imposable, exemptions, mode de paiement, poursuites, réclamations, etc.).

Hygiène nouvelle, par le D^r GALTIER-BOISSIÈRE. In-8°, 376 pages, 396 gravures. Broché. 3 fr. 75

La science de l'hygiène a fait de grands progrès à notre époque et tout le monde a le plus sérieux intérêt à les connaître. Le livre du D^r Galtier-Boissière, sera à ce titre un guide des plus précieux. On y trouvera exposé, sous une forme simple et claire, avec nombreuses figures à l'appui, tout ce qu'il est pratiquement utile de savoir sur les microbes et les maladies infectieuses, l'air, la lumière, les aliments et les boissons, l'hygiène des vêtements, de l'habitation, etc.

Livres d'intérêt pratique

La Cuisine et la Table modernes. Ouvrage écrit spécialement pour la maîtresse de maison. In-8°, 500 pages, 600 gravures, dont 135 reproductions photographiques d'après nature. 12^e mille. Broché, 5 francs; relié toile . . . 6 fr. 50

Cet ouvrage n'est pas un banal livre de cuisine; c'est un guide pratique dû à la collaboration d'hommes du métier et dans lequel on trouvera non seulement les recettes culinaires proprement dites, mais encore tout ce qu'une femme doit savoir sur l'hygiène de l'alimentation, le pain, les condiments, la viande, la volaille, le poisson, les légumes, les conserves, le matériel de cuisine, le service de table, etc. L'illustration, comme le texte, vise toujours le côté utilitaire, l'initiation pratique, et toute une série de photographies instantanées constituent entre autres un véritable enseignement par les yeux.

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur, due à la collaboration des personnalités les plus autorisées du monde cynégétique. In-8°, 710 pages, 438 gravures (dessins d'après nature et photographies instantanées), 24 tableaux synthétiques, 85 airs de chasse. 14^e mille. Br., 7 fr. 50; relié toile. . . 40 francs

Ce remarquable ouvrage forme une encyclopédie complète de l'art de la chasse, extrêmement sérieuse et documentée, où on trouvera tout ce qu'il est intéressant de savoir sur les armes et munitions, sur les chiens, leur dressage, leurs maladies, sur le tir, sur le gibier à poil et à plume, sur le gibier d'eau, le gibier de passage, les battues, la chasse à courre, la fauconnerie, etc. Les divers chapitres sont signés des personnalités les plus autorisées du monde cynégétique.

La Pêche moderne, encyclopédie du pêcheur, due à la collaboration de spécialistes compétents. In-8°, 600 pages, 680 gravures, 32 tableaux synthétiques. 7^e mille. Broché, 6 fr. 75; relié toile. 9 francs

Conçu sur le même plan que la *Chasse moderne*, cet ouvrage est le vade-mecum indispensable de tous ceux qui s'adonnent à la pêche. Tout ce qui peut intéresser un pêcheur y est passé en revue par des spécialistes compétents : histoire naturelle du poisson, pisciculture, amorces et appâts, engins et matériel, pêche en eau douce, pêche de plage, pêche au filet, pêche de l'écrevisse et de la grenouille, hygiène, législation, etc. L'ouvrage se termine par un calendrier du pêcheur et un dictionnaire index.

La Photographie, par H. DESMAREST. In-12, 65 gravures. 6^e édition. Broché, 1 fr. 25; relié toile. 2 francs

Épargner aux débutants des tâtonnements, les mettre à même de faire immédiatement de bonnes photographies et aider les amateurs sérieux de conseils résultant d'une longue expérience, tel est le but de ce livre sans prétention, dépourvu de formules chimiques trop compliquées, qui résume d'une façon simple et pratique toutes les opérations et manipulations photographiques et permettra à tous de devenir d'excellents praticiens.

Le Naturaliste amateur, par Maurice MAINDRON. Petit guide pratique : botanique, zoologie, minéralogie, géologie. Un volume in-8°, illustré de 166 gravures. 2^e édition. Broché. 3 francs

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un volume in-8° de 140 pages, 162 gravures (dessins d'après nature et reprod. photogr.). Broché, 2 fr. 25; relié. 3 francs

Bibliothèque rurale

HONORÉE DE NOMBREUSES SOUSCRIPTIONS DES MINISTÈRES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DE L'AGRICULTURE (FORMAT IN-8°, 15 X 21)

L'Agriculture moderne, encyclopédie de l'agriculteur, par V. SÉBASTIAN. 560 pages, 700 gravures. Broché, 5 fr.; relié toile	6 fr. 50
La Ferme moderne, par ABADIE. 390 grav. Br., 3 fr.; relié toile.	4 francs
Prairies et Pâturages, par COMPAIN. 181 grav. Br., 3 fr.; relié . .	4 francs
L'Arboriculture fruitière en images, par VERCIER. 101 pl. Br.	3 francs
Relié toile.	4 francs
Les Industries de la ferme, par LARBALÉTRIER. 160 gr. Br., 2 fr.; rel.	3 francs
Les Engrais au village, par H. FAYET. Broché, 2 fr.; relié toile .	3 francs
L'Outillage agricole, par DE GRAFFIGNY. 240 gravures. Broché . .	2 francs
Relié toile	3 francs
La Basse-Cour, par TRONCET et TAINURIER. 80 grav. Br., 2 fr.; rel.	3 francs
Le Bétail, par TRONCET et TAINURIER. 100 grav. Br., 2 fr.; relié .	3 francs
La Médecine vétérinaire à la ferme, par le Dr G. MOUSSU, professeur à l'École d'Alfort. 82 gravures. Broché, 3 fr.; relié toile	4 francs
L'Arboriculture pratique, par TRONCET et DELÈGE. 190 gr. Br.	2 francs
Relié toile	3 francs
La Viticulture moderne, par G. DE DUBOR. 100 gr. Br., 2 fr.; rel. t.	3 francs
L'Apiculture moderne, par CLÉMENT. 153 grav. Br., 2 fr.; relié .	3 francs
Le Jardin potager, par TRONCET. 190 grav. Br., 2 fr.; relié	3 francs
Le Jardin d'agrément, par TRONCET. 150 grav. Br., 2 fr.; relié .	3 francs
Comptabilité agricole, par BARILLOT. Broché, 2 fr.; relié	3 francs
Élevage en grand de la volaille, par W. PALMER. 14 gr. Br.	1 fr. 50
Relié toile	2 fr. 25
Les Animaux de France, par CLÉMENT et TRONCET. 160 grav. Br.	2 francs
Relié toile.	3 francs
Écoles et cours d'Agriculture, par DUGUAY. 39 gravures. Br. .	1 franc

Une périodique unique en France et à l'étranger.

Larousse mensuel illustré

Publié sous la direction de Claude AUGÉ et paraissant le premier samedi de chaque mois par numéros de 16 pages gr. in-4° (32 X 26) à 60 centimes, imprimés sur trois colonnes (48 colonnes) et illustrés de nombreuses gravures.

Abonnement d'un an : France, 6 francs; Étranger, 7 francs

Le *Larousse mensuel* enregistre, dans l'ordre alphabétique, sous une forme documentaire et d'une façon absolument complète, toutes les manifestations de la vie contemporaine. Politique, commerce, industrie, lois nouvelles, pièces et livres nouveaux, œuvres d'art marquantes, découvertes scientifiques, etc., il embrasse intégralement le mouvement si complexe des faits et des idées à notre époque et, comme il condense en très peu d'espace une quantité de matières considérable, il permet de se tenir au courant de tout sans perte de temps et pour une dépense insignifiante. Ajoutons que le *Larousse mensuel* est la mise à jour indéfinie du *Nouveau Larousse illustré* et de toutes les encyclopédies.

Demander un numéro spécimen.

Collection in-4° Larousse

Donner à un prix très modéré de véritables ouvrages de luxe, imprimés avec soin sur un papier magnifique, merveilleusement illustrés par les procédés de reproduction photographique les plus perfectionnés et embellis de reliures originales signées d'artistes comme Grasset, Auriol, etc., tel est l'objet de la *Collection in-4° Larousse*. Cette superbe collection met ainsi à la portée de tous des satisfactions jusqu'ici réservées à un petit nombre de bibliophiles et d'amateurs. (Format 32 x 26.)

Le Musée d'Art (des Origines au XIX^e siècle), publié sous la direction de E. MÜNTZ. 900 gravures photographiques, 50 planches hors texte. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin 27 francs

Le Musée d'Art (XIX^e siècle). 1 000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. — Broché, 28 fr.; relié demi-chagrin 34 francs

Les Sports modernes illustrés, encyclopédie sportive illustrée, publiée sous la direction de P. MOREAU et G. VOULQUIN. 813 gravures, 28 planches hors texte. — Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin. 26 francs

La Terre, géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 reproductions photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. — Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin. 23 francs

Atlas Larousse illustré. 42 cartes en couleurs hors texte, 1 158 reproductions photographiques. — Broché, 26 fr.; relié demi-chagrin. 32 francs

Atlas Colonial illustré. 7 cartes en couleurs hors texte, 70 cartes en noir, 16 pl. hors texte, 768 reprod. fotogr. — Broché, 18 fr.; relié . . . 23 francs

Paris-Atlas, par F. BOURNON. 595 reproductions photographiques, 32 dessins, 24 plans hors texte en huit couleurs. — Broché, 18 fr.; relié . . . 23 francs

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. JOUSSET. 588 reproductions photographiques, 8 cartes en couleurs hors texte, 14 cartes ou plans en noir. — Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin. 23 francs

L'Italie illustrée, par P. JOUSSET. 784 reprod. fotogr., 14 cartes et plans en couleurs, 9 cartes en noir. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. . . 28 francs

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. 772 reproductions photographiques, 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir. — Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin. 28 francs

La Hollande illustrée, par VAN KEYMEULEN, BOOT, etc. 349 reproductions photographiques, 2 planches en couleurs, 15 planches en noir, 4 cartes en couleurs, 35 cartes en noir. — Broché, 12 fr.; relié demi-chagrin . . . 17 francs

En cours de publication :

Histoire de France illustrée (des Origines à nos jours). Magnifique ouvrage présentant l'histoire d'une façon toute nouvelle et réellement intéressante pour tous. Le *Tome I^{er}* (des Origines à la mort de Henri IV), est en vente (broché, 27 fr.; relié, 33 fr.); le *Tome II* (de Louis XIII à nos jours) paraîtra fin 1910. (Demander le prospectus spécimen avec les conditions de souscription.)

N. B. — Les ouvrages de la *Collection in-4° Larousse* peuvent être acquis à raison de 10 francs par mois en France, Algérie, Tunisie, Alsace-Lorraine, Suisse et Belgique.

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Paris. — Imp. LAROUSSE. (Juin 1910.)

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

324085

T. 2



1000072401



. 30 net.